This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

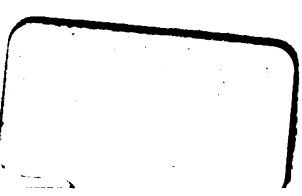
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932916 1



DFB

(Lombard)

1107 ~~0~~

DFB

MÉMOIRES
D'UN SOT.

MÉMOIRES

D'UN SOT,

CONTENANT

DES NIAISERIES HISTORIQUES,

RÉVOLUTIONNAIRES ET DIPLOMATIQUES,

RECUEILLIES SANS ORDRE ET SANS GOUT.

Dans ce siècle éclairé le sage est importun,
On a beaucoup d'esprit et pas le sens commun :
A tout détruire encor, quand cet esprit s'apprête,
Je rends grâces au ciel de m'avoir fait si bête.

PARIS,

CHEZ N. MAZE, LIBRAIRE, RUE GIT-LE-CŒUR, N.° 14.

1820.

MÉMOIRES D'UN SOT.

ARTICLE PREMIER.

LUI et MOI.

LUI.

Eh fi! vous dis-je, fi! est-ce qu'on doit jamais parler de soi?

MOI.

Pourquoi non?

LUI.

Parce qu'en parlant de vous, vous mentirez.

MOI.

Qui vous l'a dit?

LUI.

Moi, et qu'il n'y a que trois sortes de gens

auxquelles il est donné de mentir impunément : les voyageurs, les journalistes et les laquais.

MOI.

Toujours mordant !

LUI.

Toujours dupe à votre ordinaire! Et que prétendez-vous en imprimant vos mémoires?

MOI.

Amuser.

LUI.

A vos dépens!

MOI.

Instruire.

LUI.

Des cuisinières!

MOI.

Mettre au jour quelques anecdotes secrètes.

LUI.

Cela vous a bien réussi!

MOI.

Etre utile enfin.

LUI.

Je vous y prends. Insensé! Utile à qui, utile à quoi? Est-ce qu'on est utile dans ce monde?

MOI.

Comment? si l'on est.....

LUI.

Citez-moi le père de famille, si pleuré qu'il fût, dont, au bout de trois mois de décès, la résurrection ne vînt affliger la veuve et les enfans.

La parole évangélique qui ait fait changer de caractère à un seul homme.

La tête couronnée qui puisse arracher un peuple aux convulsions de la mort quand l'agonie a sonné pour lui.

L'espèce est tout, l'individu rien. Il n'y a *d'utile* ici-bas que la destruction, parce qu'elle engendre la réproduction.

MOI.

Voilà qui est consolant.

LUI.

Qui cherche à vous consoler?

Un demi-siècle pèse sur vous, et vos yeux sont encore fermés : ouvrez-les. Des myriades de peuples se sont débattus un moment sur ce globe. Quelques lambeaux de leur histoire sont arrivés jusqu'à vous. Dites, s'il est une seule de ces peuplades ou de ces nations qui n'ait été exterminée par le glaive et n'ait passé son temps à l'extermination des autres. La prompte destruction des individus est d'une nécessité si

absolue, qu'il est cent mille moyens de perdre la vie et qu'il n'en est qu'un de la recevoir. L'homme, sans qu'il s'en aperçoive, porte en lui-même une tendance si forte d'arriver à sa fin, qu'il ceint d'une auréole de gloire le front des conquérans bouchers de son espèce, et que les annales d'une nation qui eût toujours vécu en paix seraient aussi nanséabondes pour lui que les *bergeries* de Racan.

MOI.

Tant d'emphase, bon Dieu! de hors d'œuvre, et pour une pauvre brochure.

LUI.

Sans doute, parce que, dans l'incompréhensible organisation des choses, la variété dans les objets est portée à l'infini, et que s'il est de votre nature de vous complaire à des niaiseries, il est de la mienne de faire du pathos.

MOI.

Vous vous y prenez sur le tard, il est passé de mode.

LUI.

Moins que jamais; la tour de Babel et l'apocalypse sont à l'ordre du jour. Ecoutez :

Dans ce temps-là il y aura des sots, des fous, des hypocrites et des rois. Le contentement sera

pour les sots, le bonheur pour les fous; mais malheur aux hypocrites et garre aux rois!

MOI.

Est-ce tout?

LUI.

C'en est déjà trop.

MOI.

Voilà le texte, j'attendais le commentaire.

LUI.

Artisans, praticiens, boutiquiers, baladins, et gens à l'avenant, voilà mes sots. Vue courte, nez camard, c'est leur enseigne. La trompette du jugement dernier mettrait en branle les ossemens qui dorment au cimetière Lachaise, que *Denis* acheverait sa facture, *Rollet* son exploit et *Bobèche* sa parade. Parlez à ces gens-là du point noir qui obscurcit l'horizon politique, mieux vaudrait leur envoyer un billet de part du mariage du Bucentaure avec la mer Adriatique. O douce incurie de l'idiotisme, que bien est préférable ton *laisser-aller* aux angoisses, aux arguties de la prévoyance et du bel esprit! ce n'est le bonheur, mais c'est contentement, et contentement passe richesse.

MOI.

Et le peuple est-il du nombre des sots?

LUI.

Non, c'est l'hydre à la gueule béante : jetez-y du pain et de l'instruction, la gueule se fermera.

MOI.

Se fermera : c'est bientôt dit. Cette gueule est si large, et je l'ai vue de si près, qu'il m'est permis de croire que l'instruction peut-être n'est point pâture à son gré. Que les prêtres l'endorment et que les rois l'enchaînent.

LUI.

Vœux impuissans ! elle a connu sa force; un seul mouvement de sa part, et fussent-ils d'acier, ses liens seraient brisés.

MOI.

Tant pis. Vous disiez donc?

LUI.

Qu'il n'y a de contens que les sots et d'heureux que les fous; oui, les fous. Il est heureux à sa manière, ce bonze, ce fakir, cet anachorète qui, les bras en croix, la paupière fermée, le front incliné, n'a de jouissance que dans les fers, les supplices, les ténèbres et les macérations; qui verse son sang avec délice, celui de ses frères avec fureur, pour conquérir un sectaire à Wishnou, Jésus ou Mahomet. Sombre et déplorable folie !

Est-il heureux, celui qui commence à naître aux jouissances de la vie, à qui tout rit d'espérance et d'amour, est-il heureux? Brillant de jeunesse et d'ardeur, le souci n'a point encore approché de son front : le présent, l'avenir sont à lui. Son sang bouillonne, son cœur bat avec violence; il ne veut, ne voit, n'entend qu'un objet; son âme, ses facultés, son univers, tout est là, c'est une compagne qu'il lui faut. Le jour, la nuit, il la cherche, l'appelle, et soupire après elle, comme le cerf altéré après le cristal des fontaines, *sicut cervus ad fontes aquarum.* O la plus douce des folies! que souvent tes fruits sont amers : le plaisir n'est qu'une glace fragile; sous la glace est le gouffre. On vous l'a dit, *glissez, mortels, n'appuyez pas.*

Mais ce jeune insensé, cet adolescent, dont un léger duvet ombrage à peine le menton, entend la trompette guerrière; adieu les amours. On lui dit : voilà *l'ennemi.* Il vole, et, le sabre au point, le pistolet dans les dents, il se rue sur son semblable. Pour quelle raison? à quelle fin? que lui a-t-il fait? Il ne sait; n'importe, la gloire est là; il meurt ou tue. Triste et brillante folie!

Et toi qui, pétri d'un limon particulier, souris à nos faiblesses, compatis à nos maux, aimes ton pays, ouvre ton sein à l'infortune en

pleurs, et ta porte à l'indigence : toi qui, résigné aux tribulations inséparables d'une vallée de misères, plein d'espérance, tournes vers le ciel un regard attendri, comme si un monde meilleur allait s'ouvrir pour toi; héros chrétien, fou sublime, le bonheur t'est dû; ta folie, c'est la vertu.

MOI.

Viennent les hypocrites.

LUI.

Oh! oui, les hypocrites. Ce n'est plus folie, c'est horreur. De Memphis à Lutèce la tourbe en fut grande de tout temps; mais qui voudrait les nombrer aujourd'hui, compterait plutôt les grains de sable du rivage.

Ce sycophante admis aux largesses impériales, qui disait au Corse dans sa puissance : *appuyez, seigneur, appuyez, votre sceptre de plomb est encore trop léger*; l'entendez-vous réclamer à grands cris les droits de la nation, et, dans ses feuilles flagrantes, porter l'incendie jusqu'aux extrémités de l'empire! Hypocrite déhonté, ce n'est pas de nos droits dont tu as cure, c'est l'or, l'autorité que tu regrettes, c'est Napoléon et sa race que tu appelles.

Cet homme du destin, qui nous menace encore,
Ne fut pour l'univers qu'un brûlant météore.
Malgré tous les écarts d'un génie indompté,
Il s'avance en géant dans la postérité;

Et le Français, par lui maîtrisant la victoire,
Est assis au sommet du temple de la Gloire.
Mais à quel prix? Ce colosse debout,
Le citoyen n'est rien, le militaire est tout:
Et voilà l'esclavage auquel on veut nous rendre!
Dieu de la liberté, daigne entendre ma voix!
Conserve-nous la paix! conserve-nous nos lois!
D'un feu qui couve encor disperse au loin la cendre!
Et détournant, grand Dieu! les maux que je prévois,
Prends pitié de la France et protége ses rois.

MOI.

J'aime ces vers-là.

LUI.

Parlez bas, vous êtes seul de votre goût.

Et ce faquin en crédit, diapré de quatre livrées recouvertes du manteau de la pairie trop étriqué pour cacher sa coiffure à la Marat et son pantalon de mamelouck.

Et ces républicains musqués, Démosthènes du jour, qui, descendus de la tribune, tournent le dos au *Pirée* et tendent la main à *Philippe*.

Et ce preux, de gothique mémoire, reste éclopé de la table ronde, qui jure par *St.-Denis* et *Monjoie* de n'aimer que le roi Louis, quand, rongé de dépit, affamé de vengeance, il ne rêve que suzeraineté pour soi, vasselage pour autrui, et céderait la France aux Sarrasins pour un droit de *cuissage* dans Bethléhem. Et il ose

affronter l'hydre, ce pygmée : malheureux ! laisse-la dormir, ou demain tu n'es plus.

Oui, l'impulsion est donnée. Atome inaperçu, il ne me convient point de régenter les rois ; mais de ma faible voix, *vox clamans in deserto*, il m'est permis peut-être de leur crier : Qui voudra se roidir contre les autans sera balayé par eux. Faire naître les événemens devait être hier l'œuvre du génie, les diriger doit être aujourd'hui toute la science de l'homme d'état.

MOI.

C'est finir en pédagogue, après avoir débuté en énergumène. Et de ce dévergondage dans vos idées, de ce style, de ces incohérences, vous concluez pour mon livre?

LUI.

Que les sots ne lisent point, que les hypocrites vous saliront, et que les rois n'entendront pas plus parler de vos sornettes que des miennes.

MOI.

Restent les fous ; et, puisque ce sont les heureux, le rire ne leur est pas étranger, et parfois une douce larme pourra...

LUI.

Comment dites-vous, s'il vous plaît, *une douce larme?* Ah ! de la fadeur ! Comme je n'ai plus de larmes pour personne, adieu.

ARTICLE II.

Le père *Barbe* et les journées de septembre.

J'AURAIS désiré de pouvoir écrire la vie du père *Barbe*, mais je n'ai pas les matériaux nécessaires, et *le temps va me manquer*. Ne pouvant jeter qu'une fleur sur sa tombe, je ne parlerai que de ce que j'ai vu, que des derniers instans qu'il a vécu. Si je parviens à vous rendre son image avec fidélité, vous aimerez cet homme comme je l'aime moi-même; et si vous êtes père, vous demanderez au Ciel, pour le bonheur de vos enfans, qu'il montre plus fréquemment à la terre de semblables instituteurs.

Parler de *Fénélon*, c'est prononcer le mot de vertu. Tant de douceur, tant de vraie piété, tant d'onction dans les paroles, de simplicité dans les actions, de charme dans les écrits, le recommandent au souvenir des hommes que sa mémoire porte avec elle je ne sais quoi de suave et de divin. Eh bien! si vous en exceptez les écrits, placez le père *Barbe* sur un théâtre

aussi public que celui où parut *Fénélon*, et le père *Barbe* sera pour la jeunesse ce que *Fénélon* est pour l'âge mûr.

Toutefois, au milieu de nos agitations et de grands intérêts politiques, n'est-ce pas pitié que de parler d'un obscur professeur, et de son disciple plus obscur encore? S'il se trouvait pourtant de ces esprits simples qui reportent avec plaisir leurs regards sur le passé, et qui aiment à sourire au temps de leur première jeunesse, ma peine ne serait pas tout-à-fait perdue; essayons.

Je suis né en province; mon père, qui m'avait envoyé commencer mes humanités à Paris, m'en fit revenir, et me conduisit à Chaumont, afin que j'y fisse ma rhétorique sous le père *Barbe*, qui la professait dans cette ville, à la satisfaction générale.

Quand j'arrivai à Chaumont, le collége, qui avait appartenu anciennement aux Jésuites, était sous la direction des *Pères de la Doctrine chrétienne;* plusieurs d'entre eux se faisaient remarquer.

C'était un père *Du....*, le meilleur et le plus fou des hommes, qui de sa chaire de philosophie, passant à la tribune de la convention, y proclama d'une voix de Stentor, *qu'il n'y avait pas de Dieu.*

C'était un père *Manuel*, professeur de quatrième, qui bientôt après fut ce fameux *Manuel* de la commune de Paris et des massacres de septembre. C'était aussi le père *Barbe*.

Le père *Barbe*, issu d'une famille noble, avait soixante ans et plus, quand je l'ai connu professeur d'éloquence au collége de Chaumont. Déjà voûté par l'âge, sa taille, dont je ne puis au juste fixer la hauteur, était si petite, qu'elle eût été pour la jeunesse un objet de moquerie, si, pour tous les âges, le père *Barbe* n'eût été un objet de vénération. Son œil très-petit, mais vif, était enfoncé et recouvert d'un épais sourcil. On dit que la propreté dans les vêtemens est un des signes auxquels on reconnaît la vraie piété; cela peut être, cependant le père *Barbe* était négligé dans les siens. Toujours recueilli, sa démarche était lente; il ne courait que dans sa classe pour passer d'un écolier à un autre, ou pour aller faire une bonne action. Auteur d'un recueil de fables, dont plusieurs ne sont pas sans mérite, il tenait de la reine (femme de Louis XVI), à qui ces fables sont dédiées, une pension de 800 livres, qu'il consacrait uniquement au soulagement des pauvres qu'il savait bien découvrir quand le jour n'éclairait plus ses démarches.

Ce qu'il redoutait pour ses écoliers, c'était

la lecture des mauvais livres. Un porte-balle, juif de nation, assez bien fourni de cette denrée, s'était logé dans une rue détournée, chez un pauvre tisserand, pour y débiter clandestinement sa marchandise. Les externes eurent bientôt découvert le descendant de Jacob, et, munis pour leur compte du poison tant prohibé, se chargèrent d'en fournir les pensionnaires.

Rien de si attrayant que la dorure, le format, les *images* de ces jolis *Casins*. C'étaient *les Contes de Voltaire*, *Zélis Aubain*, *la Pucelle d'Orléans*, *les Bijoux Indiscrets*; c'était tout ce qu'il y avait de plus séduisant pour l'appétit d'un écolier. On se cachait bien; mais on était si affamé, que l'on fut pris tenant en main le fruit défendu.

Grande rumeur, perquisition rigoureuse. Voilà la Pucelle au pouvoir des Anglais, nos bijoux envolés, Zélis confisquée; voilà qu'on nous tient sur la sellette, qu'on nous demande: où avez-vous pris cela? qui vous a donné cela? qui vous l'a vendu? Il n'y a pas d'interrogatoire qui tienne; un écolier a son honneur à garder tout comme un autre, la mèche ne fut pas éventée.

Cette obstination fait le malheur du père *Barbe*; il est aux champs. C'est en vain qu'il

bat la campagne pour découvrir l'ennemi; il désespérait de le joindre, lorsqu'un jour conduit chez le tisserand pour donner des secours à sa famille, il voit, à la lueur d'une lampe, sur une table vermoulue, toute la boutique du juif-errant étalée, et bon nombre d'acheteurs imberbes qui se la disputaient.

A cette apparition, le marchand, les écoliers, le tisserand, tous restent médusés. Le père *Barbe* congédie les écoliers, donne une semonce au tisserand et fulmine contre le corrupteur. Jehova, tonnant sur Sinaï, était moins terrible; mais dans la main du père *Barbe*, la foudre était moins tenace.

Après avoir dit à *Binjamin*, c'était le nom du colporteur, qu'il allait le dénoncer à l'autorité, le faire punir, le faire chasser, il le conjure, sans autre transition, de lui déclarer avec franchise le nombre de volumes qu'il possédait encore et le prix qu'il y mettait. *Binjamin*, stupéfait, mais assuré pourtant qu'il ne dort pas, fixe un prix, et par reconnaissance rançonne le professeur comme il avait fait les disciples.

Le marché conclu, le doctrinaire prescrit au tisserand et à sa famille de ne laisser sortir ni le marchand ni la marchandise. Il revient au collége, prend l'argent nécessaire, retourne, paye, et les livres dorés, jetés pêle-mêle dans

un sac, sont rapportés, sur les épaules du tisserand, dans la cellule du père.

Cette besogne achevée, il court chez le procureur du roi, et lui demande de purger la ville de la peste qui s'y était introduite. La prière du père *Barbe* est un ordre pour le magistrat. A l'instant même, et de sa personne, M. *Devigne* se transporte sur les lieux, enjoint au colporteur de sortir de la ville, le menace de la rigueur des lois s'il s'y introduit de nouveau, et demande à visiter la bibliothèque ambulante pour en distraire et déposer au greffe du tribunal ce qu'il y trouverait de contraire aux bonnes mœurs.

La balle est exhibée, ouverte; elle ne renferme plus rien, et *Binjamin* déclare que c'est le père *Barbe* lui-même qui a fait l'acquisition de tout ce qui lui restait. Son témoignage est appuyé de celui du tisserand; mais, craignant quelque supercherie, quelque connivence, M. *Devigne*, sans désemparer, écrit un mot au père *Barbe* pour savoir si le marchand dit la vérité. Je copie la réponse. « C'est bien assez « pour moi de faire expulser ce malheureux, « sans que je sois encore cause qu'on lui en- « lève ses moyens d'existence. Oui, Monsieur, « j'ai acheté au poids de l'or les vilenies qui « lui restaient, et la flamme en fait justice au

« moment où j'ai l'honneur de vous répondre « et de vous remercier. BARBE. »

C'est dans son intérieur, c'est avec ses rhétoriciens qu'il fallait le voir pour l'apprécier : il les soignait tous, il les aimait tous également; et s'il se sentait plus de préférence pour ceux qui lui donnaient le plus de satisfaction, il la dissimulait si bien, qu'on ne s'en apercevait pas. Jamais un reproche, jamais un mot plus haut que l'autre; et pourquoi? parce qu'il était chéri, parce que, quand on savait mal sa leçon, qu'on n'avait pas bien fait son devoir, ce qui était rare, il se contentait de vous dire : *vous me faites de la peine*, et que pas un écolier ne voulait faire de la peine au père *Barbe*.

Comme les pensionnaires, plus surveillés, travaillant davantage, étaient aussi les plus forts de la classe, il allait visiter les externes, leur expliquait leurs auteurs en particulier, leur en aplanissait les difficultés, et tôt après les interrogeait devant leurs camarades pour les faire paraître avec avantage, leur donner de l'émulation et balancer la supériorité de ces derniers.

Un rhétoricien, que j'appellerai *Garnier* (ce n'est pas son vrai nom), était, par sa douceur, par sa piété, sa modestie et son application à remplir ses devoirs, le modèle de la classe. Son

mérite dans un âge si peu avancé était déjà si réel, que tous ses camarades l'appréciaient et l'aimaient comme un frère : c'était à qui lui ferait le plus d'amitié. Vers le milieu de l'année scolastique, aux vacances de Pâques, la classe étant finie, et comme nous allions sortir, *Garnier* s'avança vers le père *Barbe* en lui demandant la permission de l'embrasser.—Pourquoi, *petit* (c'est ainsi que le père *Barbe* appelait tout le monde)?—Mon père, c'est que je n'aurai plus le bonheur de vous revoir. Le père *Barbe*, étonné, le prit en particulier et se mit à causer avec lui. Comme nous restions là, il nous fit signe de nous retirer. Les externes s'en allèrent dans la rue attendre leur camarade ; mais les pensionnaires, qui n'avaient pas la faculté de sortir, demandèrent à rester pour faire leurs adieux à *Garnier*. Il n'est pas temps encore, nous dit le père *Barbe*, vous le reverrez.

Nous le revîmes en effet, et voici ce qu'après les vacances *Garnier* nous apprit. Il était fils d'un pauvre fermier qui habitait à cinq lieues de Chaumont. Le vicaire de son village, qui avait commencé à lui apprendre un peu de latin, avait dit à son père que s'il pouvait lui faire faire ses études, il n'aurait pas lieu de regretter ses sacrifices. Depuis quatre ans, le père de *Garnier* se saignait pour entretenir son fils

à la ville. Il était en pension chez une bonne vieille qui en avait grand soin et à qui il ne payait que cinquante écus par an pour sa nourriture et son logement. Mais le père de *Garnier* venait d'éprouver des pertes; et, si modique que fût la pension de son fils, il ne pouvait plus la lui continuer.

C'était là ce que *Garnier* racontait au père *Barbe*, quand ce dernier nous fit signe de nous éloigner. Mais, lui dit le père *Barbe*, si vous pouviez continuer vos études sans être à charge à votre père, les acheveriez-vous avec plaisir? *Garnier* lui ayant répondu qu'il ne les quittait qu'avec douleur et que son père lui-même le rappelait avec chagrin, le père *Barbe* lui dit de rester encore en ville pendant vingt-quatre heures et de venir le voir le lendemain.

Garnier étant venu le lendemain à l'heure indiquée, le père *Barbe* lui remit un écrit de la bonne femme où il logeait, portant quittance du quartier échu et des deux quartiers à échoir pour la fin de l'année scolastique. Il lui remit aussi la reconnaissance d'un notaire chez lequel il venait de déposer cent écus pour payer sa pension pendant les deux années qu'il aurait encore à rester au collége pour y faire son cours de philosophie.

Garnier lui ayant observé qu'il ne serait

jamais en état de lui rendre une somme aussi considérable : Il faut espérer que si, lui dit le père *Barbe;* et si vous ne le pouvez pas, je vous la donne. Maintenant, ajouta-t-il, embrassez-moi; allez passer vos trois jours de vacances avec votre père, je vous attends à la rentrée.

Quel plaisir d'écouter un tel maître! qu'il était aimable quand il expliquait Horace! qu'il était content quand on appréciait son ami! car c'était son ami qu'Horace; qu'il nous faisait bien sentir ses préceptes, ses grâces, et qu'il riait de bon cœur à ses malices!

Ouvrait-il Virgile, toute la sensibilité exquise de ce poète passait dans son âme. C'est à lui, c'est à son commentaire si plein de charmes que je dois d'avoir senti de bonne heure le

Dulces moriens reminiscitur Argos.

Par un entraînement involontaire, tout le temps de la classe fut employé ce jour-là à développer les idées mélancoliques que fait naître ce vers, en parlant de patrie, du chagrin de mourir loin d'elle. Passant d'Argos à la captivité de Babylone, il nous montrait les lyres muettes suspendues aux saules du rivage, et l'Hébreu, pleurant ses infidélités, redemander Jérusalem. Nous l'écoutions dans le ravissement, il jouissait de notre bonheur.

Je vous ai dit, je crois, qu'un mot piquant n'était jamais sorti de sa bouche; une fois pourtant ce malheur lui arriva; je dis malheur, c'en était un pour lui.

Il nous avait donné du français à mettre en latin. Ce thème commençait ainsi : *Un lion étendu sur l'arène.* Un nommé F.***, tiré de la charrue, stupide comme Dieu est puissant, au lieu de traduire de la sorte, *Leo projectus in arenam*, sur l'arène, sur le sable, traduisit de cette façon : *Leo projectus in reginam*, c'est-à-dire un lion étendu sur une reine, sur la femme d'un roi. On juge du rire fou des écoliers; mais qui ne rit pas? ce fut le père *Barbe*. Le devoir de la buse lui tombe des mains; et, avec un geste de pitié, il s'écrie : Peut-on être aussi bête!

Ce mot ne fut pas lâché qu'il en fut affecté, F.*** s'était précipité de honte sur le banc qui servait à écrire et tenait sa figure cachée sur son bras. Cette posture, dont F.*** ne bougeait point, le tourmentait; il allait, venait, voulait continuer sa leçon et ne le pouvait pas. Toujours ses yeux se portaient vers F.***; enfin, n'y tenant plus, il s'avance, le pousse légèrement pour lui faire lever la tête et lui dit : *Petit, je vous ai offensé, je vous en demande pardon;* et, lui tendant la main, *me l'accordez-vous?* Pour lui rendre la tranquillité, il fallut toute

la franchise de l'idiot qui lui répondit : *Oh ! mon dieu oui, je vous pardonne et de bon cœur encore.*

Le père *Barbe* avait adopté une promenade ; on était sûr, quand il faisait beau, de l'y trouver à l'issue de sa seconde classe, c'est-à-dire sur les quatre heures de l'après-midi. Cette promenade s'appelle, je crois, le *Fort-Lambert ;* c'est une chaussée très-étroite et très-longue que deux rangées d'arbres couvrent de leurs vieilles branches. Elle aboutit à la cime d'un roc escarpé où sont les ruines d'une tour qu'on dit être l'antique demeure des comtes de Champagne. Cette promenade, quoique située à la porte de la ville, est très-solitaire ; elle n'est guère fréquentée que par des petits garçons de huit à dix ans, parce qu'ils y courent, qu'ils y jouent aux barres en toute liberté. Aussi le père *Barbe* s'y rendait-il de préférence, à cause de ces enfans. Il s'arrêtait près d'eux, aimait à voir leurs jeux et réglait leurs différends. S'il tardait à venir, ils suspendaient leurs débats ; et, dès qu'ils le voyaient paraître : Voici le père *Barbe*, disaient-ils, et ils accouraient vers lui.

Il n'allait jamais au Fort-Lambert sans se charger de quelques livres à la portée de ses jeunes amis, à qui il les prêtait volontiers et qui les lui rendaient fidèlement. Souvent vous

le trouviez assis au pied d'un arbre entouré de la petite famille à qui il racontait des histoires. C'était *Joseph vendu par ses frères*, *le passage de la mer Rouge*, *la manne dans le désert*, *Daniel dans la fosse aux lions*; c'était l'histoire de *Tobie*. Celui qui s'en souvenait le mieux et les redisait de mémoire avec le plus de fidélité, recevait une récompense. Cette récompense était un volume de *Berquin* qui, à cette époque, faisait paraître par livraison son *Ami des enfans*.

S'il aimait l'instruction dans la jeunesse, s'il la favorisait de tous ses moyens, le père *Barbe* n'approuvait cependant pas que tous les pères de famille indistinctement envoyassent leurs enfans au collége. Dans un discours que je lui entendis prononcer en public au moment de la distribution des prix, s'il fit la part aux élèves, il la fit aussi aux parens. Il disait que les laboureurs, les artisans devaient y regarder à deux fois avant que de faire faire leurs études à leurs enfans; parce que, dès que ces derniers savaient un peu de grec et de latin, la charrue et le rabot leur paraissaient au-dessous d'eux, et que quand ce latin ne leur donnait pas les moyens de vivre honorablement dans le monde, ils finissaient souvent par y traîner une honteuse existence.

J'arrive à une aventure qui me touche personnellement, et qui, à cette époque, eût pu avoir pour moi des suites funestes sans la tendre sollicitude du père *Barbe*.

Toutes les fois que la St.-Jean, fête patronale de la ville, se rencontrait avec le dimanche, il y avait à Chaumont une fête renommée à plus de vingt lieues à la ronde et qui se nommait *la Diablerie*. Cette dénomination lui venait sans doute de ce qu'autrefois à Chaumont, comme dans toutes les principales villes de France, on représentait, à certaines époques de l'année, des farces, des *mystères* dans lesquels le diable et les puissances de l'enfer jouaient ordinairement un grand rôle. Quoi qu'il en soit, des indulgences plénières étaient accordées à tous les fidèles qui se rendraient à la Diablerie, y assisteraient à la procession, se confesseraient et feraient leur dévotion.

Ce n'est qu'à des époques éloignées que la St.-Jean se rencontre avec le dimanche, et cette fois il y avait long-temps que la Diablerie n'avait eu lieu. L'affluence devait donc être considérable; aussi le curé de St.-Jean ne négligea-t-il rien de ce qui pouvait donner de la pompe à la cérémonie, et surtout de l'éclat à sa procession. Son clergé, ses enfans de chœur n'étaient point assez nombreux pour un jour

si solennel. Des gens du peuple de bonne volonté, des hommes à gage porteraient bien la chape, le dais, la croix, les cierges, les bannières et les reliques; mais qui jettera des fleurs avec grâce devant le St.-Sacrement? qui distribuera l'encens? qui maniera l'encensoir avec dextérité? Il manquait au curé une trentaine de chérubins qu'il envoya emprunter au collége. Ces lévites ayant été choisis parmi les rhétoriciens, je fus du nombre des élus.

On nous exerça long-temps à l'avance dans la sacristie de l'église St.-Jean. Un chanoine, faisant les fonctions de maître des cérémonies, venait, après la classe, nous prendre au collége et nous y ramenait. Nos progrès répondirent à son zèle, il fut content de nous; pour nous récompenser, il nous fit servir, la veille de la fête, après notre dernière répétition, un ample goûter dans la sacristie.

Pour indiquer ce qui occasionna la méprise dont je vais parler, il faut savoir qu'à la répétition générale qui venait d'avoir lieu, il nous avait été recommandé de porter le costume avec lequel nous devions figurer le lendemain à la procession. Nous étions donc mis en abbés depuis les pieds jusqu'à la tête; la soutane, le surplis, le rabat, les cheveux en rond, rien n'y manquait.

Après avoir fait honneur à la collation qui

venait d'être servie, au lieu de m'en retourner au collége sous la surveillance du maître des cérémonies, il me vint en l'idée de m'esquiver et de prendre les devans pour faire l'école buissonnière.

Comme je traversais l'église pour gagner la rue, je me sens tirer par la soutane, mais tiré de façon à emporter la pièce : c'était une femme qui, fatiguée d'attendre son tour, voulait être confessée à tout prix.

Apparemment que le prêtre (c'était un capucin) qui occupait le siége depuis long-temps, l'avait déserté un moment pour se reposer; car le poste était vacant, et nombre de pécheresses dans un recoin silencieux et sombre attendaient avec impatience que le père fût de retour, ou qu'un suppléant vînt prendre sa place.

Je dis à cette dame que je n'étais pas ecclésiastique; elle n'en crut rien, et insista pour que je l'entendisse. Je m'en défendis encore; mais, comme les confesseurs ne pouvaient suffire ce jour-là, elle crut que j'étais fatigué, que ma résistance était une défaite, et m'entraîna vers le confessionnal; j'y entrai.

Je n'y fus pas dix minutes, que le père *Athanaze* revint. Trouvant la place prise, il frappe discrètement à la porte du confessionnal, me

demande si je compte y rester long-temps, et l'heure à laquelle il doit venir me relever.

Pris au dépourvu, interloqué, je lève le siége; et, laissant ma conteuse en bon chemin, après avoir mis mon mouchoir sur ma bouche pour me cacher une partie de la figure, écartant avec force le révérend, je m'enfuis au lieu de lui répondre. Il me suit; et, comme je gagnais une ruelle qui longe l'église, il dit à un homme qui venait à notre rencontre de m'arrêter.

Cet homme était le bedeau de la paroisse; il me voyait manœuvrer depuis quinze jours dans la sacristie et me connaissait de reste. Il dit à sa révérence que j'étais un *pensionnaire* du collége. *Un pensionnaire*, répéta le capucin, *et il vient de confesser! arrêtez le pensionnaire!* Le bedeau ne m'arrêta point, mais j'étais découvert.

Distributeur de pain béni, quêteur en sous-ordre, un bedeau est la commère en titre du quartier. Tandis que celle-ci mettait en circulation le propos du capucin, le capucin suant, soufflant, entrait en même temps que moi au collége. Je gagnai l'arrière-cour, lui le réfectoire où les professeurs étaient à souper; et qui anssitôt vinrent fondre sur moi, m'accablant de questions, d'injures et de menaces. J'étais fort mal à mon aise et ne savais auquel entendre,

quand le père *Barbe*, dont la présence agissait toujours sur une multitude bourdonnante comme une poignée de sable sur un essaim d'abeilles, vint à paraître et me tira de presse.

Il s'approche de moi, ne dit mot et me fait signe de le suivre. Arrivés dans sa chambre, il pousse le verrou, me fait asseoir et me dit :

— Ce que le père, *Athanase* vient de nous apprendre est-il vrai? est-il vrai que, dans l'église Saint-Jean, vous soyez entré dans un confessionnal?

— Oui, mon père.

— Que vous ayez eu le dessein d'entendre une femme en sa confession?

— Oui, mon père.

— Quelle horreur!

— Mais je ne le voulais pas; c'est elle qui s'est obstinée à me prendre pour un prêtre, qui m'a poussé dans le confessionnal.

— Quelle excuse! un seul mot la détrompait. S'est-elle réellement confessée?

— Oui, mon père.

— Etait-elle âgée?

— Non, mon père.

— Avez-vous entendu ce qu'elle vous a dit?

— Oui, mon père.

— Si vous la rencontriez, la reconnaîtriez-vous maintenant?

— Je ne crois pas, il faisait si sombre dans la chapelle que je n'ai pu remarquer ses traits.

— Vous l'avez donc fixée?

— Oui.

— Avait-elle fini sa confession quand le père *Athanase* est arrivé?

— Je pense qu'elle avait encore quelque chose à dire?

— Si, par malheur, le père *Athanase* ne fût arrivé qu'après la confession finie, eussiez-vous donné l'absolution à cette femme?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas? mais si vous l'eussiez fait, le lendemain elle recevait l'eucharistie et commettait une profanation!

— Dieu ne l'en eût pas punie, elle eût été involontaire de sa part.

— Mais de la vôtre, malheureux?

Et fondant en larmes, deux ruisseaux de pleurs coulèrent des yeux d'un vieillard. Sa pâleur subite, ses sanglots étouffés, l'amour filial que j'avais pour lui, me donnèrent soudain un tremblement convulsif et des palpitations à m'étouffer. Je tombe à ses pieds, je prends ses mains, je les baise, je les presse sur mon cœur. Aussi effrayé de mon état que je l'avais été du sien, il jette ses bras autour de

mon cou, me tient embrassé; et, quand il a retrouvé la voix : Prions Dieu, me dit-il.

Je ne sais combien de temps nous restâmes à genoux; mais, quand nous fûmes relevés, il me dit : A votre âge on a le germe de la probité, ou jamais on ne l'aura. Jurez-moi donc que vous ne chercherez point à revoir la personne que vous avez entendue; jurez-moi que ses paroles seront pour vous un secret inviolable, et qu'avec vos camarades comme dans le monde, vous n'en ferez point un sujet de dérision. Je le jurai, et j'ai tenu parole. A présent, me dit-il, restez ici, ne bougez pas; quand on frapperait, ne répondez point, j'espère revenir bientôt. Il sortit, ferma la porte à double tour, et emporta la clef.

J'ai su depuis qu'il avait craint qu'on ne vînt m'arrêter jusque dans le collége. En me tenant sous sa clef, il s'assurait de ma personne, persuadé qu'en son absence qui que ce soit ne violerait son domicile.

J'ai su depuis que s'il n'était pas venu me trouver dans la cour en même temps que les autres régens, c'est qu'il avait parlé au père *Athanaze* pour lui reprocher avec douceur toute l'imprudence de son indiscrétion, et l'avait engagé, comme seul témoin de la chose,

à modérer son zèle, à pallier une faute dont la publicité pouvait perdre non seulement un jeune insensé, mais en même temps couvrir de honte et de ridicule une femme qui, peut-être, n'avait pas moins d'intérêt que moi à ce que l'aventure fût tenue secrète.

J'ai su que le père *Athanaze*, touché de ces réflexions, avait été effrayé des suites de sa vivacité; qu'il avait promis de la réparer autant qu'il serait en lui, et qu'ajoutant la franchise à la bienveillance, il n'avait pas dissimulé au père *Barbe* qu'en courant il avait dit un mot de la chose au bedeau de la paroisse.

Hélas! quoiqu'il ne fût pas échappé au père *Barbe* une seule parole capable de m'alarmer, il n'avait que trop à craindre sur le sort de son malheureux élève. L'affaire du crucifix d'Abbeville, l'assassinat juridique du jeune *Labarre* n'était pas assez éloigné pour que des idées sinistres ne vinssent pas tourmenter le plus digne, le plus respectable, le plus sensible des instituteurs, celui que tous ses disciples aimaient comme un père, et qui chérissait tous ses disciples comme ses enfans.

En me quittant, il fut trouver M. *Devigne*, qui, s'il y avait une plainte de rendue, devait, en sa qualité de procureur du Roi, en être le

premier informé. M. *Devigne* ne savait rien; il sortit, parcourut la ville et rentra dire au père *Barbe* que dans les rues il ne s'était pas aperçu qu'on s'entretînt de cet objet. Le père *Barbe*, en le quittant, voulait aussi aller trouver le lieutenant-général, et particulièrement mon oncle, conseiller au présidial, ami et collègue de ces messieurs; mais il était absent depuis quelques jours. M. *Devigne* se chargea de prévenir les magistrats, de leur parler, et dit au père *Barbe* que s'il survenait une plainte, soit de la femme inconnue, soit du curé, il serait sans doute obligé d'informer, mais qu'avant de faire aucun acte judiciaire, il aurait soin de l'instruire de ce qui se passerait, et qu'on aurait le temps de me faire évader.

De retour au collége, le père *Barbe* instruisit les doctrinaires de ce qu'il venait de faire, et leur recommanda la discrétion. Le bedeau qui n'avait entendu qu'un mot à la volée : *Un pensionnaire! et il vient de confesser!* n'avait pu, malgré la meilleure volonté du monde, en donner une explication satisfaisante. Bref, il n'y avait point eu de bruit, de scandale dans l'église; le père *Athanaze* se tut, l'inconnue ne se plaignit pas, et l'affaire fut étouffée. Par précaution, il me fut interdit de sortir du collége,

d'aller à la promenade pendant un mois, seule punition d'une faute, si ce n'est que cela, qui méritait un châtiment.

Telle fut la bienveillance, la discrétion de mes supérieurs, l'indulgence de l'autorité, que beaucoup de personnes marquantes à Chaumont ne surent jamais ce qui m'était arrivé; car, quelques années après, étant retourné en cette ville où j'étais appelé comme membre du département, je ne trouvai que MM. *Guillaume* et *Garnard*, anciens conseillers au bailliage, qui me rappelèrent cette équipée, et ne m'en parlèrent que comme une étourderie de jeunesse : ces messieurs étaient honnêtes.

Quant à mon oncle, instruit par M. *Devigne*, il m'envoya chercher aussitôt après son retour, et, sans colère, me réprimanda sévèrement. C'est par lui que j'appris l'aventure du chevalier de *Labarre* et son supplice. S'il y eût eu, me dit mon oncle, un seul fanatique dans la ville, si dans le tribunal j'avais eu un ennemi, imprudent, où en seriez-vous? Et quel serait, au moment où je vous parle, le désespoir de votre famille! Le père *Barbe* m'avait pénétré de douleur, mon oncle me fit frémir.

Après avoir encore professé la rhétorique pendant quelques années, très-vieux, mais sans infirmités, le père *Barbe* quitta Chaumont

et vint à Paris, dans la communauté des pères de la Doctrine chrétienne, qui avaient une maison sur la montagne Sainte-Geneviève, dans le haut de la rue Saint-Victor.

Quand il arriva dans cet asile du repos, pour mettre un jour d'intervalle entre les occupations de la vie et celles de la mort, le repos n'était plus dans Paris.

J'étais de retour dans cette ville long-temps avant qu'il y vînt; je lui écrivais en province, il avait mon adresse. Je me trouvai à la portière de la diligence quand il en descendit. Les heures dont je pouvais disposer, je les lui consacrais. Rarement quittait-il sa cellule. Deux chambres tapissées de ses livres, une chapelle déserte, un jardin où l'ombre d'un berceau de tilleuls l'invitait à descendre, voilà son univers : quelques vieillards infirmes, un supérieur toujours absent, des valets peu serviables, voilà son monde.

Un jour qu'il pleuvait fort, que la cloche sonnait le dîner et qu'il voulait me retenir, il pria l'homme de cuisine de lui faire servir dans sa chambre sa portion qu'il désirait partager avec moi : on le refusa. Il demanda s'il pouvait, en payant la ration qui me serait donnée, me conduire au réfectoire avec lui : on le refusa. Il demanda s'il pouvait faire venir à dîner de

chez le traîteur : on le refusa. *Petit*, me dit-il (je crois avoir observé que c'était ainsi qu'il nommait tout le monde quand il n'était pas fâché), *Petit, voilà bien des refus, mais il paraît que c'est la règle.*

Du reste, nous étions logés si près l'un de l'autre, lui rue Saint-Victor, moi rue Saint-Dominique-d'Enfer, que les contrariétés qu'il éprouvait dans cette maison n'étaient pas, non plus que le mauvais temps, un obstacle à notre réunion. Et quel était tous les jours l'objet de nos entretiens, ou plutôt de ses leçons? Les hommes marquans de l'*Ecriture*, les génies de Rome et d'Athènes, les fables de l'Orient. Mais il s'agissait bien des cantiques de *Moïse*, des chœurs d'*Euripide*, des épîtres d'*Horace* et des contes de *Pilpai*. Le 10 août venait de noyer dans le sang le trône et ses débris; septembre et ses massacres allaient jeter pour toujours un crêpe funèbre sur la cité parricide.

Manuel, cet ex-doctrinaire, ancien professeur au collége de Chaumont; *Manuel*, agent provocateur d'une commune usurpatrice et délirante, s'occupait à parquer, dans plusieurs enceintes, pour les assommer de main, tous les prêtres de la capitale qui n'avaient pas cru devoir se soumettre au serment qui leur était imposé par l'autorité du jour. Le père *Barbe*

est du nombre. *Manuel* le voit sur la liste de proscription, et les boucheries vont commencer, et les barrières sont fermées; nul ne peut échapper. Etrange ascendant du père *Barbe* sur tout ce qui le connaît! *Manuel* tremble pour lui, *Manuel* est au désespoir. Il le fait chercher à l'*Abbaye*, aux *Carmes*, à la *Conciergerie*, à *Saint-Firmin* où le signal n'était pas encore donné. Peut-être fut-il suspendu un moment à cause du père *Barbe*.

Le père *Barbe* ne s'y trouva point. Informé, je ne sais comment, du sort qui l'attendait, il avait fui sa maison au moment où l'on venait pour l'en arracher, et, tout près de là, s'était réfugié dans les tas de pierres et les décombres qui entouraient le Panthéon. Il était six heures du soir; à quatre, les assassins s'étaient mis à l'ouvrage.

A deux pas seulement du Panthéon demeurait un Chaumontais, un ancien écolier du père *Barbe*, M. *Boucheseiche*, qui a quitté récemment la place de chef du bureau des mœurs à la préfecture de police, et qui, à cette époque, tenait une pension sur la place de l'Estrapade. Il aperçoit le père *Barbe*. « Eh grand Dieu! que faites-vous là? » Et il le conduit chez lui.

Cependant, déjà soupçonné de receler des ecclésiastiques, M. *Boucheseiche* était instruit que,

dans la nuit, les assassins allaient faire une perquisition dans sa maison. En indiquant au père *Barbe* le lit qu'il occuperait dans le dortoir des écoliers, M. *Bouchéseiche* le prévint de cette visite dangereuse, et, pour toute chose, le pria, si l'on venait à lui faire des questions, de ne point dire qu'il était prêtre. — Petit, si on me le demande, je dirai que je suis prêtre. — Mais, mon père, vous vous perdrez. — Petit, je ne me sauverai pas par un mensonge. — Mon père, je vous en conjure. — Je ne le puis pas. — Mais si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi : si l'on vous découvre ici, on va m'arrêter avec vous.

Le père *Barbe* ne répliquant rien, M. *Bouchéseiche* pensa que, touché de cette dernière considération, il ferait ce qui lui était recommandé; mais le père *Barbe* n'est pas plus tôt hors de la vue de M. *Bouchéseiche*, qu'il descend, se fait ouvrir la porte et disparaît.

Quelle nuit! quel silence! il n'était interrompu que par les coups des bourreaux et le râlement des victimes. Cinquante hommes armés eussent dissipé, foudroyé les brigands; et Paris était muet, et le citoyen épouvanté se tenait sous ses verroux.

Plus heureux qu'il ne devait, *Manuel*, au fort du crime, eut un moment les jouissances de la

vertu. Ses sicaires, ayant ramassé dans la rue le père *Barbe* qui se réclama de lui, le conduisirent en sa présence.

Manuel, sans s'effrayer des représentations, des menaces de ses complices, ni s'inquiéter des suites qu'elles pouvaient avoir, accueille le père *Barbe*, lui fait expédier un passe-port, le signe lui-même, le lui remet plié après y avoir glissé quelques pièces d'or, et, sous bonne escorte, le fait conduire hors des barrières.

Laissé sur la grande route, que devint le père *Barbe?* Fit-il soixante lieues à pied? prit-il en chemin quelque nourriture? c'est ce qu'on n'a pas su, c'est ce qu'il n'a pu dire lui-même. Les sens affaiblis, le corps exténué, en arrivant à Chaumont, il frappa chez son ami *Percheron*, et, peu d'heures après, mourut dans ses bras.

Repose en paix, homme de bien; et si du ciel, ta patrie, on voit ce qui se passe ici, jette encore un regard sur ton disciple.

ARTICLE III.

Dulau, archevêque d'Arles.

Si le père *Barbe* eût dû périr aux journées de septembre, j'aurais désiré que ce fût aux Carmes, où il se passa un de ces actes solennels qui font époque dans l'histoire des hommes.

La veille de leur mort, *Manuel*, par un raffinement de barbarie et d'avarice, avait été lui-même annoncer aux prêtres renfermés dans le couvent des Carmes que, le lendemain, vers les cinq heures du soir, ils seraient déportés et conduits hors de France; qu'ils pouvaient, en conséquence, envoyer chercher par leurs amis ce qu'ils avaient de précieux pour s'en aider dans leur voyage.

Le lendemain, c'était un dimanche, à l'heure dite, on vint effectivement s'emparer d'eux. On les chercha dans la maison, dans le jardin, et on les fit tous entrer dans l'église du couvent, lieu désigné pour l'exécution, où ils se trouvèrent au nombre d'environ trois cents.

Un vieillard, blanchi dans la maison du Seigneur et dans la pratique des bonnes œuvres, qui, depuis sa réclusion, quittait rarement l'église où on le voyait toujours en prières, Dulau, archevêque d'Arles, s'aperçut bientôt que ce n'était pas leur déportation, mais leur mort qu'on voulait. Au lieu de soldats qui devaient protéger leur sortie de la capitale, c'étaient des figures sinistres, des cris de cannibales, des bras faisant vibrer des armes menaçantes. Quand le saint évêque vit son troupeau ramassé autour de lui : *A genoux, mes enfans*, leur dit-il, *à genoux.* Tous se prosternent. *Notre dernière heure a sonné, nous allons paraître devant Dieu. Au nom de ce Dieu tout-puissant, du Dieu des miséricordes, je vous absous et vous donne sa sainte bénédiction. Levez-vous!* Ils se lèvent. *Mes vœux sont exaucés ; des cieux entr'ouverts je vois descendre sur vos têtes la couronne du martyre. Remerciez Dieu.* Une seule acclamation se fait entendre : *O mon Dieu ! je vous remercie.* Et s'adressant aux bourreaux : *Vous pouvez commencer.*

Aux expositions du Louvre j'ai tant vu de tableaux, et celui-là reste encore à faire.

ARTICLE IV.

Le scapulaire.

Ainsi que le père *Barbe*, il s'en manqua peu que je ne fusse une des victimes de septembre. Dénoncé à ma section, comme aristocrate renforcé, par un lâche qui espérait profiter de ma dépouille, vingt hommes, armés de piques, vinrent, le jour même des exécutions, m'arrêter à une heure du matin pour me conduire à l'Abbaye. Je dus mon salut à un M. *Comte*, mon voisin, qui, en qualité de commissaire de la section de l'Observatoire, informé des flots de sang qu'on allait répandre, ne demanda d'être chargé de mon arrestation que pour m'arracher à la mort.

Je dirai bien vite que ce M. *Comte*, entraîné par la fatalité des événemens, se vit bientôt après nommé, malgré lui, membre de cette hideuse commune, qui fut condamnée en masse à la journée de thermidor, mais que toute la section de l'Observatoire étant venue le réclamer, il fut le seul de ce monstrueux assemblage que la hache respecta.

M. *Comte*, entouré, observé par les satellites qui l'accompagnaient, commença par me maltraiter de paroles, mais joua si bien son rôle, que ses archers furent les premiers à lui observer que je leur paraissais innocent. M'ayant conduit dans une pièce séparée, sous prétexte d'examiner mes papiers, il trouva le moyen de me dire sans être entendu que de moi : « Vous voilà « sauvé; vous ne savez pas quelles horreurs se « préparent. Je vais laisser un de ces hommes à « votre porte par forme de surveillance; c'est le « moins méchant, traitez-le bien. Dès que je « croirai nécessaire de vous rendre la liberté, « ne manquez pas d'aller à votre section où vous « ne paraissez jamais. Dites comme les autres. « On ne sait où tout ceci s'arrêtera, et vous ignorez ce dont vous êtes menacé. Encore une fois, « allez à votre section. »

Je ne connus tout le danger que j'avais couru, que quand le bruit des égorgemens se répandit. Ma section était en permanence; mais je ne pus m'y montrer que le lendemain, parce que M. *Comte* n'avait pas jugé convenable de me débarrasser plus tôt de mon factionnaire. Quand je fus à cette section, quel spectacle ! les meurtres duraient encore. Il nous arrivait, des Carmes, de Saint-Firmin, de l'Abbaye, dont nous étions à très-peu de distance, des égorgeurs qui, dé-

goûtans de sang, apportaient et jetaient sur le bureau l'or, l'argent, les effets précieux arrachés aux cadavres. Ce qu'ils faisaient voir avec ostentation comme autant de trophées, c'étaient des petits morceaux de drap carmélite, sur lesquels on avait brodé en soie verte et rouge un cœur surmonté d'une croix, au bas duquel était écrit : *Sacré cœur de Jésus !*

Voyez-vous, nous disaient ces monstres, en parlant des prêtres sur lesquels ils avaient trouvé ces scapulaires : *Voyez-vous le signe de ralliement de ces scélérats; s'ils eussent vécu une heure de plus, c'était fait de nous.* Et tous ceux que, pour la première fois, la terreur avait amenés comme moi à cette section, de dire, en cachant leur effroi : *Oh! c'est bien vrai! qui aurait cru cela? les misérables!* C'était le *timebant pavescere* de *Tacite.* Ce n'est qu'après avoir subi soi-même des crises révolutionnaires que l'on a la clef de cet auteur : c'est l'acheter chèrement.

Je continuai d'aller à ma section, je veux dire aux assemblées populaires qui s'y tenaient le soir. C'était l'*ochlocratie* elle-même. Les premiers jours, j'entendais tout et ne disais rien; mais, peu fidèle aux leçons de M. *Comte*, démangeaison me vint de monter à la tribune pour combattre un sieur *D* M*******, qui demandait qu'à l'instant même on se portât en masse au Val-

de-Grâce pour en jeter à bas la grille qui serait aussitôt convertie en piques, afin de contribuer à l'armement du peuple.

Avide de destruction, le peuple marchait sur les pas du tribun, quand, plus prompt que l'éclair, plus éloquent que *Démosthène* tonnant *pour la couronne*, j'interpelle l'audacieux, et fais virer de bord la canaille.

Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, me dit le lendemain M. *Comte*. — Quoi! cette grille, vous vouliez qu'on la détruisît? — On détruira bien autre chose, ma foi. Vous ne savez donc pas que ce *D* M******* mène la section? — Ce n'était pas hier, du moins. — Qu'il est serrurier? — Je m'en doutais. — Qu'il y a long-temps qu'il médite cette opération, et que vous l'avez empêché de faire un bénéfice énorme? — C'est ce que j'ai dit. — Il ne vous pardonnera pas; vous êtes perdu. — Comment l'empêcher? — En quittant cette section le plus tôt possible, en déménageant à bas bruit pour ne point indiquer votre nouvelle adresse, et en vous jetant au plus vite dans un quartier éloigné.

Nous nous jetâmes dans une chaise de poste, moi, ma femme, un enfant âgé de treize mois, et fûmes nous ensevelir dans une petite ville, à trente lieues de Paris.

Sixte V, soupçonnant qu'avec du temps et de l'hypocrisie on peut devenir souverain de Rome, disait, n'étant encore que cardinal, à l'obélisque de *Caligula* gisant sous la poussière : *Je te relèverai.* Il fit plus que de le dire, il le releva, et ce n'est pas le moindre de ses travaux apostoliques. Moins habile que lui, je n'ai rien relevé; mais j'ai empêché que la grille du Val-de-Grâce ne fût métamorphosée en pertuisanes : ce dont les habitans du faubourg Saint-Jacques ne se rappellent plus et ne se soucient guère.

En parlant du berger de *Montalte*, comment se fait-il que nos éminences soient si vaines de leur calotte rouge, lorsque, dans Rome chrétienne, il existe pour tous une telle égalité de droit à la souveraineté, que, sans le secours d'une révolution, un *pareher* y devienne pape? Si M. Azaïs, qui a la main à la pâte, donne jamais pour pendant à ses *compensations* le chapitre des *contradictions*, je garantis à ce nouvel ouvrage encore plus de succès que n'en a obtenu le premier.

ARTICLE V.

Une petite ville pendant la terreur.

Le lieu où je vins me réfugier est une petite ville entre Sens et Joigny, appelée *Villeneuve-sur-Yonne*, autrefois *Villeneuve-le-Roi*. Sa population n'était que de quatre ou cinq mille âmes environ; point de district, point de département, peu d'émigrés, point d'autorité menaçante; dès-lors espoir de tranquillité, si l'on pouvait s'en promettre, au milieu des éruptions, sur une terre mouvante et volcanisée. A droite, en venant de Paris, une belle rivière et des coteaux couverts de vignes; à gauche, des moulins, des prairies, des bois, un vallon charmant; tout ce qu'il faut pour procurer le bonheur et le sentir quand on touche au moment de le perdre pour jamais.

Il y avait dans Villeneuve, comme partout ailleurs, des braves gens et des brouillons, mais pas de malfaiteurs; ou si le germe du crime était là, avant que de croître il y fut étouffé.

Parmi les personnages marquans, on comptait un M. *Bou*..... arrivant de l'Inde avec des chemises de mousseline, et des idées de l'autre monde.

Le caporal *Violette*, le chapeau sur l'oreille, les faces nouées, une jambe trop longue, un bras trop court, sentant sa poudre à canon d'une lieue, et qui vous eût sabré le Père éternel lui-même s'il l'eût soupçonné d'aristocratie. On dit qu'il est encore de ce monde, que Dieu le redresse.

Le sieur *H****, tenant billard et café, hargneux lorsqu'il fallait amadouer le conventionnel *More* proconsul exploitant l'Yonne sa patrie, il lui criait en public : « Tu nous dis d'être « sans-culotte, tu nous dis de faire ci, tu nous « dis de faire ça; et toi donc, quand nos mari- « niers n'ont, au cœur de l'hiver, que des « pantalons de coutil et soufflent dans leurs « doigts, tu es fourré comme un lapin, ce qui « ne t'empêche pas, à table, d'avoir le dos au « feu. Si tu es un brave homme, il me semble « que tu as changé sur la route d'Auxerre à « Paris; car, quand j'apprenais mon métier chez « toi, tu vendais à tes pratiques de la poire « d'Auvergne pour du poivre, et des mou- « chures de chandelle pour du noir de fumée. »

Et M. *Vautrin*, cuisinier retiré : il savait lire,

et la politique était son fort. Grand amateur de gazette, le temps qu'il n'employait pas à retourner lui-même sa vigne, il le consacrait à commenter les arrêtés de la commune de Paris et les décrets de la Convention dont les paragraphes incendiaires ne lui semblaient qu'anodins. Au déclin du jour, sur le bord d'un fossé, à l'heure où l'homme de peine, la hotte sur le dos, la bêche sur l'épaule, va regagner sa chaumière, M. *Vautrin*, d'une voix onctueuse et tendre, amassait les vignerons autour de lui, et, par lui, les maximes du *Père Duchêne* et de *Marat* leur étaient bénignement inculquées. C'est en quittant ce moderne *Socrate*, que ses vertueux disciples nous apostrophaient, en rentrant dans la ville, de ces douces paroles : *La mortalité n'est que sur les bourgeois, il n'y a pas de mal à ça.*

Ceux de Villeneuve, plus imprudens ou plus courageux qu'ils n'étaient gros, je ne sais lequel, venaient, quand ils m'accordèrent le droit de cité, de faire deux actions d'éclat.

La société des jacobins de Paris était la société-mère des clubs disséminés sur toute l'étendue de la France. Dès l'origine de leur formation, Villeneuve avait eu son club et son affiliation avec celui de la capitale qui, au moment dont je parle, rivalisait de puissance tant

avec la Convention qu'avec la commune de Paris, et souvent renchérissait sur elles de forfaits et d'horreurs. Dans cet état de choses, les jacobins de Villeneuve notifièrent, par une déclaration en bonne forme, gisant sur leurs registres, que, tant que la société-mère compterait au nombre de ses enfans des scélérats tels que *Robespierre*, *Marat*, et d'autres brigands de cette espèce, elle ne voulait plus rien avoir de commun avec elle, et, dès à présent, cessait toute communication.

Les Villeneuviers n'avaient pas cru devoir s'arrêter en si beau chemin. Lyon s'était insurgé contre la Convention : déjà l'artillerie filait sur cette cité rebelle pour la travestir en *commune affranchie*, et mitrailler ensuite ses nombreux habitans ; et nos jacobins de Villeneuve, par une seconde délibération, également burinée sur leur calepin, mandèrent aux Lyonnais qu'ils approuvaient leur insurrection, qu'ils faisaient un pacte avec eux et joindraient leurs troupes à leur armée dès qu'elle marcherait sur Paris. Cela dit, ils fermèrent leur club, et, les bras croisés, attendirent que Lyon s'avançât. Dans un temps où la furie du comité de salut public rivalisait de bêtise avec la populace, je demande s'il n'y avait pas là de quoi faire décréter que désormais la rivière d'Yonne aurait

à prendre son cours au travers de Villeneuve pour la purger de ses habitans?

Voilà pourtant ce que cette bicoque avait en perspective quand je vins lui confier *Odette* et *sa fortune*.

Lorsqu'une ville n'est guère composée que d'une rue et ne renferme qu'une poignée d'habitans, un étranger y est bientôt connu s'il met le nez à la fenêtre, et je le mettais partout. Une prophétie, à la façon de *Mathieu Laensberg*, m'avait ouvert, sur le *dos d'âne*, un crédit à ne plus finir.

On appelle dos d'âne, à Villeneuve-sur-Yonne, la partie bombée du milieu de la rue où les bourgeois se promènent en attendant ou en faisant des nouvelles. Le premier jour que je m'y montrai on fit cercle, et les questions pleuvaient. Que pensez-vous de *Dumouriez*, me dit *Lacharmée*? — Je pense qu'avant peu il désertera les drapeaux de la république pour passer à l'ennemi. Un cri d'improbation m'annonça que j'avais insulté l'idole des Villeneuviens, et *Lacharmée*, excellent homme d'ailleurs, fut jusqu'à me dire que j'étais un aristocrate qui avait mal pris son temps pour venir de si loin annoncer de si belles choses. Je fus me renfoncer dans mon trou.

Après cette malencontre, n'était-il pas pru-

dent de quitter cette ville? Où irai-je? qu'allais-je devenir? Ces pensées me tourmentaient, quand, huit jours écoulés, les feuilles annoncèrent la défection de *Dumouriez*. Il y eut queue à ma porte. J'étais un politique profond, j'étais un phénix, j'étais mieux que ça.

Vive Jésus! ma mère, il est sorcier!

Ceux qui, la semaine précédente, m'auraient volontiers mis en morceaux, voulaient bien m'y mettre encore: mais, cette fois, c'eût été pour avoir de mes reliques; rien ne pressait.

Quand je me vis en fonds, je crus devoir payer ma bienvenue par des conseils: on ne m'en aurait pas demandé que je les aurais semés. Dépêchez-vous de rouvrir votre club, criez bien fort, et ne faites rien; que vos maisons soient flamboyantes de drapeaux tricolores, et le dos d'âne pavé de bonnets rouges. Puisque c'est la route de Paris à Lyon, que tous les échappés de Paris qui la parcourent soient édifiés de tant de civisme; dépêchez-vous.— Mais notre pacte avec les Lyonnais? — Lyon n'est pas encore rendu; s'il triomphe, vous n'avez rien à craindre; s'il succombe, qui voulez-vous, dans le sac d'une ville, qui s'occupe d'un chiffon de papier? — Mais notre adresse aux jacobins de Paris? — Voilà le diable! si

elle est mise à l'ordre du jour, si elle est lue en séance publique, c'est fait de nous. Mais commencez toujours par la biffer de vos anciens registres, ainsi que votre traité offensif avec Lyon; ou plutôt substituez aux anciens de nouveaux registres d'où ces délibérations seront retranchées, et nous verrons après.

Les gens de Villeneuve, qui sont marins, parce que l'Yonne est à leur porte, et qu'ils font flotter vers Paris des trains de bois et du beurre fondu, aperçurent enfin l'orage, et entendirent gronder la foudre plus près d'eux qu'ils ne l'avaient pensé.

Nous travaillâmes des pieds et des mains à regagner le temps perdu, à nous donner une odeur de patriotisme.

Le club était rouvert, sa tenue brillante, la rue pavoisée, le bonnet rouge allait son train; chaque maison, barbouillée d'ocre, portait en lettres de feu cette inscription obligée: *Unité, indivisibilité de la république, liberté, égalité, fraternité ou la mort.* Il ne relayait pas *au Chapeau-Rouge* une diligence, une chaise de poste, que nous ne l'assourdissions du cri mille fois répété: *Vive la nation!*

A ces platitudes nous joignons quelques actions méritoires; c'était du blé pour l'indigent, c'étaient de la charpie, des bandes, du linge

qu'on prodiguait de grand cœur; et qu'on préparait de même, pour le brave aux frontières. Il n'existait pas autour de nous un proscrit, un homme menacé, auquel notre club ne prît le plus vif intérêt. Noble ou vilain, sa qualité n'y faisait rien; je n'en citerai qu'un exemple sur mille: treize cordonniers de Joigny, de Villeneuve ou des environs, la plupart pères de famille, furent traînés au tribunal révolutionnaire, comme ayant fait de mauvaises fournitures pour les armées, et employé du carton au lieu de cuir; c'était un prétexte. Nous commençâmes par nous assurer de leur innocence; mais leur innocence n'importait guère, on n'y regardait pas de si près, on ne voulait que tuer des cordonniers pour faire voir aux soldats que s'ils étaient pieds nus, ce n'était pas la faute des comités de gouvernement. Le club, informations prises, chargea l'un de ses membres, le citoyen *Cornisset-Desprez*, de se rendre à Paris sur-le-champ, et d'y faire tous ses efforts pour arracher ces treize victimes à l'échafaud. *Desprez* prend la poste, va planter le piquet chez *Fouquier-Tainville*, parle si haut de l'innocence de nos protégés, s'inquiète si peu de la menace qui lui est faite de le mettre lui-même en jugement s'il persiste à soutenir ces hommes non cou-

pables, que par son opiniâtreté et sa persévérance il les arrache à la mort, et, triomphant, les ramène à Villeneuve.

Toutefois les Spartiates de Paris donnaient-ils aux passans un repas devant leurs portes, les singes de Villeneuve en donnaient deux.

Dépêché pour l'autre monde par la main de *Charlotte Corday*, *Marat*, avant que d'avoir l'égoût Montmartre pour sépulture, obtient les honneurs du Panthéon, et vite à Villeneuve répétition de l'apothéose, procession générale en l'honneur du saint; tout le monde en était, personne aux fenêtres pour nous voir passer, c'était superbe!

Des commissaires, envoyés par le procureur général de la commune de Paris, M. *Chaumet*, grand dénicheur de suspects et qui traça les signalemens auxquels on doit les reconnaître, nous arrivent-ils pour interroger nos figures et nous ensevelir dans son martyrologe; le coup est prévu, nos mesures sont prises. D'abord grande réception à la jacobinière, grand discours d'apparat, des raisonnemens de toutes sortes, et puis gala, et puis la matelote, et le vin du crû. N'ayez peur qu'on laissât ces chenapans coucher à l'auberge, chacun de nous s'en chargeait à tour de rôle; et, jusqu'à ce qu'ils fussent

emballés pour porter nos compliments à M. le procureur général, nous ne les quittions non plus que leur ombre.

Pour Dieu, permettez-moi de citer l'exorde d'un de ces messieurs, qui, en descendant du coche, se fait indiquer le club, y entre, jette à bas celui qui était à la tribune, prend sa place, et nous apostrophe en ces termes : *Villeneuviers, je viens vous mettre au pas. Le premier ami de* Pitt *et* Cobourg *qui me tombe sous la patte, je lui grimpe le casaquin, lui travaille les côtelettes et je vous lui fiche des manchettes.*

Cet homme, nommé *Truchot*, fait encore danser des chiens sur le boulevard.

Il en est du langage comme des actions, tout ne doit pas être offert aux yeux ni donné à l'oreille. Ces paroles sont ignobles. — Je le sais, et c'est pour cela que je les rapporte. — Vous chargez le tableau. — Non, je dis la vérité ; demandez aux frères *Cornisset*, ils existent ; demandez aux frères et amis de Villeneuve, ils ne sont pas tous morts sans doute, depuis que j'ai cessé de marcher à leur tête.

Mais que ce M. *Truchot* avait les formes gracieuses, comparées à celles d'une colonne de cette *armée révolutionnaire* qui allait mitrailler le Lyonnais désarmé, et qui, pour préluder aux massacres du Rhône, jetait partout sur son

passage l'épouvante et la mort ! Une croix, une fleur de lis, l'effigie d'un saint, des armoiries s'offraient-elles à ses regards, la croix était foulée aux pieds, l'effigie mise en morceaux, et le temple ou l'édifice, porteur de ces objets, dévasté, mis en cendres.

Elle avance, cette colonne, la voilà dans Villeneuve. Les citoyens consternés restaient dans leurs maisons. J'occupais sur la place un logement chez le sieur *Forceville*. Le commandant de la colonne entre chez moi ; je lisais, il prend mon livre d'autorité.—Ah ! tu lis *Rousseau*... Je reconnais sa voix, je le regarde, c'était... je ne le nommerai pas, il est de Langres, il est mon compatriote ; il avait été déclaré suspect, il voulait sortir de Paris, n'importe comment ; et n'avait trouvé d'autre moyen d'éviter la mort que de s'associer à des bandits.

Honteux de son rôle et ne sachant que dire, il me parla de certaines escourgées dont ces nous avait régalés rue des Petites-Écuries, il n'y avait guère plus de deux ans, et depuis lesquelles nous ne nous étions plus rencontrés. L'un et l'autre avions été de la loge des *Amis réunis*. Un jour que, ramassés dans le sanctuaire, nous étalions toute notre magnificence, des citoyens actifs du faubourg enfoncent les portes, pénètrent jusqu'à nous, et, nous voyant bardés

d'équerres et de larges rubans, se persuadent d'autant plus que nous ne sommes qu'un ramas d'aristocrates, et tombent sur nous à bras raccourcis. Obligés de passer par la fenêtre, nous gagnons une cour, nous sautons dans un marais où je tombai, heureusement pour moi, sur M. *Desneval*, président à mortier au parlement de Rouen, et sur M. *Savalette de Lange*, qui eux-mêmes étaient déjà tombés sur une couche où je les laissai se reconnaître pour mieux gagner au pied. Mon Langrois prétendit qu'il avait fait résistance et qu'il était sorti fièrement par la porte; cela peut être. Nous plaisantions sur cette déconvenue, quand des hurlemens poussés sur la place nous firent sortir avec précipitation. . . . . .

C'était l'armée révolutionnaire en émoi, et pour elle il y avait sujet. Au milieu de cette place, était un massif surmonté d'une croix de pierre; cette croix était couverte, de bas en haut, de fleurs de lis très-bien sculptées. Lorsqu'il avait été donné des ordres de faire disparaître tous les signes de la féodalité, une bonne vieille, la mère *Hureau*, qui avait une prédilection particulière pour cette croix plantée à sa porte, avait obtenu qu'au lieu de la jeter par terre, elle serait revêtue, à ses frais,

d'une couche de plâtre qui déroberait aux regards les fleurs de lis dont elle était parsemée.

L'armée révolutionnaire, en voyant cette croix encore debout, avait froncé le sourcil; se mettant en devoir de la renverser, la chemise de plâtre tombe d'une pièce et laisse à nu les fleurs de lis. Jugez du vacarme. Un malheur en amène un autre; l'église était proche; les apôtres qui en décoraient le portail, étaient dans leurs niches; nouveau grief. Enfin, la croix de fer qui surmontait la flèche du clocher menaçait encore les nues; la fureur fut au comble, et il n'y allait rien moins que de saccager la ville tout-à-l'heure.

Que dire à des enragés? Je m'aperçus que le Langrois qui les commandait n'était que leur très-humble serviteur; mais leur irrévérence était moindre pour le sous-chef, et notamment pour le délégué de la Convention qui escortait la colonne, afin de diriger sa marche et de lui tailler sa besogne. Leurs cris d'indignation se confondaient avec ceux de la troupe quand je parus sur la place avec le commandant; nouveau coup de théâtre, nouvelle reconnaissance.

Ce sous-chef c'était *Pre****, ce délégué c'était l'acteur *Paillardel*. Je les avais obligés l'un et l'autre, et l'un et l'autre attachés au théâtre de

la *Montansier* n'avaient été utiles pour la représentation d'une pièce qui eut du succès dans sa nouveauté (*le Banquier*, comédie en trois actes et en vers), et qui, jouée depuis aux Français, tomba *par cabale*, comme racontent tous les auteurs tombés.

Je vous l'ai dit, nouvelle reconnaissance. — Tiens, c'est lui! — Tiens, c'est toi! Et que fais-tu ici parmi ces chiens d'aristocrates? — Citoyens, *j'y fais de la prose sans le savoir*: je suis président de la société populaire et... — Paix! paix! camarades, c'est le président de la société populaire, paix! Et le sous-chef, et le commandant, et le délégué de jurer par *Marat* que, de tous les républicains, je suis le républicain le plus pur. Les cris infernaux cessèrent.

C'était à mon tour de vociférer; pour calmer la bande, je montai mon éloquence à la hauteur du jour. Nous disculper n'était pas facile; les émouvoir, impossible. Cependant, le croirait-on? un répit de douze heures nous est accordé. Si, dans *douze heures*, la croix de fer qui surmonte la flèche du clocher n'a pas disparu, *la tête du président tombera*. Et me voilà dans les mains de ces braves. *Paillardel*, *Pr**** et le Langrois étaient consternés.

Un charpentier, nommé *Chandon*, témoin de cette scène, et qui venait d'entendre prononcer

l'arrêt, vient à moi, me serre la main et me dit : *il ne me faut pas douze heures pour te délivrer.* Il ne lui en fallut pas deux; en moins de vingt minutes, on le vit sortant d'une lucarne pratiquée vers le milieu de la flèche. Pour atteindre de cette lucarne à la croix, il y avait, de distance en distance, des crampons de fer auxquels il s'attachait et qu'il avait de la peine à franchir. L'air semblait agiter son corps et le faire incliner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ce spectacle mettait la horde en gaîté; *il tombera? il ne tombera pas? Je gage que si? je gage que non?* J'avais le cœur dans un étau et la main sur les yeux. Mon ami, dis-je à *Beauregard*, cet homme est perdu, on dit qu'il est pris de vin. Sois tranquille, me répondit *Beauregard*, il est toujours comme cela.

Il ne fut pas trois quarts d'heure à détacher la croix. En la glissant à un ouvrier qui était à la lucarne pour la recevoir, il cria de tous ses poumons : Dites au citoyen *L******* que sa tête ne tombera pas. Les *vivat* et les battemens de mains du bataillon succédèrent à ses menaces. Je priai *Paillardel* d'abréger la visite de ces héros, si faire se pouvait. Ils ne se mettaient en marche qu'au signal des alarmes : au lieu d'un rappel, ce fut la générale qui se fit entendre; c'est la seule fois qu'elle m'ait fait plaisir.

ARTICLE VI.

La commission des subsistances.

Si M. *Vautrin* avait eu autant de hardiesse qu'il avait de bonne volonté, c'était fait de moi, c'était fait de nous : il n'avait qu'un mot à dire aux bandits qui venaient de passer, et nous eussions été hachés *menu comme chair à pâté.* Mais M. *Vautrin* avait des arrière-craintes. La marine, dirigée par *Desprez* et *Lamotte*, ne pensait pas tout-à-fait comme les vignerons de M. *Vautrin.* Les conducteurs de bachots, avec leurs crocs harponnés, auraient bien pu dépecer tous les porteurs de hottes. Ce que M. *Vautrin* ne faisait pas au grand jour, il le mitonnait dans l'ombre ; et, dès que le pain devenait rare, nous étions sûrs de voir arriver sept à huit cents bouches béantes auxquelles il fallait en jeter, qu'on en eût, qu'on n'en eût pas.

Le passage des *pandours* et leurs propos miguards avaient, pour un moment, fait hausser

les actions de M. *Vautrin;* et, dès le lendemain, ses huit cents gueules à four apparurent pour nous engloutir. A peine nous restait-il des vivres pour quatre ou cinq jours.

Dans cette perplexité, la municipalité arrêta que deux commissaires se rendraient au plus tôt à Paris, près de la Commission des subsistances, pour en solliciter du blé. M. *de Chateaufeuillet* et moi fûmes choisis pour remplir cette mission. Mon collègue ne se souciait guère de visiter la capitale dans un moment aussi effroyable, et je m'en souciais encore moins. Tout le monde pouvait entrer à Paris, mais n'en sortait pas qui voulait. Refuser, montrer mes appréhensions, c'était me dépopulariser, attirer le soupçon sur moi; je fis contre fortune bon cœur, et nous voilà en route.

Il faut dire que j'ai la figure pleine, que je suis grand et gros. M. *de Chateaufeuillet* était trapu, large et ventru. N'ayant nulle envie de nous promener dans Paris, nous descendîmes à la Commission. Elle était présidée par le conventionnel *Gouion*, à qui nous présentâmes notre requête. Il nous regarde et nous dit avec le plus beau sang froid du monde : *Vous*, MESSIEURS, *des subsistances ?* Notez que ce mot de *monsieur*, employé pour celui de *ci-*

voyen, était alors un arrêt de mort. *Vous, messieurs, des subsistances? Quand on a cette rotondité, cette figure de jubilation, on ne vient point crier famine dans Paris, où l'on se fait arrêter.* Je me vis à la guillotine. Mon compagnon et moi nous ne demandâmes pas notre reste. Ce qui m'advint de cette épouvante, fut une ébullition sur tout le corps. Quant à *Chateaufeuillat*, très-pituiteux de sa nature, il lui prit à la Commission une quinte convulsive qui ne le quitta qu'à *Montereau*.

De retour, nous rendîmes compte de notre ambassade. Le besoin était si pressant, que les chevaux de poste qui nous avaient amenés de Sens à Villeneuve ramenèrent deux autres commissaires, les citoyens *Gréau* et *Prota*. Deux échalas, deux harengs saurs ne sont ni plus maigres ni plus efflanqués que MM. *Gréau* et *Prota*, et deux sacs de noix ballottés l'un contre l'autre n'auraient pas fait plus de bruit que les os de ces deux compagnons de voyage s'entre-choquant dans la *patache* qui les enlevait. *Parlez-moi de ça*, dit M. *Goujon* en les voyant, *voilà des gens qui ont leur pétition écrite sur la figure : qu'on leur délivre des subsistances.*

Il n'est pas séant d'être trop gras.

ARTICLE VII.

Les faucheurs.

PARMI ces tourmens et ces agitations, une occupation bien douce me procurait d'heureuses distractions. Je connaissais les lois, et la jurisprudence ne m'était pas étrangère, ce qu'on croira sans peine quand je dirai à ma plus grande gloire que j'avais été clerc de procureur et capitaine de la basoche. Villeneuve, à cause de la proximité de villes plus populeuses, n'avait point de tribunal, par conséquent point de gens de loi. Mon petit mérite perça; on trouva plus commodes les conseils qu'on avait pour rien sous la main, que ceux qu'on était obligé d'aller acheter à Sens, à Joigny, à Auxerre; en peu de temps, je devins un docteur. Non seulement les gens de la ville eurent recours à moi, mais je fus l'oracle des campagnes; en dépit du nom de *citoyen*, les paysans m'appelaient *monsieur l'avocat*, puis *monsieur le président*, encore un peu j'étais *grand-juge* de leur façon.

Quand je vis que mes décisions devenaient, pour tous, des arrêts définitifs, j'apportai la plus grande attention dans mes jugemens, et je réglai les jours de mes audiences. Le marché avait lieu trois fois par décade, les gens de la campagne y affluaient; trois fois par décade mon bureau de consultation, ou plutôt mon tribunal, fut ouvert. Pour *palais de justice* j'avais, au rez-de-chaussée de mon logement, un petit cabinet détaché qui n'était éclairé que par une croisée donnant sur la place du marché. Les gens de la campagne étaient sur la place de grand matin, et souvent avant le jour. Tant qu'ils voyaient fermé le volet qui recouvrait cette croisée, ils respectaient mon sommeil; mais, dès qu'ils m'apercevaient ouvrant le volet, c'était à qui entrerait le premier. Les conseils de vive voix, les consultations écrites, les décisions, tout allait son train, et cela durait jusqu'à midi, heure à laquelle M. le président levait le siége pour aller dîner.

Quand les travaux de la campagne étaient ouverts, ce n'étaient plus les cliens, les parties qui venaient trouver leur juge, leur avocat; c'était *Perrin - Dandin* qui courait après les plaideurs. Pour leur épargner un temps précieux, j'allais moi - même dans les villages, dans les champs. Ils me voyaient venir, m'ap-

portaient, pour me rafraîchir, du lait, du pain bis; et, assis sur une gerbe ou sur un tas de foin, je prononçais, en dernier ressort, sur leurs affaires de famille, sur leurs discussions d'intérêts : enfin, à peine âgé de vingt-sept ans, je remplissais les fonctions paternelles d'un juge de paix, et les vieux comme les jeunes m'accordaient leur confiance, exécutaient mes jugemens. J'ai eu quelques momens bien doux.

A *Rousson*, autant que je puis me rappeler, joli village à une lieue de Villeneuve, caché dans des arbres, rafraîchi par des eaux vives, un homme, parmi ceux qui m'entouraient dans la prairie, me dit, quand ce fut à son tour de parler, qu'il voulait divorcer. Ne l'écoutez pas, monsieur l'avocat, me dit le plus âgé des faucheurs qui m'environnaient, les bras et le menton appuyés sur le manche de leurs faux renversées, ne l'écoutez pas; *Nanette* est une bonne femme et la plus ménagère de l'endroit, et *Blanchon* est sujet à boire la goutte, c'est lui qui a tort. Plus on donnait tort à *Blanchon*, plus il s'obstinait à vouloir divorcer, et, dès le lendemain, il allait commencer les démarches exigées, en pareil cas, par la loi.—*Blanchon*, avez-vous des enfans?—M. l'avocat, nous n'en avons qu'un, c'est un garçon, il aura six ans aux Rois, ça pousse bien.—Où est-il, votre

enfant ?—Il est là-bas qui joue sur une meule de foin.—Allez le chercher, s'il vous plaît. Tandis qu'il allait chercher l'enfant, je demandai si *Nanette* était aussi par-là ; on me la fit voir qui fanait, à quelque distance, dans la prairie. Je la fis venir; et, quand ils furent arrivés tous les trois, je dis à l'enfant : Voilà votre papa et votre maman qui vont se séparer; votre papa va s'en aller d'un côté et votre maman de l'autre, lequel des deux voulez-vous suivre? Je n'eus pas plus tôt fait cette question, que je sentis à l'instant combien je m'étais mal engagé; car si l'enfant, ce qui pouvait bien arriver, eût fait un choix entre son père et sa mère, au lieu de la résoudre, j'augmentais la difficulté; heureusement que sa réponse vint me tirer de là. Je ne veux pas, me dit-il, que papa s'en aille; je ne veux pas que maman s'en aille ; et, s'ils s'en vont, je veux aller avec tous deux. Voilà, dis-je à *Blanchon*, votre enfant qui vient de prononcer : il ne veut pas que vous vous en alliez. La mère fondait en larmes. Monsieur l'avocat, dit encore le plus âgé, c'est vrai que *Nanette*, à douze ans, n'avait plus ni de père ni de mère, que ça gardait les bestiaux pour vivre, et que *Blanchon* a une maison avec un bon verger, une vigne sur la côte, et deux quartiers de pré dans les bas; mais c'est égal, *Nanette*

Duru est la femme la plus bonne, la plus ménagère de l'endroit, et *Blanchon* a tort, monsieur l'avocat, c'est moi qui vous le dis. Non, dit *Nanette*, il n'a pas tort; il revenait de *Saint-Fargeau*, il avait fait six lieues à pied par la chaleur; le vin lui avait monté à la tête; quand il entra, je le grondai; il voulut m'embrasser, je le repoussai rudement; il donna à l'enfant un tambour que je jetai à la porte; la colère allait lui échapper; il s'en fut plutôt que de me frapper. Voilà sept ans que nous sommes mariés, et c'est la première fois que... Il ne lui reste de force que pour tomber en ajoutant ces mots : *Blanchon, cela ne m'arrivera plus.* L'enfant, qui voit pleurer sa mère, jette les hauts cris; *Blanchon* se précipite sur eux, et les embrasse à les étouffer.

ARTICLE VIII.

Intérieur d'un comité révolutionnaire.

LE LECTEUR.

PARLER de soi et parler seul, c'est le moyen de faire son éloge sans être contredit. Pourrait-on, sans trop déplaire à Monsieur, hasarder quelques questions ?

MOI.

Et quelles sont ces questions, s'il vous plaît?

LE LECTEUR.

Voilà votre jacobinière en grande activité, le bonnet rouge arboré, les commissaires arrivant de Paris accaparés, l'armée révolutionnaire passant son chemin, les manœuvres et leur chef relégués dans leurs vignes, et les bouches affamées réduites au silence.

MOI.

C'est cela.

LE LECTEUR.

Si je ne me trompe, vous voulez nous donner

a entendre qu'avec un peu de courage, un peu d'adresse, cette ville sut se préserver de l'incendie au milieu de l'embrasement général.

MOI.

Vous m'avez compris.

LE LECTEUR.

Ce qui devait contribuer aussi à sa tranquillité, c'est qu'elle n'était le siége ni d'un district ni d'un département.

MOI.

Je vous l'ai dit.

LE LECTEUR.

Oui, mais ce que vous n'avez pas dit, et que je suis curieux de savoir, c'est si, par un privilége exclusif, cette ville était aussi affranchie de la plus monstrueuse autorité, de ces épouvantables *comités révolutionnaires*, composés de ce que la lie du peuple avait de plus fangeux; anges exterminateurs promenant la faux de la mort sur toute l'étendue de la France, et dont les ravages ne furent suspendus que par le coup de foudre qui frappa *Robespierre*.

MOI.

Villeneuve ne fut point exempt de ce fléau.

LE LECTEUR.

Nous y voilà.

MOI.

Et c'est moi qui, déjà président de la société populaire, présidais aussi le comité révolutionnaire.

LE LECTEUR.

Et vous l'avouez !

MOI.

Et je m'en fais gloire.

LE LECTEUR.

Cette gloire-là est d'une nouvelle espèce.

MOI.

Je le crois. Mais la gloire est partout, quand, pour sauver ses concitoyens, on l'achète au péril de sa vie. Combien, dans une ville de quatre à cinq mille âmes, Monsieur croit-il que le comité révolutionnaire ait fait guillotiner de personnes ?

LE LECTEUR.

C'est ce que vous savez mieux que moi.

MOI.

Pas une.

LE LECTEUR.

Comment ! pas une ?

MOI.

Pas une. Combien Monsieur croit-il que

le comité révolutionnaire en ait fait mettre en prison?

LE LECTEUR.

Je l'ignore.

MOI.

Pas une.... Vous me regardez, j'en suis bien aise, car je n'ai nul motif de cacher mon visage.

LE LECTEUR.

Mais vous n'aviez donc pas de nobles?

MOI.

Très-peu : le comte *d'O*, par exemple, il était bien noble, celui-là. Quant aux autres, ils avaient rêvé qu'ils l'étaient; c'était bien la peine de s'en souvenir.

LE LECTEUR.

Vous n'aviez donc pas de prêtres?

MOI.

Où n'y en a-t-il pas? Nous en avions quatre. J'en laisserai un de côté pour le repêcher en temps et lieu. Les trois autres, c'étaient le curé de Saint-Nicolas, bon humain, qui ne parlait que pour dire : *Faut laisser couler l'eau;* le curé de par-delà les ponts, l'abbé *Choin*, se pinçant la bouche, rongeant son frein; c'était bien naturel : la révolution lui enlevait le plus joli petit presbytère du monde. Il y avait trois ou

quatre ans qu'en prenant possession de son ermitage, il avait écrit sur une des portes :

Deus dedit.

Je mis au bas :

Deus abstulit.

Il ajouta :

Sit nomen Domini benedictum.

C'était me river mon clou.

Le troisième, M. *Pierret*, curé de la ville, avait, jeune encore, par sa piété, ses aumônes et sa conduite, mérité l'estime de ses concitoyens, qui la lui conservaient toujours. Simple, doux comme *le bon pasteur*, il ne pouvait plus courir après la brebis égarée pour la ramener au bercail ; mais, durant la tourmente, il la cherchait au désert pour lui porter sa nourriture.

Un jour de mardi-gras, je le rencontrai à la nuit tombante, qui se glissait contre les maisons. Il avait un paquet sous chaque bras, et une main dans chaque poche ; je le reconnus. — Où allez-vous avec ce bagage, M. le curé ? — Je le reporte chez moi. — Vous avez l'air bien embarrassé, voulez-vous que je vous aide ? — Cela n'est pas de refus. Je le soulage des deux paquets. C'était un gros morceau de pain enveloppé dans une serviette, et, dans une autre

serviette, une moitié de dinde rôtie; et la peur que le balancement de son habit ne fît casser deux bouteilles de vin dont il était chargé, lui tenait les mains dans ses poches. Tout le monde, me dit-il, n'a pas ici le moyen de bien souper aujourd'hui. Je m'étais chargé de ce bagage, comme vous dites, pour aller rendre visite à un pauvre marinier de mes amis. J'ai heurté du pied, la porte s'est ouverte; j'ai vu la famille se mettre à table, et sur cette table une cruche que je soupçonne remplie de vin, un grand plat de navets, et une dinde toute entière. Vous pensez bien que ma petite moitié et mes deux bouteilles n'étaient pas présentables. Je ne suis pas entré; j'ai dit que je me trompais, et je m'en reviens avec ma courte honte.

LE LECTEUR.

Des nobles, des prêtres, des émigrés, sans doute?

MOI.

Deux ou trois.

LE LECTEUR.

Et pas une seule personne en réclusion. Mais, de qui donc était composé ce comité révolutionnaire?

MOI.

Mais, d'assez bons diables, comme vous

voyez. C'était un boucher, nommé *l'Évêque*, qui vit encore. Il arrivait toujours au comité avec un morceau de viande salée sur un morceau de pain, posait son déjeûner sur le bureau, s'essuyait la bouche avec sa manche, et puis : Allons, enfans, le *Bénédicité*, et le voilà qui chantait à gorge déployée une chanson bien aristocratique.

Un autre qui ne le cédait pas à *l'Évêque*, était *Rancelin*, pauvre marinier, toujours mis décemment, parlant peu, ne fumant point, ne jurant jamais; la force était dans ses muscles, et le calme sur sa belle figure brûlée par le soleil.

Une première dénonciation nous fut faite. Elle était terrible; il fallait la transmettre à l'autorité; le dénonciateur l'exigeait. Le dénoncé était perdu, et ce dénoncé était un malheureux chargé de famille. Les griefs étaient écrits, l'accusateur venait de les lire, et le papier était encore dans sa main; *Rancelin* le prend, le déchire, et lui dit : *Quand vous aurez tué le père, qui nourrira les enfans?*

LE LECTEUR.

Et il n'en fut que cela?

MOI.

Oui, le dénonciateur se retira, et la dénonciation n'eut pas de suite.

LE LECTEUR.

C'est heureux.

MOI.

Surtout quand la hache tombait indifféremment, et que je venais de remarquer sur la liste des condamnés mon pauvre frotteur que j'avais laissé à Paris, *Joseph Reylier*, mis à mort pour avoir donné asile à l'une de ses pratiques.

Nous avions aussi pour collègue un ancien professeur dont j'ai oublié le nom. Hargneux, méchant comme un âne rouge, il était sourd comme une énclume; du reste, il lisait couramment; mais cela nous était bien égal, il ne nous entendait pas, et nous écrivions peu. Cependant, un jour, il nous donna de la tablature.

Il ne voulait pas que le comité laissât aller *le chevalier Tappe-cu*.

LE LECTEUR.

Comment! le chevalier *Tappe-cu* ?

MOI.

Quel âge avez-vous, monsieur le lecteur? le demi-siècle?

LE LECTEUR.

Il s'en faut de beaucoup.

MOI.

En ce cas vous n'avez pas vu mon chevalier; mais il y a trente ans qu'il était connu de tout Paris, où, pour mon compte, je l'ai rencontré plus de cent fois. C'était la terreur du beau sexe; c'était un très-gros homme, porteur de larges épaules, ayant des cheveux blancs, un habit gris, et une croix de Saint-Louis à la boutonnière. Il marchait le dos courbé, la tête penchée, et les deux mains derrière le dos. Dès qu'il apercevait devant lui, femme, fille, marquise ou grisette, n'importe; pour peu que sa tournure fût avenante, il doublait le pas, la rasait de près, et, du revers de la main, lui appliquait, en passant, une tappe sur la fesse. Il avait reçu plus de coups de canne qu'il n'avait de cheveux, et sa manie allait toujours son train.

Ramassé sur la route de *Villeneuve* à *Joigny*, il nous fut amené par la gendarmerie, à défaut par lui d'avoir pu exhiber un passe-port. Il était alors si vieux, si cassé, si stupide, que ne pouvant répondre un mot à toutes les questions qui lui étaient adressées, il ne fit autre chose, pendant trois quarts d'heure, que de nous regarder avec des yeux fixes, la bouche ouverte, et la lèvre pendante.

Comme les gendarmes nous avaient demandé

un reçu de leur capture, notre âne rouge ne voulait pas absolument s'en dessaisir, et voyait dans le prévenu toute une conspiration. Hélas ! mon cher, lui dis-je, jugez-en par son nom, il n'a jamais conspiré que contre les...., et je me mis à narrer les exploits du chevalier. On en rit, et l'on finit par lui dire de se retirer. Le bon de l'aventure est que, ne sachant où aller, il voulait rester, et demanda à manger; *l'Evêque* lui en fut chercher, et à grand'peine le mîmes-nous à la porte quand la séance fut finie.

Une affaire plus sérieuse est celle par où je finirai cet article. Ordre nous vint, du procureur-général syndic, d'aller arrêter, dans le plus bref délai, une bande de brigands retranchée au milieu des bois, dans un hameau peu éloigné de Villeneuve. La république était menacée; il fallait investir le repaire, ne rien laisser échapper, jeter les conspirateurs dans un cachot, dresser procès-verbal de leurs papiers, et les envoyer en originaux au département pour qu'il avisât au moyen de déjouer ces trames liberticides. Je fais battre la caisse : trente gardes nationaux se rangent en bataille sur le dos d'âne, je me mets à leur tête, et, flamberge au poing, nous volons à l'assaut.

Arrivés au nid, je fais entourer la cage, et pénètre seul; les beaux oiseaux vraiment !

C'était le doyen du chapitre de Baune, M. *Ca..*, mademoiselle *Delphine*, sa nièce, jolie blonde âgée de dix-sept ans, et monsieur..... Ma mémoire vieillit, je ne me rappelle plus de son nom; mais, s'il n'est pas ingrat, il doit se souvenir du mien. C'était un tout jeune homme, d'une figure gracieuse, et qui était occupé à faire du savon. Mademoiselle *Delphine* brodait au tambour, et le doyen plantait du café sur les rives de l'Yonne. Selon lui, il devait y mûrir; c'était un bon chrétien qui croyait aux miracles.

Je n'ai pas plus tôt ouvert la porte, mes gens sont à peine aperçus de la croisée, que l'oncle est effaré, et que mademoiselle *Delphine* s'écrie: Ah! monsieur, ne nous faites pas de mal, nous ne sommes ni des malfaiteurs ni des aristocrates. — Aristocrates ou non, mademoiselle, ce n'est point de cela dont il s'agit. On vient vous arrêter, les citoyens qui sont là-bas vont monter, perquisition va être faite; si vous avez quelques papiers suspects, dépêchez-vous, donnez-les-moi, ils me seront sacrés, je vous le jure.

Ni la nièce, ni l'oncle qui me serra la main, ne doutèrent un moment de ma parole. Lui, fut me chercher des papiers; elle, six couverts

et deux petits flambeaux d'argent. Eh! mademoiselle, les gens qui sont avec moi n'en veulent point à votre argenterie. — Croyez-vous, monsieur? Ce croyez-vous était bon là. On monta, on fouilla, on arrêta, et nous voilà en marche sur deux haies; nos brigands au milieu de nous, sauf mademoiselle *Delphine*, à qui l'honnêteté exigeait que j'offrisse le bras.

—Mais où nous menez-vous donc, *monsieur?* — Quand vous me parlerez, appelez-moi *citoyen.* — Où nous menez-vous donc, citoyen? —A deux pas d'ici, à Villeneuve. Au débouché du bois, vous le verrez.—Mais où coucherons-nous? en prison? — Ma foi, vous m'y faites songer; je veux être croqué du loup, si je sais s'il y a une prison à Villeneuve. — Eh bien, dans la maison d'arrêt, apparemment? — Il n'y a point de maison d'arrêt. — Vous vous jouez de moi, monsieur? — Mademoiselle, j'en suis incapable.

La vérité est qu'encore à présent j'ignore s'il y a une prison à Villeneuve. Ce dont je crois me rappeler, c'est que notre société populaire était établie dans le local même d'une ancienne prison. Pour concierge, geolier, guichetier, nous n'avions qu'un vieil invalide à qui nous donnions le logement, le bois, la chandelle et

fort peu de gages. Ce fut chez lui que l'oncle, la nièce, le jeune homme, enfin la nichée, passa la première nuit.

Le lendemain ce fut autre chose. Un capitaine de la Basoche doit s'entendre à griffonner un procès-verbal; celui-là fut rédigé de main de maître. On nous avait requis de faire passer les originaux des papiers malencontreux que nous saisirions. A mon procès-verbal j'annexai un mémoire de linge donné à blanchir, des instructions sur la culture du coton et un cahier de musique, quelques autres brimborions de cette importance; et, sans attendre la réponse de l'autorité, à qui nous adressâmes ces renseignemens par un courrier extraordinaire, nous mîmes en liberté *Eucharis*, *Mentor* et *Télémaque*.

Le lieu où ils se retirèrent n'était peut-être pas aussi riant que l'île de Calypso, mais il s'en fallait peu. C'était hors de la ville, dans une chaumière située entre la *Porte d'Amour* et la vallée charmante de *Valprofonde*. Quand je quittai Villeneuve, après la journée de thermidor, la colonie habitait encore cet aimable asile; mais, quelques années après, le hasard nous fit rencontrer à Paris. Le cher oncle n'avait pas encore recouvré son doyenné, que je lui souhaite; mais mademoiselle sa nièce faisait

le bonheur de M *de Bé....*, qu'elle avait épousé à *Sens*. Ce M. *de Bé....* a été juge au tribunal de première instance du département de la Seine, d'où *Napoléon* le fit sortir, je ne sais pourquoi; car, en ma qualité d'avocat, j'ai eu plusieurs instances à son rapport, et j'ai trouvé dans M. *de Bé....* un magistrat qui, s'il ne rencontrait pas toujours la justice, du moins la cherchait de bonne foi.

ARTICLE IX.

Découragement.

Les mesures *acerbes* prenaient chaque jour plus d'intensité. D'après sa situation topographique, il n'était guère présumable que notre pauvre petite ville aurait toujours assez de bonheur pour échapper à quelque catastrophe: le feu nous gagnait.

Outre les détenus que Sens expédiait pour Paris, *More* avait fait planter la guillotine à Sens. Nous devions cet épouvantail au courage de deux frères dont le nom ne m'est pas présent. Retirés dans une ferme, appelée *les Loges*, avec une sœur, un domestique et une servante, au lieu de se laisser prendre, ils soutinrent un siége. Ils avaient de la poudre et des armes: contre la porte et les murs de la ferme ils rangèrent, à hauteur d'appui, du bois et des fagots. Ils étaient chasseurs; dès qu'un gendarme ou un garde national s'avançait à leur portée, du haut de ce rempart ils le jetaient par terre, et, posant leur fusil pour prendre un livre de

prières, on les entendait chanter des psaumes. Cette résistance eut un terme. Quand ils se virent au moment d'être forcés, ils mirent eux-mêmes le feu aux fascines et se laissèrent consumer. Leur fidèle domestique avait partagé leur sort; mais la sœur et la servante, qu'on trouva encore en vie, furent conduites à Sens pour y recevoir la mort.

Encore plus près de nous, à la porte de Villeneuve, on enlevait les habitans du château de Passy, qui tous périrent le même jour et sur le même échafaud que madame *Elisabeth*, sœur du roi. Ce château appartenait à M. et madame de *Sérilly*, qui avaient recueilli madame de *Montmorin*, femme de l'ancien ministre, égorgé à la Conciergerie aux massacres de septembre. M. *G.*. était leur ami, je les avais vus chez lui à Villeneuve, et il m'avait mené plusieurs fois à Passy, ce qui m'avait donné occasion de prêter à madame de *Montmorin* un livre, dont je lui avais fait l'éloge et qu'elle ne connaissait pas, les *Nouveaux Contes moraux de Marmontel*, selon moi préférables aux premiers. Quand elle me les renvoya, je vis de sa main une note marginale, où j'aperçus le besoin qu'elle avait de mourir. Ses vœux furent bientôt exaucés; traduite au tribunal révolutionnaire, elle entendit prononcer son arrêt avec plaisir, et, dans

ce moment suprême, trouva l'occasion d'acquitter envers madame de *Sérilly* la dette de la reconnaissance.

Au prononcé de l'arrêt de mort, madame de *Sérilly* s'évanouit. On sait qu'entre le jugement et l'exécution il n'y avait d'intervalle que celui nécessaire pour lier les mains, couper les cheveux aux victimes et les placer sur le tombereau funèbre. Madame de *Montmorin*, voyant son amie tomber sans connaissance, dit au tribunal : *Messieurs, madame de* Sérilly *vient de perdre la parole, elle ne peut vous dire son état; moi je vous déclare qu'elle est enceinte.* C'était un mensonge officieux. Madame de *Sérilly* fut transportée de la Conciergerie dans une maison de réclusion destinée aux femmes grosses. Inscrite dans le *Moniteur*, sur la liste des suppliciés, on la croyait morte, lorsqu'après thermidor elle apparut, comme un spectre, au district de Sens, long-temps tourmenté de sa présence.

Pour surcroît de bonheur, *More* nous fit dire qu'il allait venir de nouveau nous visiter. Je ne le voyais pas arriver sans frémir : je ne sais cette fois pourquoi la nouvelle de son arrivée ne me fit aucune impression.

Dans la force de la jeunesse, l'existence m'était à charge. J'avais, depuis trois mois, un

serrement de cœur habituel, un étouffement, non pas douloureux, mais insupportable, que je ne pouvais secouer ni le jour ni la nuit. Pendant ces trois mois, chaque nuit, et à la même heure, j'étais réveillé par le fer de la guillotine qui séparait ma tête de mon corps. Ce supplice continuel allumait mon sang. Dès le matin, j'allais errer dans le vallon, vers les moulins de *Cochepi*. Mouillant mes pieds dans la rosée, aspirant le parfum des arbres en fleurs, buvant à la source des ruisseaux, rien ne pouvait me rafraîchir. Que la nature était belle! que l'homme était hideux! Eux pour qui j'avais toujours tremblé, s'ils venaient à me perdre, ma femme, mes enfans ne m'étaient plus rien. Inexplicable contradiction, tous avaient le courage de tendre la gorge au fer de l'assassin, et nul n'avait celui de prévenir l'assassinat: la France entière avait le cauchemar.

Dans un de ces momens de lassitude, je fus trouver *D*....., et lui proposai de nous réunir dans une tour de son jardin, de nous y donner à dîner, comme il le faisait quelquefois, de placer un baril de poudre dans l'étage inférieur, et, sans prévenir nos femmes et nos enfans, de nous faire tous sauter au milieu du repas. Plus sage que moi, il ne me répondit pas, non qu'il eût peur, c'était un officier qui avait fait ses

preuves. *D*..... était le frère de M. *G*.., et M. *G*.., le plus notable des habitans de Villeneuve, n'était pas celui qui courait le moins de danger. Il était connu, il avait été commissaire des guerres. On lui dit des connaissances supérieures dans cette partie, et je crois qu'il l'a prouvé sous le règne de *Bonaparte*, dont il a été un des conseillers d'état. Il faisait alors beaucoup de bien dans la ville, en donnant de l'ouvrage aux indigens, en travaillant sans relâche à nous procurer des subsistances. *More* ne le perdait pas de vue, et ne passait jamais sans s'informer de ce qu'il faisait, de ce qu'il devenait. M. *G*.. vint mettre le comble à mon découragement.

Je mangeais assez fréquemment chez lui, mais jamais lui chez moi; j'étais là en camp volant. Un soir il me fit dire qu'ayant à me parler, il viendrait souper. Au milieu de nos inquiétudes, il avait toujours conservé un fonds de gaîté qui faisait la base de son caractère; et l'extrême difficulté qu'il a de parler, en lui donnant le temps de peser ses paroles, ajoutait à l'amabilité de son esprit, à la vivacité de ses reparties. Ce n'était plus lui, il était abattu, silencieux. Le *Moniteur*, qu'il recevait exactement, lui annonçait chaque jour la perte de quelques connaissances, de quelques amis;

et celle de M. *de Saint-Pol*, ancien premier commis des bureaux de la guerre, venait de l'affecter sensiblement. A quelques jours de là, il m'avait engagé à faire une descente chez lui, à la tête du comité révolutionnaire, comme si cette mesure violente venait de moi, et à dresser un procès-verbal des papiers qui me tomberaient sous la main. Je l'avais faite, mais il paraît que cette précaution ne le tranquillisait pas entièrement, et que l'arrivée prochaine de *More* le tourmentait. Il me dit donc en confidence que son intention était de s'éloigner, et qu'il désirait que je lui fisse viser son passe-port par le comité. M. *G.*. perdre courage, nous abandonner; je ne vis plus dans *Villeneuve* qu'un vaisseau qui a perdu son ancre.

More arriva. Au lieu d'assembler le peuple dans l'église, de convoquer la société, il ne fit que s'arrêter un moment au Chapeau-Rouge, où il me fit dire d'aller le trouver. Quand j'entrai, il était seul, il était à table. Son dîner ne fut pas celui d'un proconsul, car on ne lui servit que deux plats, et son vin n'était pas de très-bonne qualité. Ce qui me surprit, surtout dans une ville aussi peu turbulente que celle où il se trouvait, ce fut de voir, sur la table où il mangeait, deux pistolets de chaque côté de lui. Il entra en matière sur-le-champ.

Ta conduite ici, me dit-il, est une dérision; tu n'es qu'un aristocrate déguisé; ce qui le prouve, c'est que tu as fui de Paris, et que si tu n'avais rien à te reprocher, tu ne te serais pas sauvé. — J'ai fui de Paris, parce que la dénonciation d'un domestique qui voulait me voler, a failli me faire périr aux 2 et 3 septembre; j'ai fui de Paris, parce qu'après les 2 et 3 septembre, j'ai contrarié la motion d'un serrurier qui voulait s'emparer de la grille du Val-de-Grâce, et qui promit de s'en venger. Le citoyen *Comte*, membre aujourd'hui de la commune de Paris, attestera que je dis la vérité.— Cette explication détruit-elle le reproche d'aristocratie? — En quoi donc suis-je aristocrate? —Tu es étranger, et tu as usurpé ici un pouvoir qui ne t'appartient pas; tu mènes la ville.— Je ne mène point la ville; je contribue à sa tranquillité, comme font ici tous les bons citoyens. — Tu mènes la ville, te dis-je, puisque tu es tout à la fois et le président du club et le président du comité révolutionnaire. Tout individu, chassé d'une assemblée du peuple, d'un club, d'une municipalité, doit être arrêté comme suspect. Vous avez épuré votre société, renvoyé des prêtres de la municipalité, et personne n'est arrêté.— Les prêtres se sont retirés d'eux-mêmes de la municipalité et n'en ont

point été chassés. La société populaire a été épurée; on n'en a retranché aucun membre, parce qu'il ne s'est pas trouvé un citoyen *véreux;* je n'ai donc pu ordonner d'arrestations. —Et ce comte d'*O*, que vous faites disparaître chaque fois que je passe, sous le prétexte de lui envoyer chercher de la farine, je ne sais où? et cet *olibrius* que vous avez été pêcher dans les bois, et que pour plus de sûreté vous tenez hors de la ville dans une cage à poulet? Tiens, ne me fais pas dire tout ce que j'ai sur le cœur; je gagerais que, malgré l'obligation qui lui en est imposée, ton comité n'a pas fait une seule visite domiciliaire?—Tu te trompes. —Et chez *G.*., par exemple!—Et chez *G.*., nous avons même choisi un moment où il était absent de la ville pour tomber chez lui.—Et vous avez trouvé...? — Des papiers de famille, des calculs et des billets doux.—Et des billets doux? Et tout cela n'est pas une dérision, n'est-ce pas? Eh bien! ce qui n'en est pas une, c'est que toi et *G.*. devez être arrêtés.— Pourquoi cela? — Par la raison que je viens de te donner; par la raison que quiconque a été, pour cause d'incivisme, chassé d'une assemblée du peuple, est déclaré suspect et doit être mis en arrestation. Le peuple n'a-t-il pas été convoqué ici pour l'acceptation de la constitution (celle de 93)?—

Oui.— *G..* n'a-t-il pas été nommé par la municipalité pour présider cette assemblée ? — Oui. — N'as-tu pas été, par cette même municipalité, nommé secrétaire de cette assemblée ? — Oui. — *G..* et toi n'avez-vous pas été aussitôt chassés par le peuple comme des aristocrates ? Le citoyen *Vautrin* n'a-t-il pas été nommé président à la place de *G..*, et un patriote à la tienne ? Réponds-moi, est-il vrai que vous soyez l'un et l'autre dans le cas d'être arrêtés ? — J'en conviens. — Pis que cela : une chanson infâme a été faite : *Ventrebleu ! monsieur Vautrin*, où l'on traîne dans la boue le président de votre assemblée, la constitution elle-même et le commissaire chargé de porter les votes à la Convention. Cette chanson a couru à *Joigny*, de *Joigny* elle a gagné *Auxerre*. On y soupçonnait votre maire de l'avoir faite ; et, sans un membre du département, qui le connaît et qui a protesté de son incapacité en fait de couplets, le pauvre *Perancy* n'existerait peut-être plus à présent. Toi, on dit que tu es poète, qu'on joue de tes pièces à Paris. Qui a fait la chanson, si ce n'est toi ? — Si tu le permets.... — Je ne permets rien, et ne veux rien savoir : ce que je sais, c'est que la ville a l'esprit mauvais, qu'elle est d'un mauvais exemple, et que je vais y mettre ordre. — *More*, ce n'est pas toi qui parles, car ce que tu

dis ici, ne ressemble en rien à ce que tu viens de dire à Sens. — Et qu'est-ce que j'ai dit à Sens? — Tu as dit aux Senonais : « Vous êtes « des malheureux : au lieu de vous supporter « les uns les autres, vous vous déchirez à belles « dents; c'est à qui dénoncera son frère; je ne « sais auquel entendre; voyez près de vous ces « *Villeneuviers*, que vous traitez d'aristocrates; « j'aime cent fois mieux des aristocrates comme « eux que des républicains comme vous; ils ne « crient pas, ils s'entr'aident, et se tiennent « tous comme des hannetons. » — J'ai dit cela? — Tu as dit cela, à Sens, à la société populaire, dans la tribune, il n'y a pas huit jours. — Eh bien! j'ai eu tort. — Non, *More*, tu n'as pas eu tort.

Il continua de manger, mais en rêvant. Il sonna et demanda un verre. Ecoute, me dit-il, après un moment de silence, j'ai un homme avec moi qui me gêne; le comité de sûreté générale me l'a donné pour secrétaire, c'est peut-être un surveillant; il m'a parlé de toi, de ton influence, et du mauvais usage que tu en faisais. J'ai laissé cet homme à Sens; je me rends à Auxerre où il doit venir me rejoindre; nous repasserons ici sous dix jours, et nous y resterons quarante-huit heures; *va-t-en, et que nous ne t'y trouvions plus.* Je lui pris la main

et la serrai. Il me versa du vin, approcha son verre du mien, et je le quittai.

Après la chute de Robespierre, au 4 prairial, quand la tête du représentant *Ferraud* fut apportée à la Convention au bout d'une pique, *More*, qui avait appuyé à la séance ce mouvement insurrectionnel, craignant d'être fusillé comme plusieurs de ses collègues, rentra chez lui, écrivit : *Je ne suis pas méchant, je n'ai été qu'égaré*, et se fit sauter la cervelle.

Non, il n'était pas méchant; je suivis son conseil, je partis.

ARTICLE X.

Un autre *Loizerolle.*

Une citation de paraître devant le tribunal révolutionnaire est destinée au fils *Loizerolle.* L'identité de nom fait qu'on se trompe sur l'individu, et le père reçoit l'acte fatal qui est pour le fils. Le père garde le secret, paraît au tribunal, y est interrogé pour son fils, répond pour son fils, et, condamné à la mort, la reçoit pour son fils. Ce fait est à la connaissance de tout le monde, l'histoire s'en emparera.

Mais un trait non moins sublime d'amour paternel est encore ignoré. M. Cau...., père de trois enfans en bas âge, arrêté au fort de la terreur, se vit perdu. Suivant les lois d'alors les biens des condamnés pour crime d'opinion étaient confisqués. M. Cau...., voulant conserver du pain à ses enfans, n'attend pas son jugement et se donne la mort dans sa prison. Les motifs de ce dévouement transpirent, et la Convention, craignant qu'un pareil acte d'héroïsme

ne soit imité, enfante la plus *féroce* des lois : celle du 29 brumaire an 2, qui prononce la confiscation contre tout prévenu qui se donnera la mort. Où fuir, à cette époque ? pas même dans la tombe.

ARTICLE XI.

Mort de *Danton.*

Un orgueil démesuré, une ambition sans égale, l'hypocrisie et le goût du sang caractérisaient *Robespierre.* Quand il eut acquis une grande réputation, une puissance considérable, tout ce qui marquait et ne lui était pas servilement dévoué, tout ce qui portait ombrage à sa domination était froidement immolé par lui. Cette appréhension monstrueuse d'être primé, en quoi que ce soit, lui fit donner la mort à *Danton;* voici comment.

Avant que les comités de Gouvernement dont *Robespierre* faisait partie, envoyassent à l'échafaud les chefs de la faction appelée *la Gironde*, il y eut des pourparlers entre ces derniers et les chefs de la faction opposée. Un jour qu'en attendant l'ouverture de la séance, plusieurs meneurs des différens partis étaient réunis dans une des salles de la Convention, un Girondin, parlant à *Danton*, lui

dit entre autres choses : ce n'est ni *Marat* ni *Robespierre* que nous redoutons ; dans les grands événemens, leur faiblesse et leur nullité nous sont connues ; mais c'est vous qui êtes dangereux, vous qui, par une éloquence furibonde, entraînante, déterminez la multitude et frappez de grands coups : le reste nous inquiète peu.

Robespierre, que le Girondin, dans le feu de la discussion, apercevait ou n'apercevait pas, était, à deux pas, assis sur un banc, recueillant attentivement ces paroles. Ces paroles, comme on le pense bien, ne durent pas améliorer les affaires de *la Gironde*, qui ne tarda pas à être frappée de la guillotine ; mais elles causèrent la perte de *Danton* qui, de ce moment, fut jurée dans le cœur de *Robespierre* ; si peu maître de cacher l'humiliation qu'elles lui avaient fait éprouver, qu'avant de frapper son ennemi, il ne dissimulait pas à ses familiers les motifs de sa haine.

Sur ces entrefaites, le conventionnel T*, qui avait été envoyé en mission, revint à Paris. Il était fort lié avec *Robespierre*, il fut le voir à son retour. Comme rien ne transpirait dans ces temps désastreux, que qui que soit n'osait parler ouvertement ni mander des nouvelles, T*, après une longue absence, ignorait et l'ac-

croissement de puissance des comités de gouvernement, et leur intention de concentrer en leurs mains la dictature suprême, et les machinations qu'ils tramaient contre plusieurs représentans. Dans cette ignorance absolue et croyant à la pureté du républicanisme de *Robespierre*, T* lui dit que la mission qu'il venait de remplir n'avait pas été aussi fructueuse qu'elle aurait pu l'être, parce que, dans les départemens, on n'avait pas pour un simple conventionnel la même considération qu'on y avait pour les membres du gouvernement ; qu'eux seuls y exerçaient une grande influence. T* ajouta que cette grande prépondérance, cette suprématie liberticide, tenaient à l'inamovibilité des comités de salut public et de sûreté générale ; que cette permanence étant contraire à l'indépendance nationale, il lui paraissait convenable de la faire cesser en renouvelant ces comités.

Te voilà, lui dit *Robespierre*, du même bord que la commune de Paris et des autres machinateurs qui veulent perdre la patrie. — Et que veulent ces machinateurs ? — Ce que tu demandes, ce que tu veux toi-même ; qu'on change les comités de gouvernement qui seuls, dans ce moment de crise, peuvent sauver la chose publique ; et parmi les machinateurs *Robespierre* nomma *Danton*.

Intimement lié avec *Danton*, T* courut le trouver et se hâta de lui demander sur quel pied il était avec *Robespierre*. Mais, sur un bon pied, lui dit *Danton* : je ne sache pas qu'il ait rien contre moi. Tu es dans l'erreur, lui répondit T*, et il lui fit part de sa conversation avec *Robespierre*. *Danton* en fut frappé. T* offrit de retourner chez *Robespierre*, et de lui demander un rendez-vous pour *Danton*, attendu que, dans l'intérêt de ce dernier, il lui semblait urgent qu'ils eussent une explication. *Danton* y consentit, *Robespierre* accorda le rendez-vous, et T* et *Danton* s'y trouvèrent à l'heure indiquée.

—Me voilà, dit *Danton* en entrant, qu'as-tu à me reprocher?

—Je te reproche de prendre à tâche de contrarier toutes les mesures adoptées par les comités de gouvernement.

—En quoi donc?

— En tout : Quand les Girondins ont été envoyés à la mort, tu as tenu des propos.

—Non.

—Tu les as pleurés.

— Oui.

— Eh ! tu en conviens?

— Sans doute. Il y avait parmi eux des gens aimant la patrie. Et puis était-il donc si né-

cessaire de faire mourir des enfans, *Roger*, *Ducos*, par exemple?

— Tu soutiens aussi *Camille-Desmoulins*.

— Autre enfant.

— Tu applaudis à son *vieux Cordelier*.

— D'accord. Est-ce que, comme il le demande dans ce journal, il n'est pas bientôt temps de mettre la clémence à l'ordre du jour? Du sang, toujours du sang! Il n'y a pas de raison pour que toute la France n'y passe, toi comme les autres.

— Diras-tu que tu ne soutiens pas *Phélipeaux*?

— Allons, me voilà Phélipotin.

— Je ne dis pas que tu partages entièrement les opinions de *Phélipeaux*. Cependant je sais, à n'en pouvoir douter, que c'est toi qui le pousses, que c'est toi qui as trouvé le secret de faire imprimer son écrit sur la Vendée.

— Eh bien, oui, puisqu'il faut le dire, c'est moi qui l'ai engagé à publier ce rapport, moi qui l'ai fait imprimer, moi qui l'ai distribué. Tant de carnage dans la Vendée doit avoir un terme. Oui, *Robespierre*, c'est moi, et toujours moi.

— Oui, *Danton*, toujours toi, toujours conspirateur, et forcé d'en convenir.

A la manière dont il est poussé par *Robes-*

pierre, à l'âcreté de ses paroles, *Danton* voit le sort qui l'attend : des larmes lui tombent des yeux.

Robespierre s'en aperçoit; *Robespierre*, qui s'habillait, se baisse dans ce moment pour attacher la boucle de son soulier, tourne la tête vers T* et lui jette de côté un regard qui semble dire : vois-tu le superbe qui pleure !

Danton saisit le coup d'œil; oui, je pleure, crie-t-il avec fureur et d'une voix de Stentor, oui; mais crois-tu que ce soit sur moi que je pleure ? Il t'est bien facile à toi de braver la mort; tu n'as ni femme, ni enfans, et j'ai l'un et l'autre : tout meurt avec toi, et des infortunés me survivent..... Conspirateur, moi l'ennemi juré des rois? Qu'on m'envoie aux armées affronter les tyrans, on verra si je conspire.

La conversation s'échauffait, et *Danton* hors de lui semblait ne vouloir plus garder de mesure, lorsque la fille du menuisier *Duplcix*, chez lequel était logé *Robespierre*, sortit subitement d'un cabinet ou alcove enfoncé, d'où probablement elle avait tout entendu, et dit à *Robespierre* : il y a là-bas plusieurs députations qui attendent depuis long-temps, ne voulez-vous pas les recevoir? Qu'on les fasse monter, dit *Robespierre*. Alors, cessant toute

discussion, et laissant *Robespierre* plus animé contre lui que jamais, *Danton* s'éloigna, suivi de *T**.

En s'en allant ils furent obligés de passer, comme ils avaient fait en entrant, sur le corps d'une vingtaine d'hommes étendus et dormant pêle-mêle sur le carreau d'un vestibule : c'était la garde de *Robespierre*, c'étaient des chenapans en carmagnole, en bonnet rouge, armés de gros bâtons, qui, de jour comme de nuit, suivaient *Robespierre*, et, sans le perdre de vue, se tenaient à quelque distance de sa personne pour le secourir au besoin.

Danton, sorti de chez *Robespierre*, marcha quelque temps pensif et sans proférer une parole; puis s'arrêtant tout-à-coup, et saisissant le bras de *T** : Je le vois bien, dit-il, c'est une affaire faite, je suis un homme perdu. Non, si tu gagnes *Robespierre* de vitesse, lui répond *T**, nous voici près de la Convention, entrons; la séance n'est pas commencée, prévenons nos amis; monte ensuite à la tribune, dis ce qui vient de se passer, interpelle-moi; on est las de la tyrannie des comités de gouvernement : d'après l'assassinat de la Gironde, beaucoup de députés tremblent pour eux; parle, tu seras secondé. Il n'est pas temps, dit *Danton*.—Comment, il n'est pas temps? — Non, il n'est pas

temps. — Mais si tu perds une seconde, c'est fait de toi, malheureux; est-ce que *Robespierre* eût osé parler avec cette assurance, si déjà ses mesures n'étaient prises? Demain, ce soir, peut-être, tu vas être arrêté; entrons, te dis-je; attaque de front *Robespierre* et ses comités, ou c'est fait de toi. — Il n'est pas temps.

Voyant qu'il ne pouvait rien gagner, T* courut chez *Lacroix*, autre conventionnel, ami particulier de *Danton*, pour l'informer de ce qui venait de se passer chez *Robespierre*, et l'engager à faire ses efforts pour arracher *Danton* à son apathie. Hélas! lui dit *Lacroix*, qui, trois jours après, porta avec *Danton* sa tête sur l'échafaud, j'ai vu l'orage se former, j'en ai prévu les suites; j'ai dit à *Danton* tout ce que tu viens de lui dire toi-même. Dînant avant-hier avec lui chez un traiteur, où je l'avais entraîné pour que nous fussions seuls, je lui ai dit, pour sa sûreté, pour la mienne, tout ce qu'il était possible au monde de lui dire. Je suis allé jusqu'à me mettre à ses pieds; oui, à ses pieds : ose attaquer le tyran, je réponds du succès; il est exécré, il n'a de force que par la terreur qu'il inspire. Je le tenterais bien, moi; car j'ai ton courage, mais je n'ai ni ta popularité ni ton éloquence. Parle, *Danton*, ou

nous sommes morts. Que m'a répondu *Danton*? comme à toi : *il n'est pas temps.*

Qui donc lui suggérait tant d'incurie? on n'en sait trop rien : seulement on soupçonne que la passion qu'il avait pour une jeune femme, pour sa femme qu'il aimait éperdument, et qui alors était enceinte, lui ôtait toute énergie. Il ne pouvait la quitter un moment; il craignait de fuir, il craignait d'agir. S'il fuit, il faut se séparer d'elle; s'il agit, un mouvement mal concerté le perd : il ne la reverra donc plus.

Il paraît que *Robespierre* n'avait pas perdu de temps pour agir : dès le lendemain de son entrevue avec *Danton*, un greffier du tribunal révolutionnaire fit demander, dès huit heures du matin, dans une maison particulière, *Danton*, à qui il voulait du bien, pour lui dire que ses jours étaient menacés; que sa place qui l'attachait constamment au greffe, l'avait mis à même de remarquer la veille plusieurs démarches qui avaient eu lieu auprès de *Fouquier-Tainville*, et d'autres juges influens du tribunal, de la part de divers membres des comités de gouvernement, qui, comptant sur sa discrétion, ne lui avaient pas laissé ignorer que *Danton* et beaucoup de ses amis allaient être arrêtés et mis en jugement. *Ils n'oseraient*, dit

Danton. Voilà, lui répondit son ami, le mot du duc de *Guise*, et le moment d'après il fut égorgé.

Ce greffier ayant appris que, sans égard pour ses avis, *Danton* était allé le soir à l'Opéra dans une petite loge, s'y introduisit et fut lui annoncer qu'il n'avait pas un moment à perdre pour se mettre en sûreté. Ce greffier, qui avait à Belleville une petite maison, la proposa pour asile à *Danton*, et, comme il faisait nuit, offrit de l'y accompagner lui-même à l'instant.

Danton allait le suivre, quand il en fut détourné (était-ce un traître, était-ce un homme mal instruit?) par un individu dans lequel il avait toute confiance, et qui lui dit qu'on lui donnait une terreur panique, que rien ne s'agitait encore contre lui, et que dès qu'il se tramerait quelque chose il en serait informé. *Danton*, qui ne cherchait qu'à se flatter, crut aux paroles de ce député, et s'en retourna coucher à son logis, où le lendemain on se présenta en force pour l'arrêter.

Plusieurs des individus commis à son arrestation et à l'apposition des scellés qui devaient l'accompagner, ne demandaient pas mieux que de voir arriver quelqu'un au secours de *Danton*, qui se flattait lui-même d'être délivré. Dans cet espoir, ces préposés, au lieu de ter-

miner leur opération en un moment, comme il arrive en pareil cas, la firent durer longuement; mais, ne voyant venir personne, et ne pouvant plus la prolonger sans se compromettre, ils se virent forcés d'envoyer *Danton* à la Conciergerie.

Sans parler de tous ceux qui périrent avec lui sur l'échafaud, nous dirons que *Lacroix*, *Phélipeaux* et *Camille-Desmoulins*, dont il a été fait mention dans cet article, furent frappés du même coup.

Si, à partir du moment où il avait été menacé, la conduite de *Danton* ne révèle que faiblesse, du moment où il fut livré au tribunal révolutionnaire jusqu'à sa mort, il montra une grande fermeté. On sait comment, en comparaissant devant eux, il se joua de ses juges, qui, ne se croyant plus en sûreté, furent obligés de solliciter un renfort d'hommes armés pour assurer la tranquillité de leurs séances.

Comme on frappait grand nombre de victimes à la fois, le sac de cuir qui recueillait les têtes était ample. Tandis que la hache tombait sur les uns, les autres, descendus des tombereaux, attendaient leur tour au pied de l'échafaud. *Hero de Sechelle* et *Danton* étaient de ces derniers : ils causaient, quand l'exécuteur vint prendre *Hero* pour le faire monter. *Hero* et

Danton se rapprochent et veulent s'embrasser, le bourreau les en empêche. *Va, cruel*, lui dit *Danton, nos têtes se rechercheront dans le sac.*

ARTICLE XII.

Le roulement.

On a dit, on a imprimé, tout le monde croit que le roulement de tambours, qui a empêché Louis XVI d'être entendu de la multitude à qui il parlait du haut de l'échafaud, avait été ordonné par *Santerre.* Il n'en est rien, je l'affirme.

Louis ayant été condamné, des *commissaires, pris dans le sein de la Convention, furent nommés par elle à l'effet d'assurer et de constater l'exécution du jugement à mort.* Cet acte était trop important pour en confier l'entière surveillance à un homme aussi inhabile que *Santerre.* Il pouvait survenir du trouble, des empêchemens; on crut devoir lui *adjoindre* un homme de tête, un militaire expérimenté; ce fut le général*******, il vit encore.

Dès le matin du 21 janvier, ces commissaires étaient rendus à leur poste, c'est-à-dire réunis dans une des salles de la Convention, dont les bâtimens, comme on sait, touchaient à la place de la Révolution, lieu désigné pour le supplice.

Dès que la tête du Roi fut tombée, le général******* accourt vers eux et leur dit: « Savez-vous qu'il a voulu parler au peuple; que cet imbécille de *Santerre* a perdu la tête et le laissait faire, et que si je n'avais commandé aussitôt un roulement de tambours pour étouffer la voix du tyran, je ne sais ce qui serait arrivé ? »

ARTICLE XIII.

Minuit n'est pas sonné.

More ne m'eut pas plus tôt dit qu'il était prudent que je m'éloignasse de Villeneuve, que je me mis en route avec mes fidèles compagnons de voyage, ma femme et l'aîné de mes enfans. Je dis l'aîné, parce que, peu de temps après mon arrivée à Villeneuve, il m'était né un second fils, que je nommai *Arsène*. Le jour de sa naissance, toute la jeunesse de Villeneuve et de ses environs se levait pour se porter en masse à la frontière. Une moitié eût pu rester, l'autre ne le souffrit point, il fallut que tout marchât. Les mères, les parens fondaient en larmes, jetaient des sanglots. Le cri *de la douleur s'est fait entendre dans Rama, parce que ses fils ne sont plus*, QUIA FILII NON SUNT. Trompé comme tant d'autres sur la durée de nos malheurs, je disais, en recevant mon *Arsène* : Avant que tu sois en âge de porter les armes, la paix nous sera rendue; la paix ne nous a point été rendue depuis sa

naissance ; et, le plus jeune capitaine de l'armée, il est mort à dix-huit ans et demi au champ d'honneur. Vous qui savez ce que c'est que de survivre à ses enfans, pardonnez cette digression.

En quittant Villeneuve, où serais-je allé, si ce n'est à Langres ? Depuis dix-huit mois je n'avais eu ni osé demander des nouvelles de ma famille. On vivait dans un affreux isolement. Ce qui se passait aux armées, dans l'intérieur, dans nos villes de premier ou de second ordre, était un secret impénétrable. C'était l'Arche-Sainte ; qui la touchait tombait mort. Les comités de salut public et de sûreté générale, absorbant toute la puissance, avaient couvert la France d'un crêpe funèbre que thermidor déchira. L'œil put plonger alors et n'aperçut qu'une mer de sang.

Quand j'arrivai à Langres, je retrouvai mon père ; mais il avait perdu sa place, et était tout à la fois en arrestation chez lui et porté sur une liste d'émigrés ; ma sœur était en surveillance. Langres, dont la population n'est que de huit à neuf mille âmes, singeait la capitale avec un zèle infatigable ; c'était Paris en miniature. Les Langrois, après s'être procuré chez eux une représentation de la guillotine au détriment de quelques têtes innocentes, faisaient passer à *Fouquier-Tainville* son *gibier*. Les patriotes par

excellence, entendons-nous, je vous prie; par le mot *patriote*, je dis un *patriote de* 93, qui, au moral comme au physique, était bien l'animal le plus dégoûtant qui fût sous la calotte des cieux. Les patriotes par excellence ayant entassé les nobles, les prétendus nobles, les chanoines, les parens d'émigrés, les avocats, les procureurs dans l'ancien couvent des Ursulines transformé en maison de réclusion, n'ayant plus personne à déchirer, à incarcérer, s'incarcéraient et se déchiraient entre eux. C'était plaisir de les voir! Pendant qu'ils se mettaient en lambeaux, les pauvres reclus étaient oubliés; on ne songeait plus à les emballer pour Paris. Tout cela ne m'amusait guère; je résolus bientôt, quelque chose qui pût m'en arriver, de regagner mon pauvre Villeneuve, qui était un Éden près de cet antre de *Cacus*. Il ne sera pas dit pourtant que j'aurai fait cent lieues, tant pour aller à Langres que pour en revenir, sans vous toucher quelque chose du pays.

Le baron de Marivet, écuyer de l'une des filles de Louis XV, tantes de Louis XVIII, était venu habiter Langres après le départ de *Mesdames*.

Ne voulant pas s'éloigner avant que d'avoir consulté un homme plus éclairé que lui, M. *de la C...*, petit-fils de M. *de Piépape*, ancien conseiller d'état, écrivit à Langres, de la campagne

où il était, à M. *de Marivet*, homme sage, pour lui demander son avis et savoir s'il approuvait qu'il sortît de France.

Dans la réponse écrite qu'il fit à M. *de la C...*, M. *de Marivet*, après avoir pesé le pour et le contre, finissait par insinuer que si, au lieu d'être sur le retour de l'âge, il n'avait que celui de M. *de la C...*, il aurait passé à l'étranger. Que cet avis ait influé ou non sur la détermination de M. *de la C...*, le fait est qu'il émigra.

La révolution marchait à pas de géant; bientôt elle prit cette physionomie sombre, atroce, qui, parmi toutes les révolutions du globe, lui a imprimé un caractère de sang. L'échafaud était en permanence; la délation, un acte de civisme; les talens, la fortune, des titres de proscription; tout ce qui n'était pas déguenillé, ignare ou hypocrite, se tenait dans le silence et dans l'ombre.

Retiré dans sa maison avec ses fleurs, ses livres et une compagne chérie, madame *de Saint-Segro*, qu'il avait épousée depuis peu, et qui depuis peu venait de le rendre père; M. *de Marivet*, cherchant à se faire oublier de l'univers, ne se communiquait point, ne sortait pas et ne recevait qu'à bas bruit quelques amis, quelques visites rares, et cependant il était tra-

vaillé d'un pressentiment funeste, d'un pressentiment de mort qui ne le quittait pas.

Vainement sa femme cherchait à l'arracher à une si cruelle préoccupation : *Je mourrai sur l'échafaud* était sa seule réponse à ses soins.

Pourtant il aimait à répéter que si le *jour de sa naissance* se passait sans qu'il fût arrêté, il serait délivré du poids qui l'étouffait et se croirait sauvé. Une fois que, dans sa mélancolie, il fixait son fils, à peine âgé de deux ans, il dit aussi : Je ne vivrai pas assez pour voir cet enfant en *culotte*. Toutes ces paroles étaient recueillies par sa femme.

Le règne de la terreur monté au comble touchait à sa fin, et le jour de naissance de M. *de Marivet* était arrivé. Ce jour-là, elle lui prépara, dans son intérieur, une petite fête. Le moment du souper fut choisi pour la lui donner. Voulant surprendre agréablement son mari et faire mentir ses pressentimens, madame *de Marivet, à onze heures du soir*, comme on servait le dessert, sort de table, rentre un moment après avec son fils habillé en matelot; et, le mettant dans les bras de son mari qu'elle embrasse : Mon ami, lui dit-elle, tu vois ton fils en culotte, et le jour de ta naissance est enfin passé. Pas encore, dit froidement M. *de Marivet, minuit n'est pas sonné.*

Ces paroles glacèrent ses amis. On porta les yeux sur une pendule; on regardait en silence marcher l'aiguille; elle touchait au terme, quand le bruit du marteau fait retentir la porte de la maison. M. *de Marivet* pâlit; ce qui l'entoure est frappé de stupeur, on ouvre, c'était le comité révolutionnaire qui venait s'en emparer.

M. *de la C...*, en émigrant, n'avait pas eu la précaution de déchirer ses papiers. Après son départ, ils avaient été, ainsi que ses autres effets, transportés à Langres chez M. *de Piépape*, son grand-père. Ce dernier avait été emprisonné comme suspect, et les scellés apposés chez lui par suite de son arrestation. Il venait de mourir dans la maison de réclusion; et les gens du comité révolutionnaire, ayant assisté à la levée des scellés, avaient trouvé, dans un seau de faïence, parmi des papiers lacérés et destinés au feu, la lettre par laquelle M. *de Marivet* conseillait à M. *de la C....* d'émigrer. Cette lettre fut son arrêt de mort. M. *de Marivet*, envoyé au tribunal révolutionnaire de Paris avec cet écrit et la qualité d'ancien écuyer des tantes du Roi, périt sur l'échafaud peu de temps avant thermidor qui lui sauvait la vie, si son assassinat eût été différé de quelques jours.

Il n'y avait pas deux jours que j'étais arrivé à Langres, que les propos allaient leur train.

sodies théâtrales il n'y en eut jamais de mieux conditionnées.

Par l'insinuation de mon introducteur, le club m'invita à lui faire part de mon chef-d'œuvre; je l'en régalai; il fut entendu avec des trépignemens de satisfaction, et, le lendemain, chargé de congratulations, je sortis de ma ville natale,

Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue
Le plaisir de la quitter.

ARTICLE XIV.

Le *Satisfecit.*

QUAND je rentrai dans ma chère petite ville, les *hannetons* de Villeneuve, comme les appelait *More*, avaient joliment *travaillé*. En vous faisant connaître tout notre clergé, composé seulement de quatre individus, je vous ai dit qu'il y en avait un dont je vous parlerais en temps et lieu. Celui-là se nommait M. *B*****; il était le seul de nos quatre ecclésiastiques qui s'était mis en tête qu'un prêtre n'était pas déplacé dans un club; en conséquence, M. *B***** était du club, il y parlait, il y agissait, il s'y plaisait, c'était son élément; au besoin il y aurait couché. On l'avait aperçu se *glisser* au comité révolutionnaire dont il ne faisait point partie, et son patriotisme était gênant. Pour se débarrasser de ce patriotisme-là, le comité révolutionnaire, qui n'était pas à la hauteur de M. *B*****, le fit arrêter. Et pourquoi le fit-il arrêter? Parce que M. *B*****, qui avait un petit jardin près de la promenade publique, avait été

trouvé travaillant un jour de fête, un jour de décade, et que ce travail avait été un *scandale* pour les citoyens.

Je ne connaissais dans Villeneuve que deux hommes qu'il était impossible que la suspicion atteignît jamais, M. *Vautrin* et M. *B*****, et voilà l'ouvrage que je trouvai sur le chantier quand j'arrivai. Messieurs, dis-je à mes confrères du comité, quand je fus reprendre ma place, jusqu'à présent vous aviez trouvé le secret de maintenir votre tête sur vos épaules, mais aujourd'hui tâtez-la bien, vous ne la tâterez pas encore long-temps, et déjà mes pauvres camarades n'étaient pas sans appréhension sur l'arrestation qu'ils avaient faite de M. *B*****.

La visite dont *More*, en partant pour Auxerre, avait menacé Villeneuve, n'avait point eu lieu. Un ordre du comité de sûreté générale l'avait aussitôt envoyé à Troyes, où des troubles réclamaient sa présence. *B*****, dont les sentimens lui étaient bien connus, lui manda qu'il venait d'être mis en arrestation, lui, le seul patriote de la ville. *More*, furieux, fit savoir que, dès qu'il serait libre, il tomberait sur Villeneuve pour en châtier les habitans. Il l'eût fait, s'il en eût eu le temps; mais, l'arc révolutionnaire était tendu avec une telle violence que la corde se rompit. Nous avions été quarante-huit

heures sans recevoir aucune nouvelle de Paris. Le manque de courrier de la malle était toujours le présage de quelque grande catastrophe: notre inquiétude était extrême. Enfin M. *G**. entre chez moi, et me dit en me donnant le Moniteur : *Robespierre est guillotiné.*

Salut, journée de thermidor ! brave *Tallien*, salut ! que de gens te dénigrent qui, sans toi, ne seraient plus ! Puissent, dans ton humble retraite, la reconnaissance de tout un peuple, un regard de ton Roi, les consolations de l'amitié et le souvenir d'une grande action, adoucir tes souffrances et ton dernier moment !

A la fureur du carnage succéda, dans Paris, la fureur du plaisir. Le pavé était encore rouge de sang, que les jeux, les fêtes, les spectacles, les bals étaient une frénésie. Les bals.... vous ne le croiriez pas, si cent mille individus n'étaient encore là pour l'attester; il y avait des bals où l'on ne pouvait être admis qu'autant qu'on avait dans sa famille une personne morte sur l'échafaud, et où l'on ne pouvait danser si l'on n'avait les cheveux coupés comme ceux que la hache allait décapiter, si l'on n'avait, suivant l'expression du jour, *les cheveux à la victime.*

La sécurité une fois rétablie, que faire désormais à Villeneuve ? il n'y avait là d'eau à

boire que pour les gens de rivière, et je suis homme d'écritoire. Revenir à Langres dans le sein de ma famille jusqu'à ce que les choses prissent une certaine consistance, me sembla le parti le plus sage, et je le pris.

Lorsque, dans des temps de troubles, vous vous êtes choisi une retraite, que vous avez été bien reçu de ceux qui vous entouraient, qu'à frais communs vous avez supporté le poids du jour, fait un peu de bien, prévenu des malheurs, vous quittez à regret cet asile qui est devenu pour vous une seconde patrie. De leur côté, les bons habitans de Villeneuve ne me laissèrent point partir sans me donner un gage de leur affection. J'ai conservé le *satisfecit*.

« Cejourd'hui, 17 vendémiaire an 3 de la « république, le conseil-général de la com- « mune assemblé, l'agent national entendu, il « a été arrêté à l'unanimité que le présent se- « rait délivré au citoyen L****** à l'effet d'attester « que, pendant les dix-huit mois qu'il a résidé « dans cette commune, appelé par les citoyens « à remplir plusieurs fonctions publiques, il « s'en est acquitté avec autant de zèle que « d'humanité; qu'il a employé tout son temps « à obliger gratuitement tous les citoyens qui « avaient recours à ses lumières pour leurs

« affaires personnelles et litigieuses; qu'il a
« mérité l'estime, l'amitié, la reconnaissance
« de toute la commune qui le voit à regret s'é-
« loigner de son sein. »

Signé *Rouillé*, officier municipal; *Barbara*, commis-greffier.

ARTICLE XV.

La tour du Temple.

A LA journée de thermidor, les jacobins, essayant de faire diversion, répandirent le bruit que le fils de Louis XVI venait d'être enlevé par les royalistes. B*****, qui commandait la force armée, fut invité par les comités de gouvernement à vérifier le fait; il se rendit au Temple.

La chambre occupée par l'enfant royal était dans un état de malpropreté repoussant; des ordures étaient amoncelées dans plusieurs coins. Toutefois, le général vit un lit assez proprement arrangé, mais dont il paraissait que l'enfant ne faisait point usage. Ce qui frappa le plus le général, ce fut une petite couchette en forme de berceau qui était au milieu de la chambre. Dans cette couchette il n'y avait qu'un matelas sans draps, sur lequel le fils de Louis XVI était pelotonné. Ce berceau étant trop petit pour qu'il pût s'y étendre tout de son long. Ne s'étant point dérangé de sa position quand on était entré, *B****** crut qu'il dormait; mais s'a-

percevant qu'il avait les yeux ouverts, il lui demanda pourquoi il préférait ce berceau à son lit où il serait beaucoup mieux. L'enfant, sans bouger davantage, répondit qu'il souffrait moins sur cette couchette que dans son lit. Sur la question que lui fit le général, s'il était malade et où était son mal, l'enfant, au lieu de parler, se contenta d'indiquer sa tête et ses genoux. *B****** l'engagea à se lever, il ne bougea point : alors il dit à l'officier municipal et au garçon de service de soulever l'enfant avec précaution, et de le mettre à terre pour qu'il le vît marcher. L'enfant ne se prêta qu'à regret aux soins que l'on prit pour le mettre debout. Il ne fut pas plus tôt sur ses pieds, qu'il voulut s'étayer de son berceau où il se jeta la tête la première. *B****** ordonna de nouveau qu'on tentât de le placer sur ses jambes en le soutenant sous les bras; mais au premier pas il parut éprouver des douleurs si vives, qu'à l'instant on le fit asseoir. Il avait pour vêtement un gilet et un pantalon de drap gris, le pantalon était étroit et semblait le gêner. *B******, pour voir le mal, fit couper, de bas en haut et des deux côtés, le pantalon jusqu'au-dessus des genoux qu'il trouva prodigieusement gonflés et d'une couleur livide.

Il apprit que l'enfant ne dormait ni ne mangeait. Il ordonna que, sans perdre de temps,

on fît venir un homme de l'art, afin de lui donner les soins qu'exigeait son état; et, après avoir réprimandé le commissaire et le garçon de service, sur la malpropreté où on laissait l'enfant, il se retira.

Le médecin appelé avait ordonné une potion. A sa visite du lendemain, voyant qu'elle était encore intacte, il en demande la raison au garçon de service, qui répond que l'enfant, sans s'expliquer, a constamment refusé de la prendre. Le médecin, s'adressant à jeune prince, l'engage à lui dire les motifs de sa répugnance, la liqueur qui lui était destinée n'étant pas désagréable à boire. Le dauphin gardant encore le silence, le docteur comprend enfin qu'instruit du sort de son père, de sa mère et de sa tante, l'enfant craint qu'on n'en veuille aussi à sa vie. Pour le rassurer, il prend un verre, y verse la potion et la porte à sa bouche, quand le pauvre enfant, devinant sa pensée, saisit le vase avant qu'il ait touché les lèvres du médecin, et boit la liqueur tout d'un trait.

ARTICLE XVI.

Le pauvre *Billot.*

Quand je quittai mon cher Villeneuve, je revins à Langres. Des députés en mission parcouraient les départemens pour abolir les comités, les tribunaux, les autorités révolutionnaires, et substituer des hommes équitables à des êtres barbares par inclination ou par faiblesse. Ce fut un de ces représentans, qui me nomma au département de la Haute-Marne ; son choix fut ensuite confirmé par le peuple.

Pendant les deux années que je restai à Chaumont, chef-lieu de ce département, il n'y arriva rien de remarquable, si ce n'est le passage de madame la duchesse d'Angoulême, alors *Madame Royale*, qu'on allait échanger en Autriche.

Madame, en traversant Chaumont, eut, je crois, un moment de crainte. Un individu, chargé de l'accompagner, au lieu de taire, comme il le devait, le nom de la princesse, semblait prendre à tâche de le faire deviner.

Toute la ville se trouva donc sur son passage et paraissait la presser. *Un membre du département, qui ne la quitta point,* lui dit avec respect : Cette affluence, Madame, n'a rien que de satisfaisant pour Votre Altesse Royale, c'est ici à qui pourra voir ce qui nous reste de *Louis XVI.*

Si peu nombreuse que fut la population de Chaumont, quand on aimait à s'instruire, on y trouvait à qui parler. Sans citer plusieurs autres personnes, il y avait là, de mon temps *Laloi* l'aîné, frère du conventionnel. Ce *Laloi* l'aîné avait été de l'Assemblée constituan il était alors procureur-général-syndic du département. Il se connaissait en médecine, en botanique, en peinture, en littérature. Comme administrateur, c'était une *barre* de *fer;* rien ne l'intimidait. Dans les émeutes causées par la rareté des subsistances, on le voyait seul au milieu du tumulte, entouré de bâtons, d'armes menaçantes, de cris provocateurs, aussi calme que s'il avait été dans sa chambre; et jamais il ne sortit de là sans avoir fait entendre raison à la multitude. *Bonaparte* le nomma préfet, il refusa. Une ancienne amie et l'utilité dont il était à Chaumont l'enchaînaient dans cette ville; il avait tant rendu de services aux habitans, que je l'y ai vu cordialement détesté. Mainte-

nant qu'il ne vit plus, il est à croire que l'estime de tous l'a suivi dans la tombe; il la méritait.

A quelques lieues de la ville, au fond des bois, dans une gorge, sous une hutte enfumée, gissait, sur un lit de douleur, podagre, à quarante ans, le pauvre *Billot*, fermier des forges du maréchal *de Broglie*. *Billot*, fils d'un laboureur, avait fait de bonnes études, et, venu fort jeune à Paris, avait eu le malheur, pour un homme de son état, de s'y lier avec des auteurs et d'y puiser le goût de la littérature. Casanier par inclination, inactif à cause de ses souffrances, il s'occupait peu des nombreux détails qu'exigent la fabrication du fer et le roulement des usines. A toute heure du jour et de la nuit vous le trouviez sur son grabat, entouré de monceaux de livres et tenant sous son oreiller Virgile, Horace et Lucrèce. Trop généreux pour sa fortune, il avait les manières d'un prince. Ses confrères, qui venaient le visiter pour affaires de leur état, l'aimaient peu, parce qu'il avait le verbe haut; qu'il était tranchant de sa nature; qu'il sentait sa supériorité, et que souvent il s'enveloppait d'un silence dédaigneux.

Cependant, et je l'ai éprouvé, il était bon ami; il était excellent père; il était mieux que

cela. M. le maréchal *de Broglie* avait émigré; la nation s'était emparée de ses forges, et *Billot* en devait le fermage à la nation. Il s'acquitta envers celle-ci, et, passant à l'étranger, au péril de sa vie, fut y trouver le maréchal, et, payant une seconde fois, lui compta le prix de son bail.

Dans le moment de la plus grande terreur, un mois ou six semaines avant le 9 thermidor, il lui arriva un événement singulier : *Orquevaux*, lieu où ses forges étaient situées, est de l'accès le plus difficile; ce sont des bois sur des rochers, et des rochers sur des bois. Quand le jour était tombé, on pouvait s'y croire, pour le reste de la nuit, à l'abri de toute incursion, de toute visite domiciliaire. Sur les onze heures du soir, comme il était à table avec sa famille et deux ou trois étrangers, deux inconnus entrent d'autorité, et, sans plus de cérémonie, se mettent à l'instant au nombre des convives. Qui êtes-vous, dit *Billot* au plus jeune qui semblait le plus décidé? — Je suis membre de la commune de Paris, l'ami intime de *Robespierre;* mon nom est *Arthur*, celui qui m'accompagne est *Grénard*, mon associé. Eh bien, lui dit *Billot*, *Arthur*, membre de la commune de Paris, ami de *Robespierre*, quand on entre quelque part sans se découvrir devant la maî-

tresse de la maison, on n'est qu'un insolent; et, saisissant le bonnet rouge d'*Arthur*, il le jette au milieu de la chambre.

Arthur, à ce que m'a dit *Billot*, était un jeune homme plein d'esprit et de talent. Au lieu de le perdre, cette action hardie lui gagna le cœur d'*Arthur*. Il venait dans la Haute-Marne en qualité de commissaire du comité de salut public, pour inspecter les usines, hâter la fabrication des boulets et prendre des renseignemens sur le civisme, ou plutôt sur la fortune de plusieurs maîtres de forges dont le trésor national convoitait les propriétés.

Arthur, quittant les agitations, les monstruosités auxquelles la capitale était en proie, trouva si délicieux le calme de la Thébaïde où il était transporté, que les rochers, les cascades et les bois lui firent négliger sa mission et le captivèrent tellement auprès de *Billot*, que bientôt il n'eut rien de secret pour lui. A part leurs opinions politiques, ces deux hommes étaient faits pour s'entendre.

Dans un de ces momens d'abandon où l'amitié croirait avoir quelque chose à se reprocher si elle parlait avec réserve, *Arthur* fit à *Billot* des confidences que ce dernier m'a transmises : je laisserai parler *Arthur*.

« A la tête d'une manufacture aussi considé-

« rable qne lucrative, et qui me plaisait d'au-
« tant plus que ses produits étaient le résultat
« des arts, je l'ai négligée pour me jeter à corps
« perdu dans la révolution où j'ai porté toute
« la franchise, toute l'exaltation dont on est
« susceptible à mon âge. Lié avec les acteurs
« principaux de ce drame terrible, ils ne m'ont
« pas laissé jouir long-temps de mon illusion.

« La première fois que les chefs m'admirent
« dans leur intimité, c'était à un dîner secret.
« Je crus faire quelque chose de bien placé en
« buvant *à la liberté, à l'égalité. Collot d'Her-*
« *bois*, haussant les épaules et poussant son
« voisin du coude : *Ne voilà-t-il pas*, dit-il,
« *encore un sot qui croit à l'égalité.* Cette indis-
« crétion du conspirateur que le vin, mêlé à
« beaucoup de paroles, commençait à étour-
« dir, m'eût peut-être coûté la vie, si je n'avais
« été lié avec *Robespierre* et son enfant de pré-
« dilection.

« Non, *Collot*, *Robespierre*, et généralement
« ment tous les meneurs, ne voulaient, à cette
« époque, ni de la liberté ni de l'égalité qu'ils
« prônaient comme leurs idoles, mais que leur
« jonglerie ne mettait en usage que pour par-
« venir à leur but secret. Ce but était l'éléva-
« tion de *d'Orléans*, qui, placé par eux sur le
« trône, devait, à l'exclusion des nobles, leur

« répartir depuis le plus élevé jusqu'au plus « petit des emplois. Ce qu'ils voulaient, c'était « une monarchie constitutionnelle, mais une « monarchie de leur façon et à leur avantage. « Plus de caste privilégiée; il était bien temps « que le peuple eût son tour, et, par le peuple, « c'étaient eux qu'ils entendaient.

« Comment se fait-il qu'au moment où je « vous parle, mon cher *Billot*, ils aient si fort « dépassé ce but; qu'au lieu d'une monarchie « qu'ils désiraient, nous ayons une république « dont ils ne veulent pas? C'est qu'après la « chute du roi, une partie de *la Gironde* les a « épouvantés en attaquant leur fétiche, en « criant qu'on ne voulait placer *Louis* XVI « sur l'échafaud que pour placer *d'Orléans* « sur le trône. C'est que *d'Orléans* a manqué « de courage; c'est que les Orléanistes ont eu « peur, et qu'entre cette peur d'une part et ce « défaut de courage de l'autre, la république « s'est glissée furtivement et comme à l'impro- « viste. Cette république, une fois décrétée « avec non moins de promptitude que d'impé- « ritie, a été adoptée par les Orléanistes avec « d'autant plus de fureur, qu'ils avaient à « cacher leur trame pour *d'Orléans* qui fut « incarcéré, amené au tribunal révolution- « naire, jugé, condamné, exécuté sans qu'un

« seul de ses plus zélés partisans ait dit un « mot, ait fait un geste pour l'arracher à la « mort. Voilà l'origine de cette république qui « épouvante l'Europe, met l'Amérique en feu, « et se dévore elle-même.

« L'origine première des massacres de sep- « tembre ne vous est pas moins inconnue. Cette « boucherie est une conception de douze à « quinze individus seulement. L'émigré, le « roi de Prusse, étaient dans les plaines de la « Champagne, ils atteignaient Paris; encore « quelques jours de marche, et, suivant l'ap- « parence, tout ce qui avait marqué dans le « nouvel ordre de choses devait périr sous les « coups du vainqueur. Dans un conciliabule « secret, dont je faisais partie, il fut arrêté que, « dès que les troupes ennemies ne seraient plus « qu'à vingt lieues de la capitale, la capitale « serait mise à feu. Le premier, je devais don- « ner le signal par l'embrasement de mes ate- « liers. Mille bras étaient à nos ordres, en mille « endroits à la fois la flamme eût éclaté. Cet « incendie avait pour but de procurer aux agi- « tateurs les moyens de s'échapper à la faveur « d'une confusion et d'une conflagration gé- « nérales.

« Déjà l'on se séparait après avoir juré d'exé- « cuter ce complot, lorsqu'il fut observé qu'a-

« vant d'en venir à cette extrémité, il était pos-
« sible de frapper un coup aussi efficace et moins
« destructeur; c'était d'incarcérer à l'instant ce
« qui restait à Paris de nobles, de prêtres, d'a-
« ristocrates marquans et de les égorger : l'é-
« pouvante devait s'ensuivre. C'était en même
« temps de sonner le tocsin, de proclamer la
« patrie en danger, d'inviter à prendre les
« armes tout ce qui était en état de marcher,
« et de pousser cette masse sur l'ennemi. Voilà
« l'origine des journées de septembre; elles
« produisirent ce qu'on s'en était promis. »

Comme *Arthur* s'oubliait à Orquevaux, il reçut une lettre de *Robespierre*, qui lui marquait qu'un grand coup allait être frappé, qu'il avait besoin de réunir ses amis, et qu'il était urgent qu'il se rendît à Paris. *Billot* fit tout ce qu'il put pour le retenir, il n'y parvint pas. Je connais le danger, lui dit *Arthur;* mais j'ai promis à *Robespierre* de partager son sort, je lui serai fidèle. Une heure après la réception de sa lettre, il était à cheval, il courut jour et nuit, descendit à l'hôtel-de-ville, et, vingt-quatre heures après, lui et *Grénard*, son associé, avaient subi leur jugement sur la place de la Révolution.

ARTICLE XVII.

Moi, une vallée et le successeur de saint Pierre.

L'ordre physique et moral, vus sous leur aspect hideux, me font nier une providence, je n'y crois plus. Que j'aie sous les yeux la terre vêtue de sa robe de printemps, ma poitrine se gonfle, ma vue se trouble, mon cœur saisit Dieu dans son immensité, je le touche, il est à moi.

Dans ce moment d'ivresse et d'exaltation, un mystère m'est expliqué : je conçois enfin comment, dégagée des voluptés de la terre, l'ame peut être, par la seule contemplation de Dieu et de ses œuvres, saturée de félicité. Cet éclair de bonheur est si pénétrant que, s'il se prolongeait, il tuerait.

Bourgon, homme âgé, instruit, était notre collègue au département; il aimait le village d'Andelot, où il avait sa maison et ses propriétés. Il nous invita plusieurs à l'aller voir, nous y fûmes. Après avoir visité les ruines

d'un ancien château des *Coligny*, éparses sur le sommet d'une montagne, nous fûmes conduits par une pente rapide dans le vallon de *Morteau*. Nous étions à la fin de mai; jamais rien de si frais ne s'était offert à ma vue.

C'était une prairie couverte de fleurs. De chaque côté un coteau boisé s'élevait à pic. Une petite rivière qui faisait mouvoir une forge au fond du vallon, était cachée sous un berceau de verdure et coulait à petit bruit à travers les racines du saule et du peuplier. Le jour baissait; on commençait à distinguer dans le lointain les étincelles de la forge; on distinguait aussi le bruit sourd du marteau. Une moitié de la prairie était dans l'ombre. De l'autre côté, sur le coteau opposé, le sommet des arbres était rouge des derniers feux du soleil; l'air était suave, et l'oiseau chantait encore. Je laissai prendre les devans aux promeneurs; et, quand je fus assuré qu'ils m'avaient perdu de vue, je tombai à genoux, je pris une poignée de fleurs que je pressai sur mes lèvres, et, regardant le ciel, je me sentis inondé de larmes. *Oui, tu existes; et, puisque tu m'as donné le sentiment de ton existence, tu ne m'anéantiras pas, tu ne le peux pas.*

Mais pourquoi donc n'ai-je pas osé faire cette action devant mes camarades, et me sentais-

je aujourd'hui le courage de la révéler? Serait-ce que, quand la tombe s'approche, tout ce qui tient à l'opinion des hommes ne nous touche plus que faiblement?

Pourquoi est-ce qu'hier, en donnant l'aumône, je cherchai si bien à la cacher, que s'il fût survenu quelqu'un, le pauvre eût été privé de mon offrande, et qu'aujourd'hui j'ai mis de la lenteur à lui donner ma pièce de monnaie, exprès pour que les passans me vissent la lui donner? Je n'entends pas cela.

Je n'aime point les gens d'église. Eh bien! chaque fois que j'en ai rencontré, j'ai eu pour eux tous les égards que l'on doit à leur caractère. Jamais je ne me suis permis, en leur présence, une réponse ou une question déplacée sur la religion. Quand ils étaient persécutés, j'étais leur défenseur, leur protecteur, suivant que ma position, mon poste ou mes petits moyens me le permettaient. Pendant que j'étais administrateur, deux chanoines de Langres, qui avaient émigré, furent pris sur la frontière de la Suisse, comme ils cherchaient à rentrer en France, et conduits par la gendarmerie dans les prisons de Chaumont. Je suis informé de leur malheur par la rumeur publique, par la foule qui les avait suivis. Sans consulter le danger, sans savoir s'il était convenable qu'un

homme préposé au maintien des lois les enfreignît de son autorité privée, je courus à la prison, je pris sur moi de faire sortir les prêtres, et publiquement je les emmenai dans mon domicile. Quand je fus les chercher, ces deux messieurs étaient déjà entourés d'un troupeau de dévotes. Comme ces bonnes femmes ne me rencontraient jamais à l'église, j'étais pour elles un ange de ténèbres; mais, dès qu'à mes périls elles me virent arracher des ecclésiastiques au danger, je devins un ange de lumière; et, tenant encore en main les volailles, les bouteilles et les pots de confitures dont elles s'étaient pourvues avant que d'aller trouver nos deux prisonniers, elles les accompagnèrent jusque chez moi avec cet attirail et force complimens dont je me serais bien passé pour le quart d'heure. Ce qui me gênait encore davantage, c'était la manière dont M. *Larcher*, accusateur public, prendrait la chose. M. *Larcher* était un homme de bien, il ferma les yeux, et nos prêtres s'en tirèrent.

Je suis si peu curieux, qu'ayant habité Paris trente-cinq ans de ma vie, je n'ai pas été tenté une seule fois d'aller voir une fête publique, une illumination. Si j'ai vu des souverains étrangers dans la capitale, c'est que je n'ai pu me garer de leur passage. Un pape en

France est chose rare ; je ne l'ai pas vu ; mais j'ai eu vingt-quatre heures une velléité de connaître sa figure. Je le pris en gré sur ce que j'en appris. Il traversait au Louvre la grande galerie des tableaux. La foule se prosternait pour recevoir sa bénédiction. Deux fats, croyant faire quelque chose d'admirable, affectèrent de se tenir debout et de ricaner quand le pontife approcha d'eux : *Messieurs*, leur dit *Pie VII, la bénédiction d'un vieillard n'est point à dédaigner.*

Hommes qui avez le pouvoir, et qui êtes grands parmi les hommes, voulez-vous bien mériter de vos semblables, faites que celui qui me prêche ma religion ne soit point un apôtre imberbe, à qui le fanatisme tienne lieu de lumières, qui aille plantant des croix et semant la zizanie. Le dogme qu'il m'eût proposé avec douceur, peut-être l'eussé-je accueilli avec simplesse ; mais toutes les facultés de mon âme se révoltent quand le farouche me crie : *Crois ou brûle !* arrière cet instrument de dommage. Hommes qui avez le pouvoir, faites que je trouve dans mon guide spirituel un mortel dégagé des passions, revenu des erreurs de la vie ; qui, le front dépouillé, prosterné dans le temple, et depuis long-temps réconcilié avec son Dieu, n'ait plus à l'implorer que pour moi.

Asile des cœurs tendres, appui du faible, ornement du fort, besoin de tous, relígion sainte! c'est alors que ton ministre est mon refuge, que son culte est mon culte, que son Dieu est mon Dieu, et que mes lèvres mourantes répéteront avec confiance ces paroles du pontife : *La bénédiction d'un vieillard n'est point à dédaigner.*

Mais, au lieu d'un *Pie VII*, d'un archevêque d'Arles, d'un père *Barbe*, que rencontrais-je dans le sanctuaire? Hélas! j'ai vu, depuis peu, tomber, et en grand nombre, autour de moi, mes proches, mes amis. Obligé d'aborder le parvis du temple pour demander des convois, l'indécente âpreté du lévite m'a indigné. C'est dans le moment où la douleur ne calcule rien, où elle croirait insulter aux mânes d'un père si elle consultait ses moyens, qu'un cœur de bronze soupèse votre désespoir pour vous vendre au poids de l'or le cantique qu'il entonne avec joie; et le corps n'a pas franchi le seuil, que le publicain a pénétré jusqu'au sein de la famille éplorée pour demander son salaire d'un œil sec et ravir le denier de la veuve. Je cherchais des consolations dans la maison du Seigneur, j'y trouve des loups dévorans, *lupi rapaces.* Qu'est-ce, devant Dieu, que cet encens expiatoire, que ces cérémonies funèbres

où l'eau lustrale ne descend que sur la tombe du riche, et dont le pauvre est par vous déshérité ? Est-ce donc là cette *demeure* dont a parlé *le juste*, *la demeure de mon père où tous sont appelés ?* Est-ce donc là.... Pensées sinistres qui portez la désolation dans le cœur de l'homme, éloignez-vous !

D'après tout le bien que j'en ai ouï conter, *Pie VII* est digne d'admiration. Les vexations qu'on lui a fait subir, la manière ignominieuse dont on l'a arraché de son palais, l'indécence avec laquelle on est revenu à la charge pour extorquer un consentement qu'il n'a jamais donné, sont la honte de celui qui commandait ces mesures et doivent faire le regret de ceux qui les ont exécutées. Pieux, charitable, sobre et ferme; voilà *Pie VII.* Lorsqu'avant d'en venir aux dernières extrémités, on voulut tenter sur lui un dernier effort, le militaire, chargé des propositions, força le passage et pénétra insolemment jusqu'au Saint-Père. Il soupait, deux plats de poisson composaient tout le service; après l'avoir écouté, Sa Sainteté ne lui répondit que par ces mots : *Monsieur, un souverain qui n'a besoin pour vivre que d'un écu par jour, n'est pas un homme qu'on intimide aisément.*

Dans ce moment le plus grand des deux n'était pas *Bonaparte.*

ARTICLE XVIII.

Les sermens.

Après être resté quelque temps au département, les élections me portèrent au tribunal de cassation.

J'ai quelque idée que, sous le règne de *Louis XVI*, un particulier eut le bonheur de sauver, à diverses reprises, la vie à cinq ou six individus, il se nommait *Omnès*. Pour perpétuer le souvenir de tant de belles actions, le roi fit frapper une médaille portant l'effigie d'*Omnes* avec ces deux mots : *Omnes omnibus*. En entrant au tribunal de cassation, j'ai eu le plaisir de trouver le second tome de ce particulier; d'y trouver, dis-je, *un monsieur tout à tous*. Si ce n'est pas son nom, c'est son allure. La veille du 18 fructidor il concluait blanc; le lendemain, dans une cause parfaitement identique, il concluait noir. Bien avait-il servi la république, bien le directoire; bien servit-il *Napoléon*, et bien servira-t-il aussi le roi

Louis XVIII qui l'a mis sur le boisseau. Heureux ceux qui sont flexibles d'esprit ! Si ce n'est pas d'eux tout-à-fait qu'il a été dit qu'ils posséderont le royaume des cieux, toujours est-il que c'est pour eux que sont faites les dominations de la terre.

Si l'autre dont je vais vous parler se trouvait un jour affublé de quelques dominations, soyez bien assuré que ces dominations ont couru après lui, et non lui après elles, car il sent qu'il n'en est pas digne. Je le trouvai au tribunal quand j'y entrai, et je l'y laissai quand j'en sortis. Mais, peu de temps après, il en fut expulsé pour un crime inouï. Si vous voulez le connaître, il s'appelle *Riols*. Quand *Bonaparte*, fatigué de la dignité consulaire, échangea les faisceaux de la république contre l'aigle impériale, il exigea de tous les fonctionnaires publics, pour étayer sa nouvelle puissance, un serment de fidélité. Le tribunal de cassation le prêta haut la main. Et qu'eussiez-vous fait, me dira-t-on, si, à cette époque, ce tribunal vous eût encore compté au nombre de ses juges ? — Ce que j'aurais fait ? ma foi, Monsieur, je suis de Champagne ; il est à parier que j'aurais suivi les moutons de Panurge. Mais de ce que j'aurais été un homme faible, s'ensuit-il que je ne doive pas rendre justice à

un homme de courage ? Oui, de tous, *Riols* fut le seul qui refusa le serment. Il était républicain comme moi qui ne le suis guère ; mais la foi mentie lui répugnait. *Riols*, valétudinaire, n'avait, pour une vieille servante et pour lui, que 800 livres de patrimoine que lui rapportait un ermitage enfoui dans des montagnes, à deux cents lieues de Paris. Son traitement était considérable pour lui ; il ne vit plus son traitement. Ses collègues qui appréciaient son mérite, et dont il était chéri, ne purent le vaincre. — *Riols*, réfléchissez bien, *Riols*, vous vous perdez; *Riols*, vous n'avez rien. Je n'ai rien ; répondait *Riols*, je n'ai rien ! C'est bientôt dit : si fait, j'ai quelque chose ; j'ai ma conscience. J'ai juré fidélité à une république, je ne me sens pas assez de force pour jurer fidélité à un empereur. Je m'en vais dans mes rochers. Il y fut, car le maître le chassa. Rigueur inutile, l'exemple n'était pas contagieux.

Voyez à quoi tiennent les choses. Encore qu'il n'y ait point de *hasard*, comme disent les doctes, parce que tout se tient et s'enchaîne *nécessairement* ici-bas, le hasard voulut que *Treilhard*, nous ayant été donné pour collègue, au 18 fructidor, vint s'asseoir à côté de moi pour siéger.

Au physique comme au moral, il est rigou-

reusement démontré qu'après une certaine dose d'attention donnée à l'avocat, il est de toute impossibilité que le juge sur son siége puisse s'empêcher de dormir ou de causer. *Treilhard* et moi nous causions; nous causions politique, car il allait partir pour le *congrès de Rastadt*. Je ne connais rien à fond; mais, pour paraître plus savant que je ne suis, j'ai appris un peu de tout; je me suis donné un vernis, une superficie; il ne faut pas creuser, on sentirait le tuf.

Précisément, quand *Treilhard* me parla des intérêts des cabinets, je venais de me donner une couche de diplomatie, en lisant les traités de paix, les négociations, les *Puffendorf*, les *Grotius*, les *Burlamaqui*, les publicistes anglais, et jusqu'à ce traître de *Bynkershock*: *Treilhard*, en tombant sur moi, se retrouvait sur ses pieds; il fut même étourdi de certains faits assez notables que je venais de puiser dans des bouquins, et que je lui rendais tout chaud. Il partit pour Rastadt. Comme il y négociait, il fut élu directeur; et, arrivé au Directoire, il me fit nommer à la première ambassade vacante.

Est-ce qu'il n'y a pas eu un moment où nos républicains m'ont presque fait croire à leur républicanisme? J'en vis beaucoup à mon ar-

rivée au tribunal de cassation ; c'était une rigidité de principes, une persévérance, une ferveur dans la chose, une exaltation si bien soutenue, qu'il s'en fallût peu qu'au sujet de cette république on ne lût dans ma cervelle comme sur toutes les portes : *Une et impérissable.* Si quelqu'un avait pu me persuader, c'eût été le bon *An******. Des mœurs simples, du talent, juge intègre et sans esprit de parti; de la probité, peu d'ambition; il me disait avec douceur, au milieu de nos troubles civils : *Mon cher ami, la fin de la république sera pour moi un coup de pistolet.* La fin de la république est arrivée tout doucement, et, tout doucement, j'ai vu le bon *An****** être logé par un frère de l'empereur, en recevoir un traitement, suspendre une petite croix à sa boutonnière, et ne pas lâcher la détente du pistolet. Bien a-t-il fait l'excellent *An******, les lettres eussent perdu un de leurs plus aimables ornemens, et la patrie un bon citoyen.

Mais qu'est-ce qu'*An******, au milieu de cette foule de Spartiates qui, la pique à la main, *juraient,* sur leur bouclier noir, au maître du tonnerre, Lacédémone éternelle? Comme Lacédémone, la France avait eu ses *Thermopyles. Napoléon* paraît, et pour nos jureurs voilà *les fourches caudines.* Quelle pitié, mon Dieu !

geai. Le surlendemain, le carrossier et le tailleur s'étant présentés pour prendre mes ordres, me flanquèrent du *Monseigneur*. Pour le coup ma pauvre tête n'y tint pas, et ces braves gens n'avaient pas les talons tournés que je ne me sentis pas d'aise, et que je m'en frottai les mains. C'est exactement la scène de M. *Jourdain*, et pourtant j'avais vu le *Bourgeois Gentilhomme*. Si ce n'est pas là de la vanité, cherchez ailleurs.

ARTICLE XIX.

Le petit monstre.

On y voit des fleurs, on y respire l'odeur des simples; il y a de l'ombre, du silence : j'ai toujours aimé le Jardin des Plantes; ce sera là que j'irai faire ma dernière promenade, dire à la verdure mon dernier adieu.

J'écrivais, assis sur un banc; un homme vient se placer à côté de moi; et, sans se soucier de mon occupation : *Les pommes de terre*, me dit-il, *ne sont pas belles cette année, mais elles gagneront en bonté ce qu'elles perdront en grosseur. J'en suis content pour mon compte; et vous, monsieur le songe-creux, aimez-vous les pommes de terre?*

Je mets mon crayon dans ma poche, je regarde mon original; je l'ai bien vu; nous nous sommes cherchés, retrouvés vingt fois depuis; je le sais par cœur. Il avait trois pieds de haut, deux de large; les jambes si bien arquées, qu'avec ses cuisses elles formaient un cercle,

parfait. Le reste de son corps n'offrait point de protubérance, mais allait en zigzag. En plein été, il était vêtu d'un habit de ratine usé, avait sur la tête une perruque rousse comme ses sourcils, un gilet de taffetas rose criblé de roupies : vous lui auriez fait l'aumône.

Je ne sais ce que je répondis à ses pommes de terre, si tant est qu'il m'ait laissé le temps de répondre; car il parla seul, parla bien et si bien que je ne me lassais pas de l'entendre, lorsqu'au bout de trois quarts d'heure un grand laquais, bien découplé, bien frisé, bien vêtu, s'avance à six pas, s'arrête, et, le chapeau bas, dit à mon homme : *Monsieur veut-il qu'on serve?* Monsieur ne tient compte de la question, m'achève l'histoire qu'il avait enfilée; et, se tournant ensuite vers le laquais qui, sans bouger et toujours découvert, se tenait debout; *Oui, dites qu'on serve;* puis de se lever pour s'en aller, et de me dire en partant : Je viens ici passer la belle saison pour ma santé; je loge rue de Buffon, presque en face de cette grille; j'ai peu de société, c'est pourquoi j'en cherche dans ce jardin. Je m'en prends à tout le monde; si c'est à un homme d'esprit, je m'y cramponne; si c'est à un sot, je me sauve. Et c'est pour cela, lui dis-je, que Monsieur me quitte? Mais il me semble que, si j'ai goûté ses paroles, il ne m'a

pas laissé le temps de lui faire connaître de quelle couleur sont les miennes. Là-dessus mon homme de rire et de me souhaiter le bonjour le plus amical.

Une femme d'esprit a dit de *La Fontaine* que c'était un *fabliер;* on eût dit de mon bancal que c'était un *anecdotier.* Près de lui, l'académicien *Duclos* n'eût été que de la *Saint-Jean.* Je n'ai jamais vu tant d'esprit joint à tant de mémoire. Il ne supportait pas une discussion, un long récit; tout était saillie, rien ne se suivait; mais, dans sa manie de tenir toujours le dé, il avait pour lui d'être bref, d'avoir l'expression et de ne jamais se répéter. Les événemens, les faits, les personnages, les dates; toute la révolution lui était familière, il en parlait en homme sensé.

Comme la goutte me force d'être assis, c'est lui qui me cherchait dans le jardin. Dès qu'il m'apercevait, sans me saluer ni me dire bonjour, et du plus loin que je pouvais l'entendre, l'historiette allait son train; c'est par là qu'il entrait en matière, par là qu'il finissait.

« Est-il sublime, ce *Fénélon* qui, ajoutant « un nouveau lustre à un nom déjà tant illus- « tré, montant sur le char mortuaire, disait à « son vieux domestique qui le mouillait de ses

« larmes : *Va, mon ami, console-toi, il n'est*
« *pas si difficile de mourir que je le pensais.*

« Est-il sublime, cet *Isabeau de Monval*,
« qui, ayant siégé long-temps avec le parle-
« ment dans cette grande salle où il comparaît
« devant le tribunal révolutionnaire, répond
« à l'anthropophage *Fouquier* qui lui demande
« s'il reconnaît ces lieux : *Oui, je les recon-*
« *nais ; c'est ici où naguère l'innocence jugeait*
« *le crime, et où le crime aujourd'hui égorge*
« *l'innocence* ?

« Est-il sublime encore, cet *Angrand Dal-*
« *leray*, ce vieux magistrat qui, traîné dans la
« même caverne pour avoir fait passer de l'ar-
« gent à ses enfans émigrés, répond à l'émis-
« saire de ses bourreaux que ses cheveux
« blancs ont émus et qui lui font insinuer de
« nier le fait : *Remerciez ces messieurs, ce qui*
« *me reste de vie ne vaut pas la peine d'être*
« *racheté par un mensonge.*

« Est-il sublime, enfin, ce *Bailly* dont on
« prolonge le martyr en transportant, sous ses
« yeux, d'une place à l'autre, la hache dont on
« va le frapper ; dont on délie les mains pour
« le faire travailler à planter l'échafaud qui va
« recevoir son sang ; qui, dépouillé de ses vê-
« temens, exposé aux injures de l'air, reçoit

« sur la figure la salive d'un démon qui lui « crie : Tu as peur, *Bailly*, *tu trembles*, et au- « quel *Bailly* répond avec douceur : *Non, mon « ami, j'ai froid?* »

Vous êtes bien lugubre aujourd'hui. Ah ! me répondit-il, c'est que toutes ces paroles sont bien belles; quelle fatalité qu'il faille de grands crimes pour faire éclore de grandes vertus ! Disant cela, ses gestes s'animaient, sa voix grêle devenait sonore, ses yeux ressemblaient à des escarboucles, et le petit monstre était rayonnant.

ARTICLE XX.

Pierre Chopement.

« Tout n'est pas sublime dans une révolu-
« tion, me dit-il; elle a bien aussi parfois son
« côté ridicule; un fait va le prouver, mais je
« serai moins bref que de coutume; car, pour
« vous le faire comprendre, il me faut alonger
« la courroie; or, écoutez.

« Dans le bon temps, dans le temps où la
« stupidité et l'extravagance étaient une preuve
« de génie et un motif d'élévation, en pleine
« terreur enfin, *puisqu'il faut la nommer*, un
« des cent mille districts de la république,
« composé de cinq membres comme tous les
« autres, avait pour administrateurs cinq per-
« ruquiers; c'était là tout ce que possédait la
« ville en gens de cette profession. S'assem-
« bler, parler, délibérer, prendre une déter-
« mination, est un jeu pour ces messieurs;
« mais ce qui n'en est pas un, c'est de rédiger
« leurs arrêtés, c'est d'écrire. La main du plus

« huppé des cinq, si propre qu'elle fût à manier
« un rasoir, ne l'était brin à tenir une plume;
« comment faire ?-

« Tout près de la ville, à un petit quart de
« lieue, était tapis dans sa maison, au milieu
« de son domaine, un M. de G****; ce M. de
« P****, avocat de profession, avocat distingué,
« s'était, comme tant d'autres, éclipsé de Paris,
« au moment où la grand'ville avait commencé
« à s'émanciper outre mesure.

« Retiré dans sa case, dont il ne bougeait
« non plus que le *rat de son fromage de Hol-*
« *lande*, il reçoit tout-à-coup l'ordre de com-
« paraître devant nos seigneurs du district. Il
« se crut perdu, on le croirait à moins. Sais-tu
« pourquoi nous t'avons mandé, lui dit le pré-
« sident du sanhédrin ?— Non, citoyen. — Tu
« es dénoncé, tu es un aristocrate, nous le sa-
« vons; mais aussi, comme tu es un brave
« homme, nous avons pris la résolution de te
« sauver, et pour cela de t'attacher à nous, afin
« que, surveillé de plus près, tu ne fasses pas
« de sottises; nous t'avons donc choisi pour
« secrétaire du district; remercie-nous, et va
« prendre ta place. Rendons justice à qui il
« appartient : pour des perruquiers, et des per-
« ruquiers limousins, la tournure n'était pas
« si bête; un Gascon n'eût pas fait mieux.

« Je laisse à penser la joïe de l'avocat; prendre « le bonnet du jour, la carmagnole du temps, « s'installer au secrétariat, lui furent choses « faciles. Le voilà donc rédigeant, alignant les « décisions de ces messieurs; et si claire, si bien « tournée était la besogne, que, de toutes les « autorités, grandes ou petites congratulations « en advinrent aux cinq *merlans*. Ils se pava- « naient, humaient l'encens qui n'était pour « eux, et choyaient l'écrivain débonnaire.

« Cependant, quelque bien qu'ils fussent en- « semble, ils eurent un jour maille à partir, et « le trop d'esprit de M. l'avocat faillit lui jouer « d'un tour. Voici à quelle occasion :

« Comme on tuait, qu'on tuait beaucoup et « qu'on voulait tuer encore, la commune de « Paris, plus patriote à elle seule que toute la « Convention ensemble; la commune de Paris, « qui formait une autorité à part, prenait l'ini- « tiative sur les mesures révolutionnaires, ou, « quand elles étaient prises, en renforçait le « mode d'exécution; la commune de Paris, à « l'instigation de son procureur général, le ci- « toyen *Chaumet*, venait de faire passer à tous « les districts de la république une instruction « ou signalement, auquel on devait reconnaître « les *suspects*, c'est-à-dire ceux qu'il fallait « arrêter d'abord et puis tuer ensuite.

« A cette longue nomenclature de signale-
« mens, dont le diable ne se fût pas tiré, car
« tout le monde y était compris, jusqu'à *Chau-*
« *met* lui-même qui y passa; à cette nomen-
« clature, disons-nous, se trouvait jointe une
« instruction particulière, où il était dit que
« tous les individus désignés étaient autant de
« *pierres d'achopement.* Voilà mes cinq admi-
« nistrateurs, les yeux au plafond, cherchant
« à se remémorer si, dans l'étendue de leur do-
« mination, il n'y aurait pas quelque chose
« d'approchant. L'un d'eux, après s'être lon-
« guement gratté la tête de son peigne, inter-
« rompt le silence et s'écrie: J'ai votre affaire!
« j'ai votre affaire! — Comment?... — Est-ce
« que dans le faubourg il n'y a pas un nommé
« *Chopement?* — Il a, ma foi, raison. — Est-ce
« que *décadi* dernier il n'a pas refusé de porter
« le buste de *Marat*, sous prétexte que la veille
« il s'était blessé en portant une pierre?—C'est
« pardieu vrai. — Est-ce qu'il met le pied au
« club? — Il n'y a jamais fourré le nez.—C'est
« ça, c'est bien ça.

« Et notre dénicheur de merles de s'en aller
« bien vite rôder autour de la maison de *Cho-*
« *pement*, pour savoir s'il est chez lui, s'il ne
« se doute de rien, et venir en faire le rapport
« à ses confrères. Dans ce temps-là, il était en-

« joint à tout particulier, sous peine de suspi-
« cion, d'avoir sur sa porte son nom inscrit en
« grosses lettres. Que devint le perruquier,
« quand il vit aussi le prénom de *Pierre*, et
« qu'il lut en toutes lettres : *Pierre Chopement;*
« pour le coup, c'est bien là ce qu'on cher-
« chait, il n'y avait plus moyen d'en douter.

« Monsieur le secrétaire général est mandé
« au conseil; là, il lui est enjoint d'expédier
« un mandat d'arrêt contre *Pierre Chopement*,
« et de faire venir la gendarmerie pour qu'elle
« ait à s'emparer du quidam sur le midi, heure
« à laquelle il rentre chez lui pour manger la
« soupe.

« M. *de P***** connaissait *Pierre Chopement*,
« souvent il le faisait travailler; c'était un
« pauvre maçon, père de quatre enfans, brave
« homme s'il en fut, et aussi incapable de cons-
« pirer contre la république que de prendre la
« lune avec les dents; aussi M. *de P***** crut-il
« pouvoir se permettre de demander les motifs
« de son arrestation. Le président les lui eut à
« peine expliqués, que M. *de P***** partit d'un
« éclat de rire, au grand scandale de ces mes-
« sieurs. Leur mauvaise humeur redoubla
« quand M. *de P***** voulut leur faire entendre
« que le maçon n'était pas personnellement
« désigné par l'instruction jointe aux signale-

« mens des suspects, et qu'il n'y avait nulle « analogie entre le nommé *Pierre Chopement* « et *une pierre d'achopement:* Nous savons « bien, lui dirent-ils, que tu n'aimes pas la « république, mais nous ne savions pas que « tu pousserais les choses jusqu'à te porter le « défenseur des contre-révolutionnaires; si tu « ajoutes un mot en sa faveur, nous te faisons « arrêter et partir pour Paris avec ton com- « plice. L'avocat n'eut plus envie de rire.

« *Pierre Chopement* arrêté, son procès-verbal « d'arrestation rédigé, et ce procès-verbal joint « au conspirateur bien garrotté, furent expé- « diés de compagnie, par la diligence du len- « demain, au pourvoyeur en chef de la guillo- « tine, M. *Fouquier-Tainville.*

« Le malin secrétaire avait tourné ce procès- « verbal de façon qu'en faisant ressortir toute « la stupidité des administrateurs, il mettait « dans son jour toute l'innocence du prévenu. « Il advint donc que, quand ce dernier eut été « déposé à la Conciergerie, et que lecture eut « été prise du fameux procès-verbal, *Fouquier* « et ses substituts haussèrent les épaules, et « qu'on le renvoya chez lui avec un passe-port, « accompagné d'une lettre pour les gens du « district. Lorsque le cher homme leur ap- « parut, ils crurent que la contre-révolution

« était faite à Paris, et se saisirent bien vîte de
« la lettre pour en savoir le contenu. Ils y lu-
« rent, comme de raison, de gros éloges sur
« l'immensité de leur civisme; mais, parmi
« tant de belles choses, ils crurent lire aussi
« qu'on les regardait comme de lourdes bêtes.
« Cette leçon leur fit comprendre que la pers-
« picacité de M. l'avocat était plus étendue que
« la leur, et désormais ils eurent plus de défé-
« rence pour ses observations. Ces étranges
« administrateurs s'en trouvèrent bien, et leurs
« administrés encore mieux. »

ARTICLE XXI.

SOPHIE.

Sophie appartenait à des parens d'une naissance illustre. Son père et sa mère avaient suivi le torrent, et l'un et l'autre étaient morts en émigration. Sophie, qu'ils avaient emmenée avec eux, était âgée de vingt-un ans lorsqu'elle perdit ses appuis. Seule, sans fortune, sans amis, dans un coin de l'Allemagne, où elle venait d'ensevelir les siens, elle prit la résolution de rentrer en France, quelque danger qui l'y menaçât, espérant d'y trouver encore quelqu'un de sa famille qui daignerait la recueillir.

Elle fait argent de son petit mobilier, se déguise en paysanne, trouve le moyen de se procurer un passe-port, comme Allemande, sous un autre nom que le sien, et pénètre jusque dans Paris. Là, elle frappe à plusieurs portes; les hôtels étaient vides. Comme elle, ses amis avaient fui ou étaient tombés sous la faux de la révolution. Que devenir? Sa bourse s'était dé-

garnie durant la route; et, après avoir séjourné une quinzaine dans une auberge de la capitale, cette bourse touchait à sa fin.

Sophie se présente chez une lingère; mais au bout de deux jours elle est congédiée, parce qu'elle ne coud ni assez bien ni assez vite. Sophie se met à pleurer; la lingère en a pitié; et, ne pouvant la conserver, parce qu'elle calcule qu'elle ne gagne pas même sa nourriture, elle la garde du moins jusqu'à ce qu'elle lui ait trouvé une autre place.

Cette place se trouva; c'était chez un cordonnier pour femmes qui, ayant une grosse commande, avait besoin d'ouvrières pour border des souliers. Quelle que fût sa répugnance, Sophie n'avait pas de pain; elle entra chez le cordonnier. Ce maître cordonnier ne nourrissait ni ne logeait ceux qui travaillaient chez lui. Cependant, Sophie était si fraîche, sa tournure si agréable, qu'après lui avoir passé la main sous le menton, il lui proposa d'occuper pour rien un réduit dont il pouvait disposer, et qui était sous les tuiles de la maison.

Tout près de ce réduit était un autre cabinet occupé par un garçon qui travaillait chez le même maître et dans la même boutique, et qui louait ce cabinet. Le voisinage amena les petits soins; le jeune homme allait chercher l'eau,

allait chercher le pain, allait chercher tout ce qu'il fallait à Sophie pour son ménage. Les petits soins amenèrent la familiarité, et bientôt de deux lits on n'en fit plus qu'un.

Le maître n'avait pas discontinué de tourmenter Sophie pour lui faire agréer ses vœux qu'elle repoussait constamment. Mais Sophie devint enceinte; et, depuis ce moment, ne cessant de pleurer, même dans la boutique, ou d'avoir les yeux attachés sur son amant, le maître soupçonna ce qui était, épia les jeunes gens, et n'eut pas de peine à se convaincre de leur intelligence. La jalousie ne fit qu'accroître les désirs de cet homme. Malgré l'état ou était Sophie, ses instances devinrent plus vives; il dit à l'infortunée que son séducteur était dans la misère, qu'il s'éloignerait d'elle au premier jour et la laisserait dans l'embarras; que si elle voulait répondre à ses vœux, il prendrait soin de son enfant et qu'elle ne manquerait de rien. Repoussé avec horreur, il projeta de se venger. Voici comment il s'y prit.

Dans son réduit, Sophie avait une cassette où elle renfermait son linge et ses habits; elle portait toujours sur elle la clef de ce réduit et celle de sa cassette. Pendant que Sophie était occupée à travailler dans le magasin, notre homme trouve le secret d'ouvrir la petite

chambre et la cassette. La cassette ouverte, il cache sous les hardes un sac de 600 francs, et, dans ce sac, une clef de montre en or qui lui appartenait. Il se rend ensuite chez le commissaire du quartier, dit qu'on l'a volé, rend plainte et invite ce fonctionnaire à se transporter chez lui pour faire perquisition.

Le maître cordonnier précède le commissaire, entre dans son magasin, en ferme sur lui la porte à double tour, annonce avec éclat qu'il a des fripons chez lui, qu'on lui a pris de l'argent, que personne ne sortira que le commissaire ne soit venu et n'ait fait sa visite. Il feint d'examiner les figures; toutes étaient bien tranquilles.

Le commissaire se présente. On commence les recherches par une aile du bâtiment, autre que celle où Sophie avait sa chambre, et où plusieurs filles et plusieurs garçons du magasin avaient de petits logemens; on n'y trouve rien: on vient à l'autre aile du bâtiment; on demande les clefs de chacun, Sophie donne celle de sa chambre: bientôt on descend pour lui demander celle de sa cassette; elle la monte elle-même: la cassette est ouverte en sa présence; on déplace, on examine ses hardes, on trouve le sac enveloppé dans une chemise. Voilà les 600 francs que nous cherchons, dit le commis-

saire, *et ma clef de montre que je croyais perdue*, ajoute le scélérat. *Sophie* jette un cri et tombe sans connaissance.

Revenue à elle, le commissaire s'en empare, envoie chercher la garde, indique une maison d'arrêt où elle se traîne à pied, entourée de polissons, de batteurs de pavés, qui la traitent de voleuse, de *salope*.

Arrivée à la prison, elle s'y trouve au milieu de femmes perdues qui la pressent, l'interrogent avec le langage de la crapule, la scrutent avec l'œil du vice et la raillent sur sa grossesse. Sophie ne répond rien; elle reste immobile, elle est stupide. Au bout d'un quart d'heure elle retrouve la parole; assise sur une borne, la figure voilée de ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux, et se balançant machinalement, elle ne répète que ces mots : *Je suis innocente ! je suis innocente !*

Les sarcasmes redoublent, la raillerie devient plus amère; on lui dit qu'elle joue son jeu à merveille. Sophie demande avec douceur quelle peine lui est réservée par la justice si elle ne peut prouver qu'elle n'est pas coupable. *Ma belle*, lui dit-on, *vous en serez quitte pour être claquemurée le reste de vos jours, après avoir été d'abord, les mains liées derrière le dos et un écriteau sur la poitrine, piloriée en*

place de Grève par Charlot Casse-Bras. Sophie tombe à genoux; et, les yeux au ciel, les mains jointes, avec la figure et l'expression d'un ange, elle crie à Dieu, *Miséricorde!* Pour le coup on la croit folle, on la montre au doigt; et les huées duraient encore, que Sophie, retirée à l'écart dans un coin de la cour, s'était enfoncé un couteau sous le sein, et, tombée sur le pavé, nageait dans son sang.

Un chirurgien et un magistrat sont appelés. Le coup qu'elle s'était donné avec le couteau était moins dangereux que la blessure qu'elle s'était faite à la tête en tombant sur une pierre aiguë. Quand l'homme de l'art lui eut donné les premiers soins, le magistrat préposé à la surveillance des prisons s'approcha d'elle pour savoir quels pouvaient être, à son âge, les motifs d'un pareil acte de désespoir, et la gronda de ce qu'étant enceinte, elle avait osé attenter à sa vie. Sophie lui dit tout : sa faute avec son amant, l'importunité du maître, son éloignement pour lui, le crime dont elle était accusée, ses soupçons contre ce maître, son impuissance de se justifier; puis elle ajouta : « Mon père, car « elle prenait le magistrat pour un confesseur. « Mon père, je veux bien mourir, mais je « ne veux pas vivre après avoir été flétrie par « la main du bourreau, surtout pour un crime

« que je n'ai pas commis. Si je ne meurs pas « de mes blessures, il est bien aisé de faire « prononcer ma mort pour un crime qui ne « déshonore pas. J'ai caché mon nom jusqu'ici ; « je suis la fille d'*un tel*, j'étais émigrée ; il n'y « a pas huit mois que je suis rentrée. La loi, « dit-on, veut ma mort : mon père, faites « qu'on me livre aux tribunaux pour ce crime- « là dès que je serai accouchée ; et, ma tête « tombée, je prierai Dieu dans le ciel qu'il « veille sur mon enfant et sur vous. »

Touché de tant de candeur et de simplicité, convaincu de son innocence, mais n'y pouvant rien ; embarrassé d'ailleurs par le fait de l'émigration, le juge crut devoir consulter l'autorité première, et ce fut à un des membres influens du Directoire qu'il s'adressa.

Pour n'être point dupe de quelque jonglerie, il fut arrêté qu'avant tout, le magistrat manderait le cordonnier, et chercherait, en l'intimidant, à connaître la vérité sur le fait du vol. Le juge lui eut à peine reproché sa passion pour la jeune fille et n'eut pas lancé sur lui un regard scrutateur, que le fourbe balbutia. Si vous dites la vérité, poursuivit le magistrat, je suis autorisé à vous faire grâce ; si vous persistez dans le mensonge, je vous livre à la justice à l'instant même ; et la peine que votre

calomnie attirait sur la victime, sera le prix de votre noirceur; le châtiment ne se fera pas attendre.

Avant que la menace fût achevée, le misérable était aux genoux du magistrat pour y confesser sa turpitude. Il en fut rendu compte au membre du gouvernement qui en parla à ses collègues. Le malfaiteur ne fut point inquiété, on le lui avait promis. Quant à la jeune personne, dès que ses blessures furent guéries, et après s'être assuré que, malgré sa grossesse, elle pouvait supporter le voyage, on la fit reconduire, accompagnée d'une femme d'âge, dans une ville d'Allemagne, où sa compagne, avant de la quitter, lui remit, de la part du Directoire, une somme assez considérable pour pourvoir longuement à ses besoins et à ceux de son enfant.

ARTICLE XXII.

L'empereur de Maroc.

Lucien Bonaparte était ministre de l'intérieur; il donnait un thé : la foule était nombreuse, la chaleur excessive dans les salons; et, comme la nuit n'était pas très-froide, plusieurs personnes circulaient dans le jardin. Un groupe était réuni autour d'un conteur; je m'approchai et prêtai l'oreille. Ce conteur, dont je demandai le nom, s'appelait *de Morville* ou *de Murville*, je ne sais plus, mais M. *de Morville* avait l'art de se faire écouter; car, bien que le roman fût un peu long, et que plusieurs soufflassent dans leurs doigts pour les dégourdir, nul ne quitta l'historien avant qu'il eût fini de narrer. Je n'entendis pas le commencement de ses aventures, la fin me parut digne de remarque.

M. *de Morville* avait quitté la France dès l'origine de nos troubles civils. *Napoléon*, devenu consul depuis peu de temps, semblait vouloir maintenir dans toute leur rigueur les

lois portées contre les émigrés, et ce n'était que par la protection de *Lucien* que M. *de Morville* venait d'obtenir la permission de rentrer en France. Aussi M. *de Morville* trouvait-il la journée du 18 brumaire admirable, *Napoléon* une divinité, *Lucien* un ministre accompli; il n'est pas jusqu'à la législation contre les fugitifs qu'il n'admirât comme un chef-d'œuvre de politique, encore que les biens qu'il avait laissés en France eussent été vendus. Mais il est à croire que M. *de Morville* avait, par suite de son émigration, moins perdu que gagné, et voici comment:

Plus Français que beaucoup d'autres, M. *de Morville*, en quittant la France, ne songea point à porter les armes contre elle. Ayant vendu à la hâte quelques arpens de terre, réalisé une somme de vingt mille francs, et n'étant guère âgé que de trente ans, il s'associa avec un ami pour tenter fortune au-delà des mers.

Les flots étaient calmes, les cieux parsemés d'étoiles, et M. *de Morville*, devisant à bord avec son ami, contemplait la lune dans son plein, quand une bordée à mitraille lui enlève un mollet et tue son camarade. *A beau mentir qui vient de loin*, n'importe. C'étaient des forbans, grimpant à l'abordage plus vite qu'on ne

les aperçoit; qui, le sabre au poing, poussent à fond de cale tout ce qu'ils n'égorgent pas, mettent leurs prisonniers nus comme des petits Saint-Jean, et, dans cet équipage, vous les mènent droit à Maroc.

Après l'orage le beau temps. M. *de Morville*, sans argent, sans bas, sans mollet, rencontre, comme on le traînait au bagne, un officier napolitain avec lequel il avait fait autrefois ses caravanes dans Paris, et qui, renégat depuis cinq ans, jouissait d'une grande considération à la cour de l'empereur de Maroc, et occupait un emploi distingué dans les douanes. M. *de Morville* fut reconnu, délivré, soigné par son ancien ami qui, à tant de bons traitemens, ajouta celui de lui prêter une somme de mille écus pour l'aider à faire un petit commerce et réparer ses pertes.

Secondé de la bourse, et surtout du savoir-faire de son ami le douanier, M. *de Morville* eut bientôt décuplé son argent. Il avait par-devers lui une trentaine de mille francs qu'il croyait bien décupler encore, à ce qu'il dit, quand le Napolitain, si bien en cour, fut étranglé pour une peccadille, ce qui fit grand'peur à M. *de Morville*, et le réduisit à voler de ses propres ailes.

Son commerce n'était plus aussi lucratif, mais il allait passablement encore, lorsqu'il lui vint de la part du Juif *Mathias* une commande considérable : cette commande consistait en habits, en vêtemens. M. *de Morville* mit à faire ces acquisitions beaucoup de temps et tous les fonds qu'il possédait. La pacotille faite et en bon état, il se transporte chez *Mathias* pour la lui livrer et en toucher le prix; mais celui-ci refuse de recevoir les marchandises, et par conséquent de les payer.

M. *de Morville* fait citer *Mathias* devant le juge. Jour est indiqué aux parties pour s'expliquer. Ce jour, l'empereur, comme cela lui arrivait quelquefois, présida l'audience.

Pourquoi, dit-il à *Mathias*, refuses-tu la livraison qu'on veut te faire? Les objets sont-ils en mauvais état, mal conditionnés, ou t'en demande-t-on un prix autre que celui convenu?

J'ignore, répond *Mathias*, si ces objets sont en bon ou mauvais état; cet homme ne me les surfait pas non plus, puisque je n'ai point fait de prix avec lui; que je ne le connais pas; et que, ne l'ayant point chargé de commission, je ne puis être tenu de lui payer ce que je ne lui ai pas demandé.

C'est juste, dit l'empereur. Et toi, chrétien, de quelle nature sont les effets que tu prétends avoir le droit de livrer à ce Juif?

Ces effets, répond M. *de Morville*, consistent en une grande quantité de chapeaux de castor noir, de schalls verts et de bas de soie rouge.

Et tu persistes à soutenir, ajouta l'empereur, que ce Juif t'a fait cette commande? — Oui. — As-tu des témoins? — Non. — Tant pis pour toi, tu as eu tort de n'en pas prendre. Retirez-vous.

M. *de Morville* se vit ruiné une seconde fois, ou à peu de chose près. Il était chez lui à se désoler, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à sa porte; il court. Une populace nombreuse accompagnait un officier de l'empereur, qui faisait crier à son de trompe dans les carrefours: « Tout Juif qui, vingt-quatre heures après la « présente proclamation, sera trouvé dans les « rues sans avoir sur la tête un chapeau de cas- « tor noir, autour du cou un schall vert, aux « jambes des bas de soie rouge, sera saisi à « l'instant, et conduit dans la première cour « de notre palais, pour y être assommé à coups « de bâtons. »

Tout Israël, se croyant menacé d'une plaie d'Egypte, accourut chez le Français pour se pourvoir de vêtemens nécessaires à sa conser-

vation. La peur et l'affluence furent telles, qu'avant la fin du jour toute la pacotille était déblayée; et M. *de Morville*, en mémoire de la probité judaïque, profita si bien de la circonstance, qu'il tira plus de deux cent mille francs d'un assortiment qui ne lui en avait pas coûté quarante (1).

(1) M. *de Morville* est-il le héros de cette histoire ? Je ne sais; mais je lis, dans un *Voyage*, traduit de l'anglais, par *Maccarthy*, une aventure à peu près semblable arrivée à un More à la même époque.

ARTICLE XXIII.

Sic vos non vobis.

DÉPOUILLER un officier français d'un laurier dont il est en possession depuis un demi-siècle, pour le transporter sur le front d'un autre militaire, n'est pas une entreprise facile ni qui semble très-méritoire au premier abord. Cependant je dirai ce que je sais, et je le dirai parce que je le crois.

L'action *attribuée* au chevalier *d'Assas*, capitaine au régiment d'Auvergne, eut lieu en 1760 pendant les guerres de Hanovre. Son corps en écrivit sur-le-champ à la cour; c'était le temps des Saturnales, elle ne tint compte de ce fait héroïque qui restait enseveli dans les cartons de la guerre lorsqu'il en fut exhumé quinze ou seize ans après, au commencement du règne de *Louis XVI* dont on voulait signaler l'avénement au trône par des actes multipliés de bienfaisance.

Voici ce que porte à ce sujet le DICTIONNAIRE

HISTORIQUE (Caen 1786) : *Le chevalier* d'Assas, *capitaine au régiment d'Auvergne*, SE DÉVOUA, *l'an* 1760, *d'une manière bien héroïque, à l'affaire de Clostercamp, en Allemagne. Son régiment était près d'un bois;* PENDANT LA NUIT, *il y entre* SEUL *pour le* FOUILLER *de peur de surprise. A peine eut-il avancé quelques pas, qu'il se sentit environné d'une troupe d'ennemis qui lui mirent la baïonnette sur la poitrine, en le menaçant de le tuer sur la place s'il disait un mot; mais ce nouveau* Curtius, *n'écoutant que sa bravoure,* S'ÉCRIE *avec intrépidité :* AUVERGNE, FAITES FEU, CE SONT LES ENNEMIS. *Il tombe* MORT *sur-le-champ, percé de coups.*

A présent, d'après ma conviction, je dis : Le chevalier *d'Assas* n'entra pas *seul* dans le bois, mais il y entra avec un nommé *Dubois*, sergent de sa compagnie. Il n'y entra pas *pour le fouiller de peur de surprise;* il y fut conduit pour autre chose. Il ne cria pas : *Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis!* ce fut *Dubois* qui cria : A NOUS, AUVERGNE, C'EST L'ENNEMI! d'Assas *ne tomba pas mort sur-le-champ*, ce fut *Dubois* qui tomba mort; car le chevalier *d'Assas*, comme on le transportait au camp, eut encore le temps de faire cet aveu sublime : *Enfans, ce n'est pas moi, c'est* Dubois *qui a crié.*

Je le répète, ce que j'avance est bien téméraire. Voici maintenant sur quoi repose ma témérité.

Mon père, avant que d'être majeur, occupait à Dijon une place dans la robe. Il lui avait fallu des dispenses d'âge pour remplir cet office depuis long-temps dans la famille ; c'était celui de greffier en chef à la table de marbre du parlement de Bourgogne, office qui, par parenthèse, donnait la noblesse. Excusez cette parenthèse, s'il vous plaît, il est besoin qu'elle soit là, et je pense que, d'après la franchise que j'ai mise et que je mettrai dans cet écrit, on ne me taxera pas de vanité, si toutefois il y a vanité à révéler que mon bisaïeul avait jugé convenable de se procurer pour lui et les siens ce qu'on appelait alors une *savonnette à vilain*.

Mon père fit un voyage à Paris, où, par suite d'une rencontre malheureuse, il fut obligé de se tenir caché. Préférant un engagement à cette retraite forcée, il s'éloigna de Paris, gagna l'armée, et se fit soldat dans Auvergne. Il s'ouvrit à M. *de Rochambault* qui en était le colonel, et qui, sur-le-champ, le fit sergent-major. La campagne finie, mon père, au lieu de retourner à Dijon, vint se fixer à Langres, où bientôt il occupa la place de directeur de la poste aux lettres.

ARTICLE XXIV.

Monsieur l'Abbé.

Lorsque l'abbé *M*****, revêtu de la pourpre romaine, revint en France sous le règne de *Napoléon*, j'eus l'honneur d'être invité à dîner avec lui chez madame la comtesse de *B****** qui avait, je ne sais trop pourquoi, une grande démangeaison de l'attirer chez elle; démangeaison, au surplus, qui lui passa aussi vite qu'elle était venue. Madame de *B****** avait de l'esprit, était assez aimable, faisait parfaitement les honneurs de sa maison; mais sa fortune, plus que médiocre, ne répondait ni à ses goûts ni aux besoins de son cœur. L'invitation était pour cinq heures précises, il en était six bien sonnées que Monseigneur n'était pas encore arrivé. Le rôt brûlait, les sauces tournaient; madame de B*****, qui voulait que son dîner fût bon, était dans ses petits souliers. Enfin, le seul domestique mâle qu'il y eût dans la maison, et qui était aux écoutes depuis trois quarts d'heure, vient annoncer Son Eminence.

Grande fut la joie dans le salon. Mais quel est tout-à-coup le désappointement de madame de *B******, lorsqu'elle voit Monseigneur, qu'elle attendait seul, flanqué de deux grands flandrins de vicaires qui l'accompagnaient en façon d'aides-de-camp, et venaient participer aux agapes. Pour sentir toute la déconvenue de madame de *B******, il faut savoir que si sa cuisine était petite, petite aussi était la salle à manger, et qu'il y avait juste d'invité ce que la table et la pièce pouvaient contenir d'amis. Cependant il fallut bien se tirer de là, sauf à la cuisinière à se dépiter outrecuidance, en voyant ses plats se détériorer encore, tandis qu'on se mettrait en quête pour chercher une table plus grande et qu'on mettrait un autre couvert. Tant fut opéré, cependant, qu'à sept heures moins quelques minutes, les deux battans s'ouvrirent pour annoncer à Madame qu'elle était servie. La maîtresse s'assied, tout le monde prend place. Mais voilà-t-il pas que, resté debout comme un cierge pascal, Monseigneur, les yeux baissés, commence par se signer du haut en bas, de droite à gauche, et, d'un air paterne, vous entonne un *Benedicite*. Les jeunes femmes qui étaient là ouvraient de grands yeux, les hommes portaient leur serviette à leur bouche; il y avait de quoi pouffer. Ce n'est le tout: à l'instar

du prince de l'Eglise, mes deux pendards d'acolytes étaient immobiles sur leurs jambes et droits comme un épieu. Les cheveux noirs, plats et luisans, les mains en croix sur l'estomac, les yeux fichés au plafond, ensemble et du même temps ils se signèrent au commencement du *Benedicite*, ensemble ils répondirent *amen* à la fin du *Benedicite*, et toujours d'un même temps ils se plaquèrent sur leur chaise. On n'y tenait plus, le rire éclata. Le pauvre M. *de Canol*, travaillé d'un asthme, faillit en périr; il se tenait les côtes, se tordait sur sa chaise, il étouffait; il fallut ouvrir les fenêtres, lui donner du secours. Les prêtres ne disaient mot, mangeaient peu et se regardaient sous cape. Madame de *B******, contrariée à l'excès, essaya vainement de nouer une conversation; cela fut impossible. Tout ce qu'on entendit pendant le repas, c'est: Voulez-vous de ceci? voulez-vous de cela? Oui, non, je vous rends grâce. Le dîner fut du dernier maussade. Le café pris, Monseigneur prétexta un devoir, tira sa révérence, fit avancer ses mules et disparut, suivi de ses deux escogriffes.

Je crus que l'abbé était fou, ou, ce qui revient au même, qu'il était bonnement débarqué d'Italie, confis en dévotion. Vous allez voir que je me trompais.

Vous m'étonnez beaucoup, me dit *Plan****, à qui je contais ce fait quelques années après qu'il s'était passé ; ce n'est pas ainsi qu'en usait l'abbé *M***** dans une maison de campagne, près du bois de Boulogne, où, durant l'été, il allait assez fréquemment et moi aussi. Il était bien reçu du maître et de la maîtresse de la maison, ainsi que des habitués avec lesquels il s'était mis fort à l'aise. D'abord il s'y rendait toujours sans être assisté de lévites. Pendant les repas, les femmes ne se souciaient point non plus de lui servir d'acolytes; attendu que, quand Monseigneur avait les mains sous la table, ce n'était pas assurément pour y chercher l'office du jour, et que pour lui les genoux de ces dames n'étaient rien moins que l'Arche-Sainte. A mon tour, j'ouvris de grands yeux, et *Plan**** continua de la sorte : « Un jour que « nous avions dîné dans cette campagne, que « le temps menaçait ruine, et que je ne savais « trop comment revenir à Paris sans courir les « risques d'être mouillé, le cardinal m'offrit « dans sa voiture une place que j'acceptai sans « façon. Il aimait à parler de la veuve *Scaron*. « Comme nous approchions de la barrière des « Champs-Elysées, il en était à la visite étrange « que le czar lui rendit.

« *Sous la minorité*, me disait-il, Pierre-le-

« Grand *ayant fait un voyage en France, et*
« *voulant voir par ses yeux madame de* Main-
« tenon *qui, après la mort de* Louis XIV, *s'é-*
« *tait retirée à Saint-Cyr.....* Ici Monseigneur
« suspend sa narration, tire doucement le cor-
« don qui va répondre au bras de son cocher,
« se lève, baisse une glace de devant, met la
« tête à la lucarne, et, parlant au phaéton, lui
« dit avec douceur : Vous savez bien, *François,*
« que je n'aime point à aller si vite. Cela dit,
« il se remet à sa place, et reprend ainsi : Pierre-
« le-Grand *voulant voir madame de* Mainte-
« non, *entra dans sa chambre, ouvrit les ri-*
« *deaux du lit où elle était couchée, et.....* Il
« s'interrompt de nouveau, tire le cordon plus
« fort, remet le nez à la chatière, et, d'un ton
« plus haut : Monsieur *François,* vous tuez
« mes chevaux; si vous continuez, je vous
« chasse, tenez-le pour dit; et, se replaçant
« dans le fond : *Le czar entre dans sa chambre,*
« *ouvre les rideaux de son lit, examine la figure*
« *de la vieille, et s'en va sans.....* Grinçant des
« dents, secouant le cordon à rompre le bras
« de *François,* s'accrochant au pan de son ha-
« bit, et le tirant à le jeter à bas du siége :
« Sacrebleu ! tu ne veux donc pas finir?—Mais,
« Monseigneur, vos chevaux n'ont pas travaillé
« de la journée; ils ont bien mangé, le chemin

« va en pente, j'ai beau vouloir les retenir.....
« — Coquin! drôle! je t'apprendrai à tuer mes
« chevaux, tu me le paieras, et pas plus tard
« qu'en rentrant, misérable!

« Je crois, continua *Plan****, que les jurons
« de Son Eminence servaient de picotin à l'at-
« telage, car *François* n'en allait que plus vite.
« Aussi, laissant de côté le czar, *Louis XIV*
« et sa *Maintenon*, Monseigneur, en hurlant
« contre son cocher, avait tellement l'allure
« d'un possédé, que si j'eusse reçu le moindre
« des ordres cléricaux, j'aurais cru de mon
« devoir de l'exorciser. »

ARTICLE XXV.

Encore un abbé. *Devinez.*

Sa taille est de cinq pieds deux à cinq pieds trois pouces. Son âge? Il était de la Constituante, il doit avoir près de soixante ans. Sa figure est pâle, elle a peu d'expression, et son œil ne dit pas grand'chose. Il a des connaissances, de l'érudition, de l'esprit à revendre. Avisez-vous de toucher sur cet esprit-là, c'est comme si vous frappiez sur un tison ardent; vous êtes assailli d'un million d'étincelles; mais comme elles se succèdent sans interruption, bientôt, fatigué du pétillement, vous vous éloignez du foyer. Du moins, c'est ce qui m'arrive. Il a un tel flux de paroles, que rarement trouvez-vous à placer une réflexion. Cependant, homme de bon ton, homme de société, il souffre la contradiction; et, dans le fort de la discussion, il se possède et conserve une égalité d'humeur qui me semble rare. Ce qu'il ne conserve pas toujours, c'est une égalité d'expression. Quand son débit se précipite, il n'a plus le choix des mots, il ne voit plus personne, il

s'oublie lui-même ; et l'énergie de son langage décèle plutôt un chef d'escadron qu'un père de l'Eglise.

Cette prolixité, il la porte dans ses écrits ; et sur quoi n'écrit-il pas? diplomatie, cérémonial, colonies, affaires d'état, affaires d'église, congrès, tout est de son ressort ; et, chose malheureuse, tout en possédant sa matière, il se laisse emporter par elle. Rien n'est émondé, rien n'est mûri ; il n'en a ni le temps ni la volonté ; je crois même qu'il n'en a pas le pouvoir. Un volume n'est pas achevé qu'il est poussé par un autre volume. Il se sauve de Paris, s'en va dans ses montagnes, revient en poste chargé d'un *in-folio* qu'on imprime à la hâte, qu'on vend encore plus vite, et qui rapporte à Monseigneur plus qu'un bénéfice à simple tonsure.

En dépit de cette précipitation, de ce manque de méthode, de ce style incorrect, de ces phrases décousues, longues, ténébreuses, vous trouvez dans ses écrits des passages d'une vérité, d'une profondeur, d'une hardiesse inconcevables. Il met le doigt sur la chose, vous rend lucide ce qui n'était que confus dans votre idée, et dit ce qu'on n'avait pas dit avant lui. C'est un homme rare ; c'est une conquête du *libéralisme* sur le fanatisme et la féodalité. D'une ancienne noblesse rehaussée par de grandes alliances, il était fait, dans la robe, dans l'épée,

dans l'église, pour arriver à tout sous l'ancien régime. S'il s'est rangé du bord de l'indépendance, c'est par discernement et non par esprit de parti. Il a fait une chose louable : en combattant un clergé récalcitrant, il n'a point abusé de sa force, et, dans une discussion, pour lui si délicate, il a mis toute la décence que comportait le sujet. Il a signalé quelques ligueurs imprudens; il eût mieux fait peut-être de s'en abstenir, mais c'est la part du naufragé; c'est *Ganganelli* jetant les jésuites à la mer pour sauver l'équipage. Il n'a point dit à l'Espagnol d'outre-mer : *Brise ton joug*. Cette provocation, dans la bouche d'un prêtre, eût été mal sonnante; mais il lui a démontré que, ce joug une fois brisé, on ne le lui imposerait plus, et l'Espagnol lui a élevé une statue à *Buenos-Ayres*. En France, des journalistes lui ont jeté de la boue : chaque chose est à sa place. L'esprit ne rachète point les vices du cœur : l'empereur avait été son bienfaiteur, l'empereur écroulé, il le qualifia de *Jupiter-Scapin;* épigramme dans la bouche d'un autre, sarcasme dans la sienne.

ARTICLE XXVI.

Pichegru.—La nymphe alsacienne. —Pourquoi les Autrichiens étrillés à Manheim?

A PEINE la constitution de l'an 3 avait-elle été mise en activité; à peine deux ans s'étaient-ils écoulés depuis l'installation du Directoire exécutif, que la majorité de ce Directoire, composé de cinq membres, c'est-à-dire que trois directeurs sur cinq, crurent pouvoir violer cette constitution, se permettre un coup d'état contre leurs deux autres collègues, et mutiler la représentation nationale, en expulsant des conseils, de la cour de cassation et de toutes les autorités, ceux qu'ils croyaient ne pas marcher dans la ligne républicaine.

Quand un gouvernement est institué, le chef a incontestablement le droit de frapper quiconque veut renverser l'ordre établi. C'est le droit de la légitime défense, c'est le droit de la patrie peut-être; mais il est constant aussi que la constitution de l'an 3, qui fut le produit net du canon de vendémiaire, n'était pas du gré de

ceux auxquels on l'avait présentée au bout des baïonnettes. Il n'est pas moins constant que les dernières élections qui venaient d'avoir lieu, et dont je faisais partie, étaient dans un sens diamétralement opposé au système républicain, et que tout tendait à la restauration de la monarchie. Les déclamations les plus virulentes avaient lieu journellement dans les deux conseils contre la majorité du Directoire. Les journaux, dépouillés de toute honte, attaquaient cette majorité avec la dernière impudeur, et pour l'avilir se permettaient contre elle les plus mensongères comme les plus impudentes personnalités. Au lieu de seconder les opérations du gouvernement, les conseils se faisaient un jeu d'entraver sa marche, et en cela ils étaient secondés dans les départemens par les agens eux-mêmes du pouvoir exécutif. *Louis XVIII* avait dans Paris des émissaires qui redoublaient d'activité, et, dans les deux conseils, des agens qui ne prenaient plus la peine de rester sous le masque. Des réacteurs, organisés en *compagnie de Jésus*, ensanglantaient le midi de la France et le couvraient d'assassinats. *Pichegru*, nommé au conseil des Cinq-Cents, était *soupçonné* de favoriser le prétendant; je dis soupçonné, parce que tout prouve, et particulièrement les mémoires de *Carnot*, qu'à cette époque *Pichegru* n'avait en-

core éveillé que le soupçon. Cependant ses intelligences avec Louis XVIII existaient depuis long-temps. Nous allons en faire connaître les commencemens.

Il y avait à Neuchâtel en Suisse un sieur *Fauche Borel*, Français d'origine, imprimeur de son état, issu d'une famille noble que la révocation de l'édit de Nantes avait expulsée de France. Les principes révolutionnaires n'eurent pas plus tôt inondé son ancienne patrie et menacé la Suisse, que *Fauche* consacra ses presses au maintien de la monarchie, et sa fortune au soulagement des émigrés. Il ne faut pas disputer des goûts.

Touché d'une pareille conduite, et qui ne s'était pas démentie depuis quatre années, *le prince de Condé*, en 1795, jeta les yeux sur lui pour l'attacher à Louis XVIII, alors le prétendant.

La première mission que *Fauche* reçut du prince était hasardeuse; ce fut d'aller trouver *Pichegru*, qui avait alors le commandement en chef des deux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, pour tâcher de le mettre dans les intérêts du roi; c'était en août 1795. *Pichegru* était à Strasbourg. *Fauche* part de *Mulheim*, où était le *quartier-général du prince de Condé*, et se rend à Strasbourg. Il séjourne une huitaine

dans cette ville pour prendre ses mesures, savoir comment il abordera le général et en saisir l'occasion.

Comme il suivait tous ses mouvemens, ainsi que ceux des représentans du peuple en mission dans cette ville, il fut témoin d'une scène qui divertit ceux qui la virent. Au sortir d'une petite guerre dont on venait de donner le spectacle à la multitude, un de ces représentans entraîna la foule dans la cathédrale pour y prêcher à la façon du temps et exalter le patriotisme de ses auditeurs. Comme il était au fort de sa déclamation et qu'il gesticulait à l'avenant, un petit bossu qui, suivant toute apparence, avait l'ouïe un peu dure, l'interrompit et s'écria du haut d'une chaise où il était grimpé : *Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il dit, celui-là? dit-il que les assignats sont au pair?* Les assignats ne valaient plus guère que trente sous le cent, et les soldats en allumaient leurs pipes.

A quelques jours de là, le même représentant crut pouvoir se donner de nouveau en spectacle. C'est un fait connu de tout Strasbourg. Il était allé présenter ses hommages à une nymphe alsacienne. Avant que de quitter le sanctuaire de la divinité, il avait déposé sur ses autels un assignat pour encens. Cet assignat était de dix mille francs au lieu de cinq cents francs, prix

auquel le dévot personnage arbitrait la valeur d'une seule station. Rentré chez lui, il s'aperçoit de l'erreur et revient sur ses pas pour la réparer; mais, Vénusayant fait la sourde oreille, fut citée à comparoir devant Thémis. La déesse ne nia point le poids de l'offrande; mais, montrant du doigt sa partie adverse, elle demanda, en pleine audience, si, pour se déterminer à partager *sa souche* avec un demi-dieu d'une tournure aussi sale, elle pouvait exiger moins qu'un assignat de dix mille francs. Par le demandeur il fut répondu que, puisqu'il s'agissait de *couche*, il y avait couche et couche, et que celle de la princesse n'était pas toute jonchée de roses. Parties ouïes, le Rhadamante strasbourgeois n'ayant cure des pouvoirs illimités dont était armé le représentant, et considérant qu'il n'existe pas en France de loi qui tarife les faveurs du beau sexe, prononce, en mettant les plaideurs hors de cause, que la défenderesse gardera ce qu'elle a touché. Cet arrêt ayant reçu les applaudissemens, et le représentant les huées de la multitude, onc depuis il ne lui revint en fantaisie de remonter en chaire pour faire briller sa faconde, n'était à *Mayence* où il *parla d'or*.

Le 11 août 1795, *Fauche* apprend que *Pichegru* se transporte sur le Haut-Rhin, il n'hésite pas à le suivre.

Arrivé à *Groskeims*, et sa chaise attelée, le maître de poste le prend pour un commissaire de l'armée, et ne doute pas qu'il ne se rende à *Huningue*, où il lui apprend que *Pichegru* vient d'arriver et doit dîner avec tout son état-major et les représentans *Merlin de Thionville*, *Rewbell* et *Cochon*. Il demanda ensuite à *Fauche*, à qui ces instructions faisaient grand plaisir, la permission d'atteler à sa voiture son cheval en volée, et d'y placer quelques comestibles commandés pour le repas qu'on destinait au général. *Fauche* s'empressa d'accueillir une proposition qui lui fournissait si étrangement le moyen d'approcher de *Pichegru*. Le voilà dans *Huningue*, et, par le maître de poste en question qui lui sert d'égide, conduit droit à l'auberge où *Pichegru* venait de descendre.

Ce n'était pas un petit danger à courir que de s'introduire, et, sous les yeux de commissaires de la Convention investis de pouvoirs illimités, du droit de vie et de mort sur les citoyens, que de s'introduire, en temps de guerre, dans une ville frontière, une place forte, où tout étranger trouvé, sans motif qui justifiât sa présence, était aussitôt fusillé. La crise dura peu.

L'enthousiasme qu'excitait à cette époque la présence de *Pichegru*, était tel qu'on se le montrait avec empressement, et qu'on était fier

de le posséder. Les premières paroles que l'aubergiste adressa à *Fauche* furent pour lui demander s'il voulait voir le général, et en même temps il lui indiqua, près de la pièce où le couvert était mis, une autre salle où était *Pichegru*.

Fauche monte aussitôt; il trouve *Pichegru* se promenant en long en large, causant avec le général *Ferrand*. Il se place de manière à en être remarqué, et, à chaque allée et venue, attachant les yeux sur son visage, il le fixe avec affectation. *Pichegru* eut d'autant moins de peine à deviner que cet homme avait quelque chose de particulier à lui dire, que déjà il s'était aperçu qu'il en était suivi, et notamment dans ses jardins à Illkirck où il avait son quartier-général à peu de distance de Strasbourg.

Pichegru, après s'être promené encore un moment, dit au général *Ferrand*, en élevant la voix : Quelque temps qu'il fasse, je ne dînerai point ici; je vais aller dîner à Altkirch près du Fort-Louis, chez madame *Salomon*. Passant ensuite auprès de *Fauche*, il le fixe à son tour d'une manière expressive, et descend pour se mettre en route.

Comme il tombait de la pluie, et qu'il montait à cheval sans manteau, *Fauche* s'en appro-

cha pour lui offrir le sien. Non, dit *Ferrand.*, le général ne craint pas la pluie; et, répétant les propres expressions de *Pichegru*, il dit: Le général va dîner à Altkirch chez madame *Salomon;* puis il ajouta : Altkirch n'est guère qu'à trois quarts de lieue d'ici; j'ai ouï dire que l'établissement de bains qui s'y trouve est à vendre. C'était bien clairement fournir à *Fauche* un prétexte pour s'y rendre. Ce qui est bien positif aussi, comme *Fauche* ne tarda pas à l'apprendre, c'est que *Pichegru* qui devait dîner à Huningue, où tous les préparatifs étaient faits pour le recevoir, ne résolut si subitement de se rendre chez madame *Salomon* que parce qu'il s'était aperçu que *Fauche* avait quelque chose de secret à lui communiquer, et qu'il voulait lui procurer le moyen de l'entretenir librement.

Rentré dans l'auberge, *Fauche*, à qui il importait fort de n'être pas découvert, aperçoit un Français de sa connaissance; il ne l'évite point, il l'aborde le premier; mais après les complimens d'usage, déjà le Français lui demandait quelle affaire si majeure l'appelait dans Huningue, lorsque l'aubergiste qui tenait une table d'hôtes annonça qu'on était servi, et que ceux qui voulaient dîner pouvaient prendre place. Mettons-nous à table l'un à côté de

l'autre, et nous causerons à notre aise, dit *Fauche* au fâcheux. Dès qu'on est assis, *Fauche* se lève et dit au voisin : Je reviens à l'instant, gardez-moi ma place ; s'il vous plaît. Il court à l'écurie, trouve son postillon, fait mettre ses chevaux à sa voiture, sort d'Huningue comme il y était entré, comme un individu attaché à l'armée, et le voilà sur les traces de *Pichegru*.

Arrivé à Altkirch, il demande s'il y a des bains à vendre; on lui dit que oui; il se rend chez le propriétaire, c'était une femme : il examine l'établissement, en demande le prix, tire un crayon et prend des notes. Tandis qu'il écrit ou feint d'écrire, la baigneuse, croyant lui apprendre une nouvelle, s'empresse de lui dire que *Pichegru* vient de descendre chez madame *Salomon*, dans ce magnifique château qui est à peu de distance de l'endroit. — Comment ! *Pichegru* est ici? Je voudrais bien le voir ! où est ce château ? — Mon petit garçon va vous y conduire, et le petit garçon conduisit *Fauche* au château.

La grille était ouverte; une longue avenue conduisait au principal corps de logis. Le premier objet qui frappe *Fauche*, c'est *Pichegru* en robe de chambre, appuyé sur une croisée, et regardant du côté de l'avenue. *Fauche* ne doute point qu'il n'ait été aperçu, car il voit le

général s'éloigner de la croisée, jeter sa robe de chambre et reprendre son uniforme qu'il n'avait quitté sans doute que parce qu'il était mouillé : cela lui donne du courage.

Il se présente au château, et demande à lui parler. On s'informe de ce qu'il peut avoir à lui dire : il répond qu'il a des ordres à prendre du général pour une fourniture considérable de vins de Champagne qu'il lui a fait demander ; il est introduit.

PICHEGRU.

Vous cherchez à me parler?

FAUCHE.

Oui, général.

PICHEGRU.

Votre nom?

FAUCHE.

Fauche Borel.

PICHEGRU.

Votre pays?

FAUCHE.

Neuchâtel en Suisse.

PICHEGRU.

Votre état?

FAUCHE.

Imprimeur.

PICHEGRU.

Que me voulez-vous?

FAUCHE.

Vous demander une grâce.

PICHEGRU.

Quelle est-elle?

FAUCHE.

M. *Dupérou* m'a fait présent de manuscrits encore inédits de *J.-J. Rousseau*. Je voudrais qu'en les offrant au public, ils parussent sous vos auspices. En voici la dédicace que j'ai l'honneur de vous présenter.

PICHEGRU.

Je suis du nombre des admirateurs de *Rousseau*, sans doute; mais je ne vous dissimulerai pas que je n'approuve point tout ce qui est sorti de sa plume, et je n'ai nulle envie que mon nom soit placé en tête d'un ouvrage dont les principes ne seraient pas les miens.

Où sont ces manuscrits?

FAUCHE.

Chez moi, à Neuchâtel.

PICHEGRU.

Pourriez-vous m'en procurer la lecture?

FAUCHE.

Rien de si aisé; je vais les faire venir, et j'aurai l'honneur de vous les remettre.

PICHEGRU.

Voilà qui est bien. Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

FAUCHE.

Général, j'aurais encore à vous parler.

PICHEGRU.

Allons donc (*et voyant que* Fauche *promenait partout ses regards*), soyez sans inquiétude, nous sommes seuls.

FAUCHE.

C'est le prince *de Condé* qui m'envoie vers vous.

PICHEGRU.

Que veut le prince?

FAUCHE.

Il croit connaître vos principes; il croit qu'un homme tel que vous est trop clairvoyant pour n'être pas convaincu que la France touche à sa ruine totale; qu'il n'est de salut pour elle que dans le retour de son roi. Le prince croit ce retour facile; il croit qu'avec la disposition des esprits dans l'intérieur, qu'avec l'ascendant que vous avez sur le soldat, et en joignant votre armée à la sienne, vous pouvez l'un et l'autre marcher à l'instant sur Paris, et sous peu de jours le conquérir au roi.

PICHEGRU.

Rien que ça? (*Prenant un ton sévère.*) Depuis quand avez-vous quitté le prince?

FAUCHE.

Je l'ai quitté le 28 juillet.

PICHEGRU.

Où l'avez-vous laissé?

FAUCHE.

A *Mulheim.*

PICHEGRU.

Qu'êtes-vous devenu depuis ce temps?

FAUCHE.

Je n'ai pas quitté Strasbourg ni ses environs, où je cherchais l'occasion de vous parler.

PICHEGRU.

Il est vrai, je vous y ai vu; mais comment avez-vous pu pénétrer dans Huningue?

FAUCHE.

Par ruse, et comme attaché à votre suite.

PICHEGRU.

Avez-vous un passe-port pour aller d'une rive du Rhin à l'autre?

FAUCHE.

Oui, général.

PICHEGRU.

Voyons-le.

FAUCHE.

Le voilà.

PICHEGRU (*le lui rendant.*)

Il est en règle et peut encore vous servir.

N'avez-vous aucun billet à me remettre de la part du prince ?

FAUCHE.

Il eût craint de vous compromettre, et moi aussi.

PICHEGRU.

Il faut pourtant bien savoir à qui l'on parle. Je connais son écriture, quoique je n'en aie jamais reçu. Retournez vers le prince, et rapportez-moi un mot de sa part. Dites-lui dès à présent que s'il m'a cru bon Français il ne s'est pas trompé. Allez, et soyez ici après-demain, à cinq heures du matin; vous avez tout le temps pour cela.

Il n'y avait, en effet, que le Rhin à traverser. *Fauche* le passe, arrive dans la nuit chez le prince *de Condé* qui venait de se mettre au lit; est introduit par le chevalier *de Conti*, rend compte de sa mission, reçoit un billet pour *Pichegru*, et se remet en route pour venir le retrouver.

A l'heure dite, à cinq heures du matin, *Fauche* était dans l'avenue du château de madame *Salomon*. Mais déjà *Pichegru* montait à cheval, entouré de son état-major, et quittait Altkirch pour se rendre à Illkirch, son quartier-général. *Fauche*, étonné et croyant avoir mal compris l'ordre qu'il en avait reçu, prend le parti de le suivre. Arrivé à Illkirch un quart d'heure après lui, *Fauche* parvient encore à se faire annoncer. La foule écoulée, resté seul, le général le fait entrer. Le billet du prince était décacheté, sans suscription, et ne contenait qu'une simple invitation d'avoir toute confiance au porteur. Le général, l'ayant lu, dit à *Fauche* : Voilà qui est suffisant, nous pouvons à l'avenir nous voir et nous entendre; puis, lui rendant le billet, il ajouta :

« Reportez au prince que le descendant de « *Henri IV* peut compter sur mon dévouement. « Le comité de salut public me force à passer « le Rhin; quatre représentans du peuple sont « ici pour presser cette opération; mais que le « prince me fasse connaître l'endroit où il dé- « sire que j'effectue ce passage, c'est sur ce point « que je dirigerai mon mouvement à la tête de « quinze mille hommes d'élite. Pour signal, « je fais jeter à l'eau mes représentans, je mêle « mes soldats avec les siens; et, bras dessus bras

« dessous, en quatorze marches, nous sommes « à Paris. Mais, sur toutes choses, qu'il se con- « certe avec les Autrichiens; car, si j'ai des « braves dans mon armée, j'ai aussi des fana- « tiques, et, pour réussir, il nous faut assurer « nos derrières. »

Les négociations continuèrent. *Pichegru* et *Condé* étaient d'accord, mais Vienne ne semblait pas vouloir les seconder, et bientôt *Fauche* vint annoncer au général, de la part du prince, que décidément les Autrichiens refusaient d'agir dans ce sens, et qu'ils contrarieraient plutôt leur projet que de le mettre à exécution. Voilà qui n'est pas beau, dit *Pichegru;* mais laissez-moi faire, je vais les étriller; et, peu de jours après, il les étrilla à *Manheim.*

ARTICLE XXVII.

Désintéressement de Pichegru.—Le morceau de gaze.

Les lenteurs de *Pichegru* à exécuter les ordres des comités de gouvernement et ceux du Directoire qui succéda à ces comités; le peu de considération qu'il témoignait à certains militaires qui ne partageaient pas ses sentimens; ces négociations, ces pourparlers clandestins qui finissent toujours par transpirer, quelque précaution qu'on prenne pour les tenir secrets, alarmèrent enfin les directeurs qui lui ôtèrent le commandement en chef de l'armée du Rhin.

Pichegru en témoigna du mécontentement au Directoire, refusa l'ambassade de Suède qui lui fut offerte, et se retira à *Arbois*, lieu de sa naissance, où il savait qu'il serait nommé député lors des élections qui devaient avoir lieu incessamment pour la formation du corps législatif.

Je tiens du gouvernement batave que, pendant que *Pichegru* était à Arbois, ce gouver-

nement, ne le croyant pas dans l'aisance, lui envoya cent mille écus qu'il refusa obstinément.

Pichegru, quand j'arrivai en Hollande, y était encore adoré; à la vérité, les anti-stathoudériens lui avaient tendu les bras et facilité son entrée dans le pays; mais sa modération dans la conquête, et la discipline sévère qu'il avait su maintenir dans une armée dénuée de tout, lui avaient concilié l'amour et l'estime de chacun.

Dans le fort d'un hiver rigoureux, après avoir passé le *Mordeck* sur la glace, ses soldats, l'habit en lambeaux, le pantalon usé, sans souliers, les jambes et les pieds entortillés de foin, n'ayant dans la poche que du papier dont ils ne pouvaient faire usage chez l'étranger, et pressés par mille besoins, ne se permirent pas la plus légère entreprise sur la propriété d'autrui. Un seul vol fut commis. En traversant une *karmesse*, un grenadier qui avait perdu son bonnet, voulant se garantir d'un froid cuisant, prend un mouchoir étalé sur le devant d'une boutique, s'en enveloppe la tête et passe son chemin sans le payer; il est aperçu, un conseil de guerre convoqué, et le coupable est condamné à passer par les armes. Les autorités accourent vers le général en chef et lui demandent grâce. Volontiers, leur dit *Pichegru*; mais

si ce soir la ville est au pillage, rappelez-vous, messieurs, que c'est vous qui l'aurez voulu. Le soldat subit son jugement.

Autre trait de *Pichegru* en Hollande. Il entre dans *Mastricht* et loge ses troupes comme il peut. Un négociant, très-riche, très-patriote, mais très-peu charitable de toute manière, vient le trouver et lui donne une liste d'*orangistes* chez lesquels on avait logé des soldats, mais pas en assez grande quantité au gré de notre démagogue qui aurait voulu que, chez ces aristocrates, on les empilât de la cave au grenier. Je suis charmé de ces renseignemens, lui dit *Pichegru;* et vous, citoyen, vous a-t-on envoyé des soldats?— Oui, général.— Combien? — Quatre. — Cela suffit. Le dénonciateur est à peine de retour, qu'il voit arriver chez lui quarante autres soldats qui viennent s'y installer. Il vérifie l'ordre, ne peut en croire ses yeux et court de nouveau chez le général français pour lui observer qu'on s'est mépris. Non pas, lui dit *Pichegru*, j'ai fait retirer mes soldats de chez ces maudits orangistes où ils auraient été fort mal, pour les placer chez un patriote comme vous qui ne peut que les bien accueillir. Voyez, citoyen, si vous ne pourriez pas m'en loger le double, cela m'obligerait beaucoup.

Revenons aux négociations entamées par le prince de *Condé* et suivies par le roi. Lorsque *Pichegru* quitta l'armée du Rhin et se rendit à Arbois, le roi était dans une position critique. Les Autrichiens avaient été battus en Italie, et l'empereur d'Allemagne demandait une trêve aux Français. Pour l'obtenir plus facilement, il pressait *Louis XVIII* de quitter l'armée de *Condé*, et trois fois déjà cette sommation lui avait été faite sans qu'il eût pu se résoudre à y obtempérer. Ne pouvant toutefois résister plus long-temps à des instances si pressantes et si réitérées, il crut, avant de partir, devoir essayer une dernière tentative sur *le prince Charles* auquel il fit répéter, ainsi qu'au maréchal *Wurmeser*, par l'entremise du sieur *Fauche* à qui il les adressa, *que, malgré qu'il fût sur le point de s'éloigner, il croyait sa présence utile à l'armée.* L'archiduc répondit à *Fauche: Les intérêts du roi, mon cousin, sont les nôtres; mais, tant que je n'aurai pas carte blanche, il n'y a rien à espérer du conseil aulique.* C'était une quatrième fois dire au roi de s'en aller.

Cependant, près de quitter l'armée de *Condé*, le roi voulut savoir si *Pichegru* approuvait cette démarche et, en tout cas, prendre ses conseils. Il lui adressa donc directement à Arbois le sieur *Fauche* qui lui demanda un mot

pour le général. Ce mot fut écrit de la main du roi sur un petit morceau de gaze; cette gaze cousue dans la doublure de la manche du négociateur, il se mit en route pour la France et atteignit Arbois, non sans avoir couru vingt fois les risques d'être découvert. La gaze portait ces lignes écrites de la main du roi.

« *Les circonstances qui ont dérangé le grand plan que* BAPTISTE (Pichegru) *avait formé, loin de diminuer ma juste confiance en lui, n'ont fait que l'augmenter, s'il est possible. Je désire savoir quelles sont actuellement ses idées sur l'objet qui, j'en suis bien sûr, n'est pas moins celui de ses vœux que des miens. Je le prie donc de s'en expliquer avec M.* LOUIS (Fauche), *que je charge aussi de l'entretenir d'une idée que les derniers événemens m'ont fait naître, et sur laquelle je crois que* Baptiste *peut m'aider puissamment. Le sentiment qu'il doit avoir lui-même de ce qu'il vaut, lui est un sûr garant de mon estime pour lui.*

8 juin 1796. *Signé*, L.

Muni de ce billet, *Fauche* fut trouver en Suisse le ministre anglais *Wickham*, l'un des principaux agens de tout ce qui se tramait contre la France; et, sur le même morceau de gaze, au bas de l'écriture du roi, M. *Wickham* ajouta ce qui suit.

Si Baptiste, après avoir mûrement réfléchi à la possibilité de l'exécution du plan dont il est question dans le billet ci-dessus, se prête à remplir les vues de S. M., je promets de le soutenir de tous mes moyens.

13 juin 1796.

En voyant l'écriture du roi, *Pichegru* fut attendri et dit à *Fauche* : « Puisque ces b..... « d'Autrichiens ne veulent pas souffrir le roi « à l'armée de *Condé*, que le roi se rende à « l'endroit qui lui est assigné (1), les vrais « Français sauront bien l'y trouver. Qu'il ne « craigne point d'adhérer à toutes les condi- « tions qu'on voudrait lui imposer; une fois « qu'il aura mis la botte sur le territoire fran- « çais, il sera plus puissant que jamais. »

Comme il s'en était flatté, *Pichegru* fut élu député, vint à Paris où il continua de donner suite à ses projets, jusqu'à la journée de thermidor qui tourna contre lui.

(1) Ce lieu était Blankenbourg. C'est en s'y rendant, qu'au sortir de Rigel il fut assassiné à Dillingen, où il s'était arrêté pour se reposer.

ARTICLE XXVIII.

Il n'est pas tué, c'est pour demain.

On sait que *Bonaparte*, redoutant la fermeté de *Pichegru*, n'osa jamais le laisser paraître devant le tribunal criminel où furent traduits *Moreau* et ses co-accusés. On sait également que *Pichegru* fut étranglé au Temple, peut-être ignore-t-on un fait relatif à cet assassinat.

On voulait, en lui donnant la mort, faire croire au public que c'était *Pichegru* lui-même qui avait attenté à ses jours. Mais comment l'eût-il pu? En l'arrêtant, on lui avait pris ses armes, et, soigneusement gardé dans sa prison, il n'était guère présumable qu'il fût parvenu à se procurer un poignard ou une arme à feu. Il fut donc décidé qu'on l'étranglerait, et qu'on ferait courir le bruit qu'il s'était étranglé volontairement avec sa cravate, au moyen d'un morceau de bois qui lui aurait servi de tourniquet pour la serrer. Cette résolution prise, on

fit choix de quelques compères pour répandre ce mensonge.

Un homme connu, qui était alors en place, et qui, depuis, s'est fait une singulière célébrité, était du nombre de ces compères, et il lui avait été confié que l'exécution aurait lieu cette nuit même. En conséquence, le lendemain, dès neuf heures du matin, il était à son poste, c'est-à-dire dans une pièce du palais de justice, où il expliquait aux passans qui s'amassaient autour de lui, comment *Pichegru* s'était suicidé, comment il y avait possibilité qu'avec une cravate et un bâton tourné avec effort on vînt à bout de se couper la respiration, comment le geolier l'avait trouvé étendu sur son lit; lorsqu'au fort de ses explications un de ses amis, autre affidé, arrivant trop tard, sans doute, se hâta de le tirer à quartier, lui disant : *Taisez-vous donc, il n'est pas tué, ce n'est que pour demain.*

ARTICLE XXIX.

Instructions secrètes.

Depuis la conquête de la Hollande par Pichegru, ses institutions politiques et la forme de son gouvernement avaient été, en quelque sorte, calquées sur celles de la France. Elle avait un Directoire et deux Chambres de représentans; et, depuis la création de ce Directoire et de ces deux Chambres, des coups d'état avaient déjà eu lieu. Il y avait là des orangistes, des républicains, des anarchistes, des gens désireux de pouvoir, amateurs de nouveautés; enfin, des factions de toutes couleurs. Ces gens, ces factions, la Hollande, je n'en avais pas la première idée quand je fus choisi pour leur imposer un frein.

J'étais sur mon siége au tribunal de cassation, lorsque je reçus l'invitation de me rendre sur-le-champ au Directoire assemblé. L'huissier ayant annoncé que j'étais arrivé, le président vint à ma rencontre pour m'introduire dans la salle des délibérations. Il n'y avait que les cinq

directeurs, le secrétaire général *Lagarde* et M. *de Talleyrand*, ministre des relations, qui se tenait debout derrière le siége où l'on m'avait dit de m'asseoir. La séance ne fut pas longue. « Le Directoire, me dit-on, vous a nommé « ministre de France à La Haye. Le temps « presse, il vous est ordonné de partir cette « nuit même. Le ministre des relations vous « donnera des instructions par écrit; voici celles « que le Directoire a jugé convenable de vous « transmettre verbalement. Des troubles ont eu « lieu en Hollande; par suite de ces agitations, « les membres qui composaient le Directoire « batave ont été changés, plusieurs sont en ju- « gement, et nous sommes informés que la « tête de l'un d'eux, *Van Langen*, va tomber. « Quand cette nouvelle forme de gouverne- « ment est à peine introduite en Europe, « quand elle fait le désespoir et la crainte des « puissances continentales, il serait trop satis- « faisant pour elles, trop impolitique, d'aller « donner le spectacle d'un directeur montant « à l'échafaud; il faut l'en arracher. On laisse à « votre discrétion les moyens d'y parvenir. « Mais songez bien que *Van Langen* ne doit « pas mourir. Nous avons en Hollande une « armée suffisante pour appuyer vos opéra-

« tions. Le général en chef et les autres généraux « ont déjà reçu l'ordre de vous obéir en tout et « pour tout : disposez de la force armée ; agissez, le gouvernement vous soutiendra. »

Je promis au Directoire que je remplirais la mission dont il voulait bien m'honorer, ou que je périrais à la chose. Je m'éloignais ; M. *de Talleyand* me dit de l'attendre dans la pièce voisine ; il vint m'y prendre, m'amena au ministère, dans sa voiture, m'enferma dans un petit cabinet où je trouvai des instructions écrites et mes *lettres de créance*. Au bout d'une demi-heure, il vint me mettre en liberté, me dit d'aller chez moi faire mes dispositions, afin de partir la nuit et de revenir dîner chez lui ; qu'il avait, avant que je montasse en voiture, deux mots à me dire. Je revins ; ces deux mots furent : « Des mesures de rigueur vous sont « prescrites contre les émigrés, usez de ménage« mens envers ceux qui furent de l'Assemblée « constituante. » Je trouvai ces deux mots bien laconiques et le temps que j'avais devant moi bien court. Heureusement qu'à table, au milieu de nombreux convives, je me trouvai à côté de M. D*, alors chef de la division du Nord, qui, pendant tout le dîner, eut l'extrême obligeance de répondre à mes nombreuses questions sur la

Hollande, et me donna, sur la situation politique de ce pays, des renseignemens précieux que je n'avais pas trouvés dans mes instructions. Me voilà parti.

ARTICLE XXX.

Ma tournure.

Bon Dieu! qu'à cette époque les chemins, rompus par l'artillerie, étaient effroyables! Je cassai cinq voitures de Paris à Bruxelles. Je crus que les onze mille francs que M. *Laforet*, chef de la division des fonds au ministère des relations, m'avait comptés pour mes frais d'équipement, resteraient sur la route, et peu s'en fallut. Si de Bruxelles au Mordeck j'en eusse encore cassé deux, l'ambassadeur arrivait à La Haye sans un sou dans sa poche. Bien fut avisé M. *Simon*, carrossier à Bruxelles, quand il eut la bonté de me céder sa propre voiture : Je vous réponds de celle-là, me dit-il, elle ne cassera pas. La berline était fort bien, mais il avait chez lui quelque chose de mieux; c'était mademoiselle *Candeille* qu'il venait de prendre pour femme. Il n'y avait pas très-long-temps que, sur les planches, il s'était engagé un combat de politesse entre mademoiselle *Candeille* et moi, elle était actrice, elle était auteur;

nous nous trouvions en concurrence pour être joués.

— Mademoiselle, votre pièce passera la première. — Non, monsieur, ce sera la vôtre. — Mademoiselle, je vous en prie. — Monsieur, je n'en ferai rien. Mieux eût valu que le débat durât éternellement, car nous tombâmes l'un et l'autre. Après l'avoir saluée à Bruxelles, j'amenai le carrosse.

Les ressorts en étaient bons, je vous jure; car, à une demi-lieue de Bruxelles, une heure de nuit, ils furent mis à l'épreuve. Je fus réveillé brusquement par mon domestique, qui me dit que nous étions attaqués par des voleurs. Je mis la main sur mes pistolets et la tête à la portière. C'étaient six volontaires qui allaient à Anvers rejoindre leurs corps. Ils me ressemblaient, ils trouvaient plus commode de courir la poste que d'aller à pied. Quatre s'étaient placés derrière la voiture, les deux autres étaient grimpés et assis sur la vache. Comme on n'y voyait guère et que je n'étais pas encore sûr du fait, je fis arrêter. L'un d'eux descendit, se fit connaître, et me dit que si je voulais leur permettre d'aller ainsi jusqu'au prochain relais, je rendrais à ses camarades et à lui un grand service; non seulement jusqu'au relais prochain, lui dis-je, mais jusqu'où vous voudrez.

Il fut reprendre sa place. Ils avaient gardé le silence; ils entonnèrent alors des chansons si comiques, tinrent des propos si plaisans, furent si bruyans, qu'il n'y eut plus moyen de fermer l'œil. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyageaient de la sorte, ils connaissaient trop bien le numéro. Dès qu'on approchait du relais, ils descendaient, prenaient les devans pendant qu'on relayait; et, quand la voiture les rattrapait, ils attrapaient la voiture.

Au jour, les visages se regardèrent; on fit connaissance. J'avais de la bonne eau-de-vie, nous trinquâmes à la république. — Et à vous, mon général. — Et à moi, mes camarades; va pour général. En effet, je ressemblais à un juge comme un juge ressemble à un *Talpache*. Un bonnet de police, une redingote bleue, un sabre à la ceinture, taille de cinq pieds six à sept pouces, trente ans, bien de figure, à ce qu'on disait, et pas de goutte pour le moment, il ne me manquait que des moustaches pour avaler *Souwarou*.

ARTICLE XXXI.

M. *Wandergoës.*

QUAND j'arrivai à La Haye, M. *Wandergoës* y occupait le ministère des affaires étrangères. Il pouvait avoir alors quarante-cinq ans. Il avait été, sous les états-généraux de Hollande, ambassadeur en Espagne, en Danemark, et eu des missions diplomatiques à remplir dans les principales cours de l'Europe. A l'époque dont je parle, qu'il fût *stathoudérien* ou républicain, il n'importe; telle était son immuable probité, qu'ayant accepté un emploi dans la république, il était incapable, non seulement de la trahir, mais de ne pas la servir de tous ses moyens. Sa taille n'était pas haute, son abord était froid, sa figure pâle, sa physionomie immobile; mais cette figure s'animait, devenait gracieuse quand la conversation ou les personnes lui agréaient. Il parlait lentement, avec mesure, mais il parlait bien. Il n'avait rien de la tournure hollandaise; il s'en était défait dans les cours étrangères dont il avait contracté toute l'urbanité. Son

érudition et ses connaissances étaient étendues; il aimait les arts, connaissait les auteurs anciens et modernes; et, rompu dans la diplomatie, le vieux *Bernestorf*, qu'il avait pratiqué à Copenhague, lui semblait mériter des autels. Simple dans ses goûts, dans ses mœurs, M. *Wandergoës*, pour tout délassement, cultivait son jardin, ou faisait éclore des poussins à la façon de *Réaumur*.

Sa femme, la plus digne, la plus vertueuse des femmes, la mort dans le cœur, le sourire sur les lèvres, était, malgré ses souffrances, d'une résignation, d'une douceur inaltérables. Forcée, par le poste que son mari remplissait, de recevoir la cour et la ville, de recevoir tous les ministres étrangers, elle faisait les honneurs de sa maison avec une affabilité, une grâce toute particulière, et, sans effectation, répondait et parlait à chacun dans sa langue. Au milieu de ces réunions brillantes, souffrant sans gémir, elle élevait à la dérobée des yeux humides vers le ciel : on eût dit d'un ange descendu sur la terre, soupirant après sa patrie; elle y est retournée.

Dieu me pardonne ! lui disais-je un jour devant M. *Wandergoës* lui-même, je crois que, s'il l'osait, votre mari soutiendrait l'Angleterre contre la France. Oh que non ! me dit-elle

avec cette voix si douce, soyez tranquille. Est-ce qu'il n'a pas été jaloux, en Espagne, d'un Anglais qui m'y faisait la cour, mais jaloux à me faire mourir? Depuis ce temps, rien n'y a fait ; et les Anglais et l'Angleterre, il les a tous en horreur. Moquez-vous de lui.

Qu'on m'excuse si je m'appesantis sur M. *Wandergoës* et sur une personne qui lui fut si chère. J'ai tant d'obligation à ce ministre qui m'honora de son amitié et voulut bien protéger mon inexpérience, que je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

A trente ans, on doit savoir quelque chose ; mais, dans la carrière où j'entrais, on ignore plus qu'on ne sait. Quand M. *Wandergoës* eut connu ma franchise; quand il fut convaincu que je n'avais nulle envie de révolutionner son pays, comme on avait cherché à l'insinuer au gouvernement batave; quand il vit qu'au lieu de favoriser les exactions des Français, je me prononçais ouvertement contre tant d'infamies, il ne craignit pas d'accorder à un jeune homme toute sa bienveillance et toute son amitié. L'une et l'autre me furent d'un grand secours, comme on va le voir; mais cette amitié ne me fut accordée qu'après une confidence de ma part, qu'il ne croyait pas obtenir, quoiqu'il la provoquât.

Pour me faire entendre, je dois commencer par quelques explications.

Vainement les Hollandais, facilitant les succès de *Pichegru*, avaient-ils contribué eux-mêmes à la conquête de leur pays. Vainement leur avait-on fait les plus belles promesses, s'ils n'opposaient que peu de résistance, et souffraient que leur territoire fût occupé par nos armées. A peine cette occupation eut-elle lieu, que nous traitâmes avec eux en vainqueurs, et que leur richesse présumée fut la mesure de nos prétentions. L'Angleterre les eût envahis, qu'ils auraient gagné au marché.

Après en avoir tiré beaucoup d'argent de prime abord; après leur avoir imposé des contributions annuelles, ainsi que le Turc dans son *pachalick*, on exigeait d'eux des *avanies* sous mille prétextes différens. Un article du traité disait-il que leur ville maritime la plus importante serait gardée conjointement et jusqu'à la paix continentale, par un nombre égal de soldats français et de soldats hollandais, on en induisait que la moitié de cette ville appartenait en toute propriété à la France; et, chaque fois que l'on voulait extorquer de nouvelles sommes, on faisait valoir cette prétention avec autant d'impudeur, que ces pauvres Hollandais,

désireux de conserver leur port, apportaient de soumission à payer.

Avions-nous dans nos armées quelques bataillons bien déguenillés, bien exténués, c'étaient ceux-là qu'on faisait filer sur la Hollande; et, quand ils étaient beaux et bien luisans, on avait soin de les en retirer pour faire place à d'autres en aussi piteux état, et que nos bons amis remplumaient comme leurs devanciers. Passe encore si le gouvernement batave avait été maître d'habiller lui-même nos Césars; il l'eût fait avec économie, et l'eût bien fait; mais non, nous avions là une nuée d'ouvriers, porteurs de grands ciseaux, qui, se sentant bien épaulés, voulaient tailler eux-mêmes en plein drap; de façon que le soldat était moins bien vêtu, et qu'il en coûtait le double à la Hollande.

Sous prétexte d'empêcher le commerce avec l'Angleterre, une bande de pirates, se disant corsaires, investissait tous les ports; et, quand, après avoir échappé sur les mers à mille dangers, le vaisseau national, chargé du produit de ses colonies, se réjouissait d'entrer au port, les forbans s'en emparaient; et, malgré les droits du propriétaire, le deuil d'Amsterdam et les justes réclamations de l'autorité, la cargaison devenait la proie de ces vampires.

Outre un traitement considérable, c'était tant pour la table du général en chef, tant pour sa police particulière, tant pour son logement; c'était tant pour l'inspecteur en chef, tant pour les inspecteurs en sous-ordre et des commissaires de toute couleur: dogues, mâtins, lévriers, barbets, c'était à qui ferait franche lippée; et, jusqu'au moindre roquet, tous mordaient au gâteau.

On eût dit qu'en Hollande il pleuvait des ducats.

Rebuté, confus de ce qu'on ne se lassait point de lui faire avaler des couleuvres, le Directoire batave chargea M. *Wandergoës* de me porter ses plaintes, et de me faire connaître l'intention qu'avaient les directeurs de quitter le timon des affaires, si le gouvernement français ne faisait cesser un état de choses si déplorable.

C'est inutilement, me dit M. *Wandergoës*, que *Schemmelpenningue* (l'ambassadeur de Hollande à Paris) fait de continuelles représentations; on n'en tient compte. Si ces représentations étaient appuyées par votre correspondance; si vous y exposiez tout ce que vous voyez vous-même, tout ce qu'on nous fait souffrir injustement, il est présumable qu'on aurait plus d'égard à notre situation. A la vérité, nous avons à nous louer de vous, parce

que vos notes au Directoire batave, au lieu d'être impérieuses, sont mesurées, et que, loin de l'avilir, on voit que vous cherchez à lui donner de la considération : nous vous en savons tout le gré imaginable ; mais, permettez-moi de vous le dire, nous pensons que ce que vous faites d'une main, vous le détruisez de l'autre, et que vos lettres pour la France sont l'opposé de vos discours à La Haye. Si, en soutenant les intérêts de votre pays, vous souteniez aussi les nôtres, comme la justice vous en fait un devoir, nous serions moins malheureux.

Nous étions dans mon cabinet de travail, j'ouvre un carton, j'en tire la minute d'une lettre que j'avais adressée à M. *de Talleyrand*, il n'y avait pas plus de dix jours ; et, la présentant à M. *Wandergoës :* Je ne vous attendais pas, lui dis-je ; lisez cela. Dans cette lettre, je m'élevais avec force contre les abus qui se commettaient en Hollande ; je représentais avec respect, mais avec énergie, à M. *de Talleyrand*, que ce pays, qu'on voulait arracher à l'influence de l'Angleterre, était précipité vers sa domination par les vexations continuelles qu'on lui faisait subir. Après avoir exposé au ministre que trois de mes lettres sur le même sujet étaient restées sans réponse, je finissais par lui dire que si le Directoire de France croyait ne devoir apporter

aucune attention à mes nombreuses représentations, je le priais de vouloir bien me rappeler et me permettre d'aller reprendre ma place au tribunal de cassation.

M. *Wandergoës*, en me remettant cette lettre, m'embrassa, me pressa les mains, et, attendri, retourna vers les directeurs bataves leur dire que, dans l'envoyé français, les Hollandais avaient un ami.

A partir de ce moment, la plus douce intimité, la plus grande confiance régnèrent entre M. *Wandergoës* et moi. Il n'est sorte de bons procédés, de prévenances que je n'en aie reçus; et, de concert, nous travaillions à faire le bien de la Hollande, à servir les intérêts de la France. Dans ses momens de loisir, il me parlait des cours étrangères, m'en faisait connaître les personnages, m'initiait dans leurs intrigues, me montrait leur crédit, leur nullité, et, m'introduisant dans le cabinet de plusieurs souverains, me dévoilait ou leurs moyens ou leur misère. Petite science, petite politique, mais qui ne laisse pas d'avoir son utilité. En voici la preuve:

Quelques succès, dont je parlerai plus tard, m'avaient attiré, de la part de M. *de Talleyrand*, des éloges qui, sans doute, n'étaient qu'un encouragement pour en mériter d'autres. Un soir que je me promenais avec M. *Wandergoës*

dans son jardin, on m'apporta les dépêches. Il y en avait une de M. *de Talleyrand*, qui portait qu'à Vienne il y avait un ministre qui nous nuisait plus que les autres; qu'il était important de le faire disgracier; mais que la chose était d'autant plus difficile, que le général *Bernadote* (aujourd'hui roi de Suède) avait quitté Vienne brusquement, après y avoir été insulté, et que nous n'avions personne en Autriche pour agir. Voulant piquer mon amour-propre, M. *de Talleyrand* terminait sa lettre en me disant: *Tâchez donc de faire renvoyer ce ministre. D'après ce que vous avez fait, ce qu'on vous demande ne vous est pas impossible.*

Si fait, ma foi! c'est impossible, m'écriai-je tout haut, après avoir lu. Qui est-ce qui est impossible, me dit M. *Wandergoës* qui m'avait entendu? Je lui fis part du contenu de la lettre. Rentrons, me dit-il, et, m'ayant fait asseoir à son bureau: Répondez à M. *de Talleyrand* ce que je vais vous dicter; et il me dicta ce qui suit: *Dans un mois, le ministre dont vous me demandez le renvoi ne sera plus en place.*

—Jamais je n'écrirai cela que je ne sache bien par quels moyens je peux faire renvoyer ce ministre.— Vous n'avez donc pas confiance en votre ami? — Toute confiance, assurément, et vous n'en doutez pas; mais je serais le plus

grand fat de la terre, si, sans m'être assuré de la réussite, j'allais d'avance me targuer d'un pareil succès. Que j'échoue, me voilà décrédité, couvert de ridicule; et mon ennemi le plus mortel ne m'eût pas joué un tour plus pendable. — Eh bien donc! il faut vous satisfaire.

Nous sommes, me dit M. *Wandergoës*, économes, parcimonieux même, si vous voulez, dans notre intérieur, dans nos habitudes privées. Chez nous, et vous avez pu le remarquer, tous les emplois civils, à partir du plus petit jusqu'au plus grand, tous les emplois fournissent à ceux qui les possèdent les moyens de vivre suivant leur état, et non les moyens de s'enrichir. Cet esprit d'ordre qui règne ici dans toutes les classes de société, a été la source de notre prospérité; mais si nous savons serrer la main quand il le faut, nous savons aussi l'ouvrir à propos. *Frédéric II* laissait tous ses envoyés mourir de faim dans les cours de l'Europe, et, pour les en consoler, leur mandait que si l'on manquait aux égards qui leur étaient dus, il avait là deux cent mille hommes qui leur regardaient par-dessus l'épaule. Comme nous n'avons pas deux cent mille baïonnettes pour faire baisser les yeux aux insolens, nous avons soin, sans que nos ambassadeurs fassent trop d'étalage, de leur donner un riche traite-

ment, de mettre à leur disposition des sommes considérables, afin d'ouvrir avec une clef d'or les portes que vous autres Français jetez en dedans à coups de crosses.

Nous aussi, depuis long-temps, nous désirions le renvoi du personnage qui vous déplaît dans le cabinet de Vienne. Notre ministre a fait là-bas tout ce qui convenait pour réussir; une femme, bien payée, a porté le coup; et j'ai la certitude que, si déjà il n'est hors de place, il sera disgracié avant quinze jours. Voyez maintenant si vous voulez hasarder la réponse? — Telle vous me l'avez dictée, telle je la ferai partir. — Libre à vous; mais ne vous avisez pas de dire que nous vous avons été d'aucun secours. Faites-vous honneur de la chose, je vous y invite et vous y autorise.

Je fis partir ma réponse courrier pour courrier. Trois semaines après je confirmai le renvoi du ministre. Cela parut étrange et devait le paraître. Voilà comment, d'après l'autorisation et les procédés de M. *Wandergoës*, je me donnai les gants d'une affaire qui ne m'avait coûté d'autre peine que celle de lui conter mon embarras.

ARTICLE XXXII.

Climat.

Avant que de parler de ses manœuvres sur un terrain, on doit commencer par donner une idée de ce terrain lui-même. Ce que nous avons journellement sous les yeux est souvent ce que nous connaissons le moins, et c'est parce que la Hollande est à notre porte que je pourrai dire d'elle ce que peut-être on ne connaît point encore.

A la Hollande peut s'appliquer aussi ce proverbe espagnol : *Que le vent qui n'a pas la force d'éteindre une chandelle a celle de tuer un homme.*

Il y règne, sur les bords de la mer particulièrement, ce qu'on appelle un *froid fin* qui vous pénètre insensiblement et vous tue, si vous n'êtes prémuni contre ses atteintes.

Après la conquête, nos jeunes militaires se moquaient de ces étoffes plucheuses, de ces spincers bien étoffés dont se plastronnent les

meners. Mais le pantalon de nankin, le fin bas de soie, le gilet de basin et l'habit étriqué, ayant envoyé nombre d'entre eux de la promenade au cimetière, nos petits messieurs commencèrent à comprendre que s'il était inutile de se matelasser devant la bouche du canon, cette précaution n'était pas superflue contre le souffle d'un zéphir hollandais.

Il est telle île de la Hollande dont le sol est charmant, mais le climat si meurtrier, qu'on y est vieux à quarante ans. Les miasmes qui s'exhalent de la vase engendrent des fièvres pernicieuses qui moissonnent l'habitant, et surtout l'étranger. En arrivant à La Haye, informé qu'un de nos régimens, en garnison dans cette île, venait d'y perdre la moitié de son monde, je dis au général *Hatry*, qui commandait en chef, de le changer au plus tôt de destination. Non, me dit-il, le mal est fait; ce que ce régiment devait perdre, il l'a perdu. Le soldat qui a résisté ne sera plus atteint; au lieu que si je le fais remplacer par un autre bataillon, le nouvel occupant sera décimé comme le premier.

Tous les transports ne se faisant que par eau, chaque rue est traversée par un canal aussi bourbeux que profond. Sur ces canaux est une multitude de ponts qui se partagent et se

lèvent à volonté pour laisser circuler les barques portant des mâts ; et, sur ces ponts en charpente et d'une construction légère, il n'y a, pour garantir le passant, qu'une seule chaîne en guise de garde-fou.

Quand il survient tout-à-coup d'épais brouillards, ce qui se voit quelquefois à la chute du jour, les habitans qui sont hors de chez eux courent les plus grands dangers, et l'on a vu jusqu'à trois ou quatre cents personnes être, dans une seule ville, et dans une seule nuit, victimes de cette subite obscurité.

Partie de la Hollande est une conquête de l'homme sur la mer qu'il a fait refouler sur elle-même. Des digues opposées à ses flots sans cesse menaçans dépassent de beaucoup en élévation un sol toujours à la veille d'être submergé. L'habitant qui sommeille sur cette terre inhospitalière tient nuit et jour amarrée, au mur de sa maison, la barque qui doit le recueillir ainsi que sa famille en cas de rupture de la digue, et fréquemment il est forcé de se précipiter dans cette chaloupe, submergée souvent par l'impétuosité de la cataracte.

Ce sol, au-dessous du niveau de la mer, le Hollandais l'exploite, le creuse encore ; sans relâche il en extrait la tourbe dont il se chauffe, et, par cette dangereuse excavation, facilite

le débordement qui doit enfin l'engloutir : débordement dont il n'est que trop averti, puisqu'à peu de distance du rivage, on voit çà et là sortir des eaux, à la marée tombante, des tours, des flèches, qui dépendaient de villes englouties.

ARTICLE XXXIII.

Mœurs.

L'ombre, la verdure, le repos, voilà ce que les Hollandais aiment par-dessus tout; ou plutôt ce qu'ils aiment sur toute chose, c'est l'or qui leur procure ce repos et cette verdure.

Vainement la raison et l'expérience leur disent que, sur un sol aquatique, sous un ciel brumeux, ils devraient, pour leur conservation, dégager leur habitation et l'exposer aux rayons du soleil; c'est toujours au bord d'un canal, au fond d'un bocage que cette habitation est placée.

Dans cet asile du silence, sous ces arbres, au bord de ce canal est aussi un pavillon où le Hollandais, établi dans un fauteuil, une pipe à la bouche, le coude sur la table et le pot de bière sous la main, passe sans bouger des journées entières à songer.

Car que faire en un gîte.....

A ces réduits si frais, et qu'ils embellissent

de tous leurs moyens, ils se plaisent à donner des noms de fantaisie qu'ils écrivent en grosses lettres et mettent en évidence. C'est, par exemple : *Délices des yeux. Charme du cœur. Asile de Flore. Retraite du sage.*

La culture des fleurs est encore aujourd'hui une de leurs occupations favorites ; mais cette occupation n'est plus une folie, et l'on ne peut plus dire :

Le vainqueur de Philippe
Fait dépendre son sort du sort d'une tulipe.

Rien de plus solitaire que cette promenade *du bois*, qui touche à La Haye. Ces arbres qui, malgré leur vieillesse, ne sont point encore couronnés; qui, le pied dans l'eau, le corps mousseux, lisse ou marbré, portent leur dôme jusqu'au ciel, et dont la feuille toujours verte tombe au souffle de l'hiver sans avoir jauni ; ces sentiers sinueux, ce jour doux, cette ombre mystérieuse, les prairies dont ce bois est coupé, les animaux étrangers qui animent ces prairies ; le signe qui glisse sur cette nappe d'eau, et cette famille innombrable de rossignols, dont la voix vous suit partout, font de ce séjour agreste un séjour enchanteur. Chose incroyable ! tel est l'amour du Hollandais pour le chant du rossignol, qu'il était défendu de décharger une arme à feu dans *le bois* de La Haye, sous peine

d'un emprisonnement rigoureux, et de tuer un rossignol, sous peine de mort.

Comment concilier avec des inclinations si douces ce qui se pratique dans *quelques endroits* du même pays ; je dis dans quelques endroits : Les jours de fête, le peuple se rend à des tabagies situées à quelque distance des villes ou des bourgs. Il n'y va point à pied, mais sur des chars d'une structure légère, dont le plus petit contient de douze à quinze individus. Les routes étant unies comme une glace, sablées comme un jardin; ces chars ou *jean de plaisir*, comme on les appelle, roulent avec rapidité, et ceux qu'ils emportent poussent des cris de joie qui ressemblent assez à des hurlemens. Quand la tourbe glapissante est arrivée à l'estaminet et que *le chenick* est versé, le *farqu* de la bande tire de sa poche un couteau à gaîne, et, lui faisant faire la roue avec le pouce et l'index, le lance au plafond où il se fiche après avoir tournoyé en l'air. On s'attable, la bière, le genièvre, les coquillages, les *pannekouques*, tout y passe. Mais voici venir une autre cohue, un autre *jean de plaisir*. Non moins superbe que celui qui a jeté le gant, le héros de la nouvelle troupe saisit fièrement un escabeau, monte dessus avec légèreté, et, sur la pointe du pied, le jarret tendu, l'autre jambe en l'air,

s'empare du tranchelard de son rival. Alors grand silence : le cliquetis des verres est suspendu, les bouches sont béantes, et nos champions; l'œil fixe, pied contre pied, la main gauche derrière le dos, se dardent, avec la droite, des coups de couteau *qui ne doivent pas être mortels, qui ne doivent pas effleurer un œil*, mais dont ils s'entaillent le reste de la figure avec dextérité, jusqu'à ce que l'assemblée ait proclamé le vainqueur et dit : C'est assez.

Ici, c'est une peuplade de pêcheurs dont les individus, hommes et femmes, n'ont jamais contracté une alliance hors de chez eux, hors de l'enceinte de leur village. Dès qu'une fille est nubile, maîtresse de ses faveurs, elle fait choix d'un amant et vit publiquement avec lui. Si un an se passe avant que rien n'indique qu'il doive naître un fruit de ce commerce, elle fait un nouveau choix, elle en fait trois, elle en fait six, elle en fait jusqu'à ce qu'un mortel, plus heureux que les autres, interrompe enfin cette stérilité; et cet heureux mortel, porté en triomphe dans le village, devient, par les liens du mariage, possesseur d'une femme sur la fidélité de laquelle on assure qu'il peut compter.

Ailleurs, c'est une autre manie; c'est un bourg dont tous les habitans sont à l'aise. Leur propreté

est vétilleuse : leurs rues sont sablées par compartimens avec du cailloutage de nuances différentes. Leurs maisons, peintes de diverses couleurs, sont, par le moyen de petites pompes aspirantes et foulantes, lavées tous les jours de haut en bas. Pour que la voie publique ne soit point salie par les animaux domestiques, on leur attache sous la queue un sachet qui reçoit leurs excrémens. Chaque habitant a deux maisons assez voisines, mais séparées par un jardin. L'une est habitée; l'autre, ornée de ce qu'on a de plus précieux, de ce que tel ou tel aïeul a, dans ses voyages, rapporté de l'Inde ou de la Chine, en vases, étoffes, fruits, porcelaines ou choses rares, ne s'ouvre que trois fois dans la vie. On y est ondoyé à sa naissance; on y pare la mariée avant que de la conduire à l'autel; et, le jour où l'on meurt, le cercueil y est déposé sur le seuil de la porte. C'est par une faveur particulière, et pour l'avoir demandée avec instance, que *Joseph II*, empereur d'Autriche, entra dans une de ces maisons.

Ailleurs encore, il est tel village où une maison double de valeur, parce qu'une cicogne a établi son nid dans une des cheminées. C'est pour le propriétaire un gage de prospérité; et s'il plaît à ces oiseaux de boucher de leurs nids toutes ses cheminées, il aime mieux n'y pas faire de feu

que de les en déloger. La vérité est qu'on les nourrit en Hollande sur les places publiques, qu'on les y attire. On donne pour cause de cette prédilection qu'une année que les joncs avec lesquels les Hollandais construisent les nattes qui préservent leurs digues, avaient été sur le point d'être hachés entièrement par une nuée de sauterelles, et qu'ils furent préservés de ce malheur par les cicognes qui dévorèrent ces insectes.

Médecins, pilules, apothicaires, les rues en sont pavées, et de marchands de vin aussi. Du moins, la bonne foi de ceux-ci est-elle apparente, on lit sur leurs enseignes: *Ici, en prévenant une heure d'avance, on vous fait du vrai vin.* VRI WIN.

Les brasseries ne sont plus en aussi grande quantité depuis que *Boerhave* voyant qu'en Hollande, plus que partout ailleurs, on était travaillé de la pierre, chercha les moyens de la prévenir. Ce grand homme, après avoir médité, crut découvrir que le mal avait sa source dans l'usage trop fréquent de la bière. Il publia son opinion; elle était d'un grand poids; on se retrancha sur la bière qu'on remplaça en grande partie par le thé et le café. Insensiblement, les malades de la pierre furent beaucoup plus rares; et ce que *Boerhave* avait offert comme un

doute à ses compatriotes, devint pour eux une réalité.

Dans sa vie privée, le Hollandais est en général fidèle à sa parole et à ses engagemens. Sous le rapport politique, je pourrais assurer que, de toutes les puissances de l'Europe, la Hollande est celle qui a le moins enfreint de traités. Dirai-je que sa faiblesse est cause de sa bonne foi? ce serait empoisonner la source d'une belle action.

Chez eux, des établissemens publics, convenablement dotés, sagement administrés, sont ouverts à tous les âges, à tous les nécessiteux. C'est là qu'il est interdit de mendier, et qu'un mendiant est véritablement un lâche. Quand vous faites disparaître la mendicité, que de crimes de moins dans un État. — En France, cela ne se peut pas. — C'est que jusqu'à présent vous n'y avez eu que le despotisme ou des factions et point d'esprit national.

L'hôtel-de-ville d'Amsterdam est un vaste et bel édifice, bâti sur pilotis, construit en pierres de taille, qu'on ne tire de l'étranger qu'à grands frais. Ce bâtiment a dû coûter des sommes énormes; et, quoique sa construction ne date pas de loin, on ignore entièrement d'où les États ont tiré l'argent qu'ils y ont employé. Les *magnifiques seigneurs* payèrent comptant, brûlèrent les

mémoires et emportèrent leur secret. C'est ce que m'a dit le ministre des finances, M. *G**, qui avait l'obligeance de me faire voir Amsterdam.

Cet édifice réunit en quelque sorte tous les établissemens publics, offre un local à toutes les autorités. C'est là que sont aussi les tribunaux et les prisons. Avec quelle humanité sont soignés les détenus ! quelle salubrité, quelle propreté jusque dans les cachots ! ils sont peu habités, les supplices sont rares, ils épouvantent la multitude. Du prononcé du jugement à son exécution il n'est qu'une seconde. La salle de justice est au premier ; quand le condamné quitte cette salle, il entre dans le vaste corridor qui la précède. Ce corridor est éclairé par une grande porte vitrée qui donne sur un balcon, auquel est adapté de plain pied un échafaud mobile. La hache est levée : le coupable n'a pas entendu son arrêt, que déjà il a vécu.

Ceux qui sont atteints et convaincus d'avoir fait l'amour à l'antique, sont punis de leur friandise par une réclusion perpétuelle. Patience leur soit en aide ! ce n'est pas moi qui leur ouvrirai la cage.

Les *musico* sont un lieu de prostitution. L'étranger les visite ; les plus honnêtes gens du monde y entrent sans scrupule. Ces établissemens ont un but politique. Le matelot qui

vient de faire un voyage de long cours ne se rembarque pas facilement tant qu'il a dans sa poche l'argent qu'il a rapporté. C'est par les musico qu'on lui offre un moyen de le dépenser; c'est là aussi que, dans le sein de l'ivresse et la débauche, on fait enlever à bas bruit des vagabonds, des gens sans aveu dont on fait des forçats. En arrivant à La Haye, je débutai par une sottise, c'était bien prendre mon temps. Il y a des officieux partout, notamment près des gens en place. On vint me dire à l'oreille que beaucoup de nos compatriotes avaient été enlevés dans les musico, dirigés sur des ports de mer, et jetés à fond de cale pour servir à la marine hollandaise ou être envoyés dans ses colonies. Ordonner un embargo, délivrer ces malheureux, les rendre à leur patrie, c'était, me disait-on, la chose du monde la plus urgente; je la pris à cœur. Cependant, avant que d'agir, je crus prudent de consulter un des secrétaires de l'ambassade; il faisait depuis long-temps partie de la légation. Il devait être au fait. Poudré à blanc, vain comme un paon, beau comme Jésus, petit de corps et d'esprit, ce secrétaire était la sottise en chausse et en pourpoint.—Comment! citoyen ministre, si cela est vrai? Très-vrai, je vous jure! plus de deux cents des nôtres ont été enlevés de la sorte et sont prêts à partir, si déjà

ils ne sont loin d'ici. Je n'attends pas au lendemain, des ordres sont expédiés la nuit à tous nos commandans militaires; l'embargo est mis; tous les vaisseaux hollandais, au grand scandale des autorités bataves, sont fouillés avec scrupule; qu'y trouve-t-on, je vous prie? Cinq Français à la vérité, mais cinq bandits, flétris, condamnés aux fers, et dont, renseignemens pris, le plus honnête des cinq n'avait commis que trois vols avec effraction. Jugez de mon triomphe.

La patience et la sobriété ont été les deux causes premières de l'opulence des Hollandais. Dans le beau temps de la république, quand leurs colonies florissaient, que leurs vaisseaux couvraient les mers, que l'or du monde s'amoncelait dans leurs caves, les productions de l'Inde dans leurs magasins; que les *Tromp*, les *Ruiter* détruisaient les flottes de la France et de l'Angleterre, nos *magnifiques seigneurs* quittaient, pour se délasser un moment, le *palais des États* où ils se tenaient assemblés, et, appuyés contre les murs de ce palais, tiraient de leur poche du pain et du fromage qu'ils mangeaient au soleil.

Pour transporter au loin des marchandises, que faut-il à un capitaine anglais, danois, français? des serviteurs, un cuisinier, de la volaille,

du vin de Champagne, une maîtresse; que sais-je, moi? toutes les commodités ou incommodités de la vie. Regardez mon Hollandais: un navire bien ponté, trois hommes pour équipage, pour toute nourriture, du fromage, des pommes de terre, de la bière, du chenik, un chien sur le tillac, et, vogue la galère, le voilà parti pour Pékin. Qu'arrive-t-il? que les poules d'Inde, la mousse d'Aï et la belle aux yeux doux diminuent d'autant les bénéfices de la course, tandis que le Hollandais, qui a bu son génièvre, mangé ses patates et couché seul dans son hamac, revient chez lui la tête froide et les mains pleines.

Tout ce que je dirais de la probité du peuple de Hollande ne la caractériserait pas aussi bien que ce que je vais rapporter. Je l'ai dit, dans les villes, hors des villes, des canaux se croisent en tous sens: hommes, bêtes, denrées, tout se meut par l'eau et se transporte par eau, cependant libre à vous d'aller en voiture. Entre deux canaux très-profonds où cinglent des barques dont les voiles blanches et les banderoles tricolores contrastent avec le vert des prairies, est une route bien jolie, bien alignée, bien unie, où votre calèche semble rouler d'elle-même; pas un monticule, pas un caillou, et vous pouvez parier d'avance que vous ferez cinq à six lieues sans rencontrer un cheval, un piéton ou un

char quelconque ; mais s'il survient à votre rencontre une berline, voire un cabriolet, gare à vous, le canal est là qui vous attend. Il n'y a, pour éviter la culbute, d'autre parti à prendre que de descendre, d'incliner votre voiture vers un des canaux, tandis que l'autre voiture, inclinée vers l'autre canal, passe bien doucement à côté de la vôtre, avec grand'peur de l'effleurer le moindrement. Mais si étroite, si peu fréquentée que soit une route, encore faut-il l'entretenir, et le Hollandais a l'esprit de conservation. Or, comme il n'est pas juste que celui qui ne dégrade pas paye la dégradation, les frais d'entretien sont à la charge du voyageur. D'après cela vous croyez que, de distance en distance, vous allez vous heurter contre un douanier qui vous tendra la main et vous dira : *Vous devez tant?* Point. De distance en distance, vous trouvez une barrière à claire-voie, éloignée de toute espèce d'habitation, bien peinte, bien mignonne, qui s'ouvre et se ferme sans efforts. Sur un des montans qui soutiennent ce treillis, est un écriteau qui vous indique ce que vous devez pour deux ou quatre roues, pour un ou plusieurs voyageurs. Sur ce montant est une coupe dans laquelle vous déposez *librement* le droit de péage. Vous partez, vous laissez votre argent exposé à la merci du premier venu, et

personne n'est tenté de se l'approprier. Au bout de deux ou trois jours, le préposé au recueillement de l'impôt fait sa tournée, visite les coupes, et en verse le contenu dans une sacoche.

Heureux pays ! je sortais de France ; qu'on juge de mon étonnement.

ARTICLE XXXIV.

Industrie.

Souvent un navire prend un Hollandais devant sa maison, le conduit à l'extrémité du monde et le remet à sa porte sans qu'il ait fait un pas et touché la terre du pied.

L'hiver, tout son pays est sous la glace ; les canaux, les prairies, les lacs confondus en une surface plane, n'offrent plus qu'un miroir d'une immense étendue. C'est pour des êtres long-temps taciturnes le jour de la folie. Riches traîneaux, chevaux superbes, panaches éclatans, caparaçons magnifiques, conducteurs écervelés, se croisant, se provoquant, poussant des cris à se déchirer la gorge, voilà ce que vous rencontrez dans les villes dès que la première neige est tombée, que la première gelée s'est fait sentir. Sortez-vous de la cité, autre spectacle : comme la navigation est interrompue, tous les objets d'un poids léger sont transportés sur la tête d'hommes proprement chaussés, de femmes court-vêtues qui,

montées sur des patins, filent sur la glace au nombre de trente ou quarante, se tenant par la jupe, par la basque, et s'inclinant de gauche à droite, de droite à gauche, comme le balancier d'une pendule.

Ce tableau n'offre que peu d'intérêt; mais ce qui m'a semblé surprenant, c'est un navire établi sur des patins proportionnés à son volume. L'éclair n'est pas plus prompt. Comme ici, le vaisseau ne tire pas d'eau, n'a pas de flots à surmonter, qu'il pose, au contraire, sur une glace aussi lisse que l'acier sur lequel il est monté; sa rapidité, quand on force de voile, est celle du vent. Il faut de la hardiesse pour diriger un semblable bâtiment : malheur à qui se trouve sur son passage ! malheur à lui s'il éprouve le moindre choc ! La violence avec laquelle il est emporté est si incroyable que, quand le pilote veut revenir sur ses pas sans trop louvoyer, on voit le navire tournoyer long-temps sur lui-même.

Pour éviter les ravages de l'eau, des portes, chef-d'œuvre de hardiesse et d'industrie, s'ouvrent d'elles-mêmes pour déverser le trop plein d'une mer dans une mer voisine.

Et cette invention prodigieuse, ce *chameau* au moyen duquel un gros vaisseau qui, faute d'avoir assez d'eau, ne peut passer d'un endroit

à l'autre, est enlevé de la mer et transporté à sa destination.

Et ces digues! Qui ne les a vues ou n'en a pas entendu parler? Colosse aux pieds d'argile, il ne peut lutter toujours avec succès contre un ennemi supérieur en forces et sans cesse agissant.

La première fois que j'allai me promener hors de La Haye, deux choses me frappèrent à peu de distance de la ville; l'une était un moulin à scie d'une étrange perfection; l'autre un étalage de trente à quarante... Comment dirais-je cela pour parler congrûment? Je n'en sais rien; disons toujours. L'autre était un étalage de trente à quarante *étuis* de couleur *écarlate*; étuis que je pris d'abord pour les haut-de-chausses d'un régiment de cent suisses qu'on faisait sécher au soleil après les avoir dégraissés. Ce n'était pas cela du tout, c'était..... vous souvient-il de ce *froid-fin* qui expédie si lestement nos petits-maîtres? Ce froid-fin ne respecte guère un sexe plus que l'autre, moins encore les femmes à cause de la forme de leur vêtement: or vous saurez que, pour se garantir des attaques d'un ennemi si entreprenant, ces dames portent tout bonnement, et sous le linge, un haut-de-chausse de laine écarlate. Elles font sagement sans doute, et la couleur n'y fait rien; mais, que voulez-

vous? ces maudits *caleçons rouges*, voilà le mot lâché, se nichèrent si bien dans un repli de ma cervelle, que la plus belle femme des sept Provinces-Unies aurait produit sur moi ce que fit à Venise sur *Jean-Jacques Rousseau* la conformation du sein de sa *Zullietta*.

Je ne sais comment il se fait que, malgré son industrie, sa probité, ses richesses, des vertus, l'état prospère de ses colonies, des succès sur mer, de grandes alliances et son *stathouder*, je ne sais, dis-je, comment le gouvernement hollandais a toujours conservé un goût de *terroir* qui fait que les puissances traitent avec lui, comme un prince avec un bourgeois. Quelquefois dérogeant à sa circonspection accoutumée, ce gouvernement a voulu élever la voix, et cette allure ne lui a pas réussi.

ARTICLE XXXV.

La pipe de tabac.

A PEINE étais-je arrivé en Hollande, que je sentis tout le poids du fardeau. Mon étonnement fut étrange, en voyant qu'un frêle individu comme moi se trouvait tout-à-coup l'arbitre de tant de destinées, de tant d'intérêts. Qu'on soit ambassadeur, rien de moins surprenant, il y en a partout, il y en a en tout temps, des rouges, des gris-pommelés, des sots, des gens instruits, des hommes affables et des faquins; mais être ministre à La Haye, ministre à l'époque où nos armées occupaient la Hollande, où le Directoire de France était maître souverain de ce pays, enfin être le proconsul du Directoire et tenir dans sa main l'existence de tout un peuple; il y a de quoi frémir pour l'homme que l'orgueil n'a pas frappé d'aveuglement. La domination est tellement enivrante, qu'il n'est si mince individu, pour peu qu'il en goûte, qui ne se croie fait pour elle. Si je n'ai pas été exempt de cette illusion, du moins ne m'a-t-elle pas séduit sur-le-champ; et la première fois que la

coupe du pouvoir s'approcha de mes lèvres, je n'en sentis que l'amertume.

Sous *Charles Lacroix*, mon prédécesseur, il y avait eu une révolution qui s'était faite malgré lui, et dont il avait été complétement la dupe. Instigué par le général *Deandelz*, qui avait obtenu l'assentiment du Directoire de France, le général *Joubert*, qui commandait en chef l'armée française en Hollande, avait favorisé et décidé ce coup d'état. Le parti vaincu, celui des anarchistes, n'avait pas cessé depuis ce moment d'intriguer en France, près du gouvernement, pour tâcher de se relever. L'autre parti agissait de son côté pour que les résultats de son triomphe fussent maintenus. Dans ces circonstances, l'apparition d'un nouvel envoyé de France était un événement. Fera-t-il ou ne fera-t-il pas un nouveau coup d'état? A lui se rattachaient toutes les craintes et toutes les espérances. On guettait sa venue, on l'attendait avec impatience, et l'un et l'autre parti, pour se l'attacher, désirait ardemment de lui parler le premier.

Je descendis à l'hôtel de France vers midi. On me laissa ma soirée. J'avais besoin de repos, je n'en trouvai point, je dormais à peine, que le *clapermann*, l'homme de la nuit, interrompant du bruit de ses bâtons le silence des té-

nèbres, se mit à crier d'une voix sépulcrale : *Il est minuit, songez à la mort.* Je me crus à mille lieues de Paris.

Avant que d'agir, je voulais écouter beaucoup et m'instruire. Il s'en est peu fallu que j'aie payé de la vie un travail de nuit et de jour qui dura sans relâche plus d'une quinzaine. La majorité du Directoire, des ministres, des deux chambres marchait dans un sens opposé aux *anarchistes* ou *jacobins*. Mais ces derniers n'en étaient pas moins nombreux et moins entreprenans. Tant que le jour durait, je recevais les autorités ou les personnes de leur bord. La nuit n'était pas plus tôt venue que les chefs des jacobins ou leurs partisans se présentaient à leur tour. Plusieurs vinrent de jour et sachant bien que leurs démarches étaient surveillées ; mais, en général, c'était à partir de onze heures du soir qu'ils me demandaient des rendez-vous, et je n'en refusais point.

La première personne qui se présenta fut M. *Wandergoës*, ministre des relations, que je ne connaissais point encore, pas même de nom ; il était désireux de savoir mes sentimens, de démêler mes intentions. Plusieurs années après, quand nous nous revîmes à Paris, il me rappela cette première entrevue, je l'avais entièrement oubliée. Il m'apprit que je l'avais beaucoup ras-

suré, parce que, le quittant, je lui avais dit, en lui frappant sur l'épaule : Si le gouvernement français avait voulu faire ici un mouvement en faveur des jacobins, ce n'est pas moi qu'il aurait choisi pour l'exécuter. Il faut bien que j'aie parlé ainsi, et qu'en parlant de la sorte j'aie frappé sur l'épaule de M. *Wandergoës*, puisqu'il me l'a dit; mais ce geste était d'une familiarité déplacée, et sans doute que je ne m'en serai plus permis de semblables.

On peut dire qu'en arrivant à La Haye, je quittais le Directoire de France; à la vérité j'avais mis à faire la route trente heures de plus qu'il n'est d'usage, parce que cinq voitures brisées sur les chemins avaient occasionné quelque retard. Je trouvai dans les jacobins hollandais des hommes plus expéditifs que moi, et qui, sortis de Paris après moi, m'apportaient, de plusieurs membres du gouvernement, *un écrit postérieur aux instructions verbales et écrites qui m'avaient été données à l'instant de mon départ.*

Le lendemain donc de mon arrivée ils me firent demander une conférence pour onze heures du soir. Le billet était signé de tous et portait la qualité, l'adresse de chacun. On m'invitait à prendre les noms, les demeures; mais on me priait de renvoyer le billet. J'accordai le rendez-vous, et je renvoyai le billet.

Grandes phrases sur la plaie faite à la patrie, sur la liberté mourante, sur l'aristocratie des gens en place, le peu de libéralisme des chambres, l'audace des orangistes, et grands éloges sur la pureté de mon républicanisme, enfin tout le protocole accoutumé en pareil cas; j'étais de marbre.

Mais ce qui me tira subitement de mon apathie, ce fut cet écrit signé de deux membres du Directoire de France, par lequel j'étais invité de faire au plus tôt la contre-partie de la révolution précédente, et de remettre en place les jacobins; je crus qu'ils m'en imposaient. Gardez l'écrit, me dirent-ils; dépêchez à Paris un homme de confiance et vérifiez la chose. Je ne veux point de cet écrit, leur dis-je avec fermeté; je n'enverrai pas à Paris; envoyez-y vous-même, si cela vous convient. Le Directoire de France est composé de cinq membres, il en faut trois pour former majorité; rapportez-moi trois signatures, alors je verrai ce que je dois faire d'un arrêté, mais d'un arrêté clandestin; jusque-là, gardez-vous de revenir. Au moment de cette réponse, l'un d'eux, le moins grand et le plus âgé, me lança un regard sinistre et fit un mouvement de colère. Ses camarades, qui s'en aperçurent, le poussèrent vers la porte; ils sortirent, et je ne les revis plus.

Dans ce qui me fut dit par de nombreux jacobins qui me visitèrent, il y avait beaucoup de vrai. Les orangistes avaient de l'espoir, ils intriguaient. Ceux qui étaient en place n'étaient pas tous animés de bons sentimens; mais j'ai été bien trompé ou j'ai vu dans la majorité des autorités autant de probité que d'amour du pays. On se doute bien que je ne perdais pas de vue la prison de *Van Langen*. Ne voulant pas qu'il fût assassiné dans cette prison ou sur l'échafaud, toutes mes mesures étaient prises pour sa sûreté, tandis que son procès s'instruisait aux chambres; il y tournait mal, et les partis étaient en présence. Comme on me l'avait dit au Directoire en partant, il n'y avait pas de temps à perdre. *Hatry* m'avait répété plusieurs fois: Les troupes sont là, j'en ai fait approcher de nouvelles que je tiens à peu de distance; parlez.

Ce procès n'allant pas suivant mes désirs, fallait-il dissoudre les chambres de vive force, violer la constitution et se livrer à tous les actes qui sont la suite d'une pareille mesure? Le coup, j'en conviens, pouvait se faire sans qu'il y eût du sang répandu; mais les esprits étaient si échauffés, que ce sang pouvait couler, et, à tout prix, je désirais l'éviter. Ah! qu'il est vrai que les événemens majeurs tiennent à peu de chose, et qu'on ferait, comme on l'a dit, un

gros livre des grands événemens amenés par de petites causes ! Rien ne finissant, j'allais en venir à une extrémité fâcheuse, lorsqu'une pipe de tabac arrangea toute l'affaire.

J'avais, dans les deux chambres, des représentans qui agissaient dans mon sens ; mais *le ventre* les paralysait, et il était encore douteux que *Van Langen* fût acquitté. Comment déterminer ce ventre ? Apparemment que M. *Wandergoës* crut que j'étais bon à montrer, et que ma présence et mes discours pourraient influer en bien sur cette puissance paresseuse, sur cette puissance d'inertie qui, si elle n'est pas toujours inutile, ne partage jamais la gloire du bien qu'elle a laissé faire. M. *Wandergoës* et ses amis arrangèrent un gala auquel je serais invité. Le local était immense : hors les ambassadeurs étrangers, qui n'avaient que faire là, tout La Haye s'y trouva : le Directoire, les ministres, les représentans de deux chambres, qui n'étaient pas jacobins ; la légation française, les généraux français et hollandais, et surtout les deux ventres.

On se tenait sur la réserve, le repas fut silencieux ; au dessert, les Hollandais ont l'habitude de fumer ; les en priver, c'est leur imposer un sacrifice : je le savais. Quand on fut au dessert, je demandai au président du Directoire, à côté

duquel j'étais placé, pourquoi on ne fumait pas. Il eut l'honnêteté de me répondre qu'on avait cru devoir s'en abstenir à cause de moi, dans la crainte que l'odeur du tabac ne me fût désagréable et ne m'incommodât. Je fume aussi, lui dis-je, et aussitôt je priai les convives de vouloir bien me permettre d'allumer *une pipe* que je m'étais fait apporter, et de me tenir tête s'ils le jugeaient à propos. Un déluge d'applaudissemens couvrit la proposition. Des réchauds, des crachoirs, des faisceaux de pipes surchargent la table: un nuage de fumée remplit la salle; on trinque sans se voir, tout le monde s'écrie, et moi aussi fort que les autres : *Vive le ministre de France!* Cette fumée était si épaisse, que plusieurs officiers français, qui fumaient cependant, mais qui cette fois n'avaient pu lutter avec succès contre le méphitisme d'un pareil brouillard, furent obligés de sortir. On ouvrit les fenêtres, la fumée prit un cours, on recommença à se voir, le Madère circula, et les langues se délièrent. Je parlai avec chaleur, avec cet accent de vérité qui demande à prévenir le malheur, à conjurer l'orage; *le ventre* m'entendit, *le ventre* promit tout. Un verre de *schenick* scella nos sermens.

Bien, me dit le président du Directoire, qui me tire à l'écart; saisissez le moment, rentrez

chez vous, rédigez une note au gouvernement, par laquelle vous demanderez une amnistie générale pour tous les délits révolutionnaires ; celui de *Van Langen* s'y trouvera compris : envoyez-la-moi cette nuit. Demain je fais un message aux chambres, je leur fais passer cette note, j'en demande l'exécution : d'après la disposition des esprits, l'affaire est emportée. Je rentre chez moi; mon cœur était plein, j'écris d'abondance, une heure après je transmets la note. La voici :

La Haye, le 11 brumaire an 7 (1.er novembre 1798).

L'envoyé extraordinaire de la république française au Directoire exécutif de la république batave.

CITOYENS DIRECTEURS,

« QUAND la constitution batave reçoit son « exécution; quand vous êtes forts de la puis- « sance dont elle vous environne, et que la « confiance qui accompagne vos opérations « vous donne le pouvoir de faire tout le bien « qu'il est dans votre cœur de procurer à votre « patrie, oserais-je vous représenter qu'une « longue expérience apprit au gouvernement « français que rien n'était plus propre à éteindre « les fermens de discorde, inséparables d'une

« révolution, que l'oubli des fautes et des délits
« révolutionnaires ?

« Un pareil trait de générosité de la part de
« ceux qui gouvernent n'est souvent qu'un
« acte de justice, et presque toujours il est un
« lien politique qui ramène au centre commun
« des hommes égarés que trop de sévérité en
« écarterait à jamais.

« Grâces soient rendues à la rigueur que dé-
« ploya le *stathouder*, lorsqu'après en avoir été
« par vous expulsé, il osa rentrer en Hollande.
« S'il eût été assez grand, je tranche le mot,
« s'il eût été assez politique pour oublier tout
« ce qui s'était fait contre lui; à leur abord
« dans ces contrées, les Français eussent trouvé
« moins d'amis, et le système de l'égalité eût
« germé plus difficilement sur le sol batave.

« Puisque vous êtes forts, citoyens direc-
« teurs, soyez magnanimes; votre amour pour
« votre pays doit vous en faire un devoir; je
« dirais que votre intérêt personnel vous y
« convie, si je n'étais convaincu que vous
« comptez pour rien votre propre sûreté, quand
« il s'agit de celle de la patrie.

« Que le Directoire, que le Corps législatif
« batave montrent enfin, par l'oubli du passé,
« la mâle assurance d'un gouvernement cons-

« titutionnel; que l'Europe apprenne par-là « que, certain de sa durée, ce gouvernement « méprise également toutes les factions, et sait « les comprimer par la seule force de la cons- « titution.

« De cet acte de générosité découlera néces- « sairement, en faveur des premières autorités « constituées, le droit de châtier sévèrement « tous ceux qui désormais oseraient méconnaître les intentions généreuses du gouvernement, et se permettraient de tenter des « projets désorganisateurs.

« En ôtant, par sa clémence, aux esprits in- « quiets et fougueux, tout prétexte de calomnie, le gouvernement batave, je le répète, « acquiert le droit de frapper ensuite avec sévérité ces hommes qui, ne cherchant que la « puissance, agitent sans cesse les brandons de « la discorde pour assouvir leurs passions au « milieu des tourmentes révolutionnaires.

« D'après ces considérations, l'envoyé ex- « traordinaire de la république française invite « de la manière la plus pressante le Directoire « batave à faire, au Corps législatif, dans le « plus court délai, la proposition qui lui pa- « raîtra la plus propre à atteindre ce but salu- « taire, l'oubli du passé, et la réunion sincère

« de tous les amis de l'ordre et de la liberté « autour de l'acte constitutionnel. Salut et « respect. »

L. D. L.

Le gouvernement tint parole, et le *ventre* me servit bien. Sur la communication de cette note aux chambres, amnistie générale fut prononcée pour tous les délits révolutionnaires; *Van Langen* s'y trouva compris, il fut mis en liberté, et pas une goutte de sang ne fut répandue. Ce souvenir m'a toujours fait du bien.

ARTICLE XXXVI.

Insurrection de la Belgique.

Que je vous entretienne longuement, comme je viens de le faire, d'un objet majeur et qui pouvait avoir des suites désastreuses pour tout un pays, rien de mieux; mais, depuis vingt ans, les événemens se sont succédés si rapidement, que vous n'attacheriez pas le moindre intérêt à certaines choses qui en avaient beaucoup quand elles se sont passées. Je me bornerai donc à vous dire que ma vie politique fut très-active; qu'ayant plus de bonheur que de talent, toutes les négociations dont je fus chargé tournèrent à bien. Il y en eut qui me donnèrent beaucoup de peine, mais j'en fus payé par le succès.

Malgré la résistance opiniâtre des orangistes qui agissaient sous ma main, je vins à bout de faire suspendre *la solde des* Grisons.

Je vins à bout de faire créer une garde nationale pour suppléer à l'insuffisance des troupes, en cas d'invasion de la part de l'Angleterre.

Cette garde nationale, qui me coûta tant de peine à faire organiser, fut bientôt de la plus grande utilité contre les suites du débarquement de l'armée *anglo-russe*. Ah! sans doute que je ne prévins que de quelques jours ce que les Hollandais eussent fait de leur propre mouvement deux mois plus tard. Libéraux, jacobins, stathoudhériens, orangistes, dès que l'ennemi eut posé le pied sur le sol natal, il n'y eut qu'un cri, qu'un corps, qu'une âme : tous les sentimens se confondirent, tout s'ébranla, marcha; tous combattirent dans les mêmes rangs : l'ennemi, triple en force, fut écrasé, la patrie sauvée : quel exemple pour nous!

Au sujet de la conscription, un soulèvement furieux s'était manifesté subitement en France, dans le département des *Deux-Nèthes*; je pris sur moi de dégarnir momentanément une place forte que nous occupions en Hollande, et de porter en toute hâte une partie de nos troupes sur le point insurgé ; tout rentra dans l'ordre.

Il en fut de même lors de la dernière révolte de la Belgique. Elle était si sérieuse, elle éclata si promptement, qu'en moins de vingt-quatre heures toute communication me fut coupée avec la France. Ce qui ajoutait à la difficulté de ma position, c'est qu'*Hatry*, général en chef,

était pour le moment en tournée dans les îles hollandaises; c'est que le général *Rewbell* qui, en son absence, commandait à La Haye, étant frère d'un directeur, ne pouvait, aux termes de la constitution, prendre le commandement en chef d'aucune armée. Dans cette extrémité, j'eus le bon esprit de recourir aux lumières de deux hommes qui ne me *trompèrent* point. Je dis tromper, parce qu'à cette époque, la jalousie des commandans militaires contre les agens civils était portée au point, qu'ils se faisaient un jeu de contrecarrer leurs opérations. Ces deux individus, auxquels je me confiai, étaient *Tilly*, inspecteur général de la cavalerie, et *Margaron*, son aide-de-camp. L'un et l'autre me furent d'un grand secours. Des officiers, des soldats de troupes légères m'instruisaient à chaque minute des progrès de l'insurrection et du lieu du rassemblement. Ce lieu, bien connu, mal choisi par les insurgés, puisqu'ils s'acculaient à la mer, j'ordonnai, en style révolutionnaire, c'est-à-dire sous peine de leur tête, aux généraux français qui occupaient les places fortes les plus voisines du lieu du rassemblement, de se trouver à telle hauteur, tel jour, à telle heure, pour se porter ensuite en colonnes séparées, mais qui agiraient simultanément, contre les in-

surgés à qui je voulais couper toute retraite: enfin, je commandai. Un homme de plume se donner les airs de tracer une marche à des généraux couverts de lauriers, on sent bien que si, d'une manière ou d'une autre, je venais à échouer, je me couvrais de honte, de ridicule, et que j'étais désavoué par mon gouvernement. Il fallait ou réussir ou perdre la vie: le bonheur vint encore à mon secours; l'enfant de la Basoche ne mourut pas.

Brune n'ignora point qu'il me devait le commandement en chef de la Hollande. *Hatry*, qui commandait avant lui, avait, selon moi, commis une faute; c'était d'avoir dégarni Amsterdam, d'en avoir retiré un régiment de cavalerie française au moment où la Hollande était menacée par l'Angleterre. Ce régiment, une fois sorti d'Amsterdam, il était presque impossible de l'introduire de nouveau sans s'exposer à un soulèvement. Le général *Hatry* était un homme respectable, un militaire distingué, aimé du soldat. Avant que de vouloir influer sur le sort de pareils hommes, il faudrait avoir été à portée de les juger; et où aurais-je pris ces connaissances? était-ce à mon tribunal? J'avais donc une fausse opinion du général *Hatry* que je croyais faible; les ennemis faisaient des dis-

positions, je demandai son renvoi; on me laissa le maître d'un nouveau choix; et je demandai le général *Brune*, parce que mon secrétaire particulier, qui l'avait connu, m'en disait monts et merveilles.

Apologue.

Le soleil penchait vers l'horizon: voulant arriver le soir même à une place forte dont les portes se fermaient à la chute du jour, un important brûlait le pavé. Il aperçoit un homme de corvée qui travaillait à la route; il fait arrêter, et lui demande si le trajet est long, s'il peut encore espérer d'entrer dans la ville avant qu'on ne baisse la herse. *Oui-da, monsieur*, dit le manant, *si vous allez plus doucement.* Le sot envoie paître le donneur d'avis, et ordonne à son conducteur de toucher encore plus fort. A cent pas de là, il heurte un grès, la rapidité de la course rend le choc terrible, sa chaise verse, il a le bras cassé, un brancard est fracassé. La ville, cachée dans un fond, n'était plus qu'à un mille; il n'arriva que le lendemain, il pouvait ne pas arriver du tout.

Français, marchons tout doux; ne voyez-vous pas que ces *aboyeurs* ont déjà fait reculer le char de l'indépendance!

Oui, sans doute, vengeance ! trois fois vengeance ! contre les auteurs d'un effroyable assassinat, contre les massacreurs de *Brune*. Poursuivez-les, atteignez-les, que la loi s'en empare, que le glaive de la justice s'appesantisse sur eux, qu'ils meurent. Mais, au nom du ciel, au nom de la patrie ! qu'un acte d'équité ne soit point un acte *d'esprit de parti*. Parce qu'il a été égorgé barbarement, son cadavre monstrueusement mutilé, des gens, des écrivains qui ne l'ont jamais connu, ou qui, s'ils l'ont connu, dissimulent ses traits, le proclament un héros. *Il avait été sur des champs de bataille*, dites-vous, *il y avait été blessé*. Et qui n'a pas été sur des champs de bataille ? qui n'y a pas été blessé ? qui n'y est pas mort ? est-il un seul bâton de maréchal distribué par *Bonaparte* qui n'ait coûté cent mille hommes à la France, celui de *Brune* comme un autre ? Pauvre peuple, pauvres soldats, automates alignés, où est le conquérant, charcutier de l'espèce humaine, épée flamboyante dans la main du Dieu jaloux, où est-il le conquérant qui vous a payé autrement qu'en pasquinades ? *Du haut de ces pyramides trente siècles vous contemplent.* Vous contemplez ces siècles, vous croyez les voir et vous marchez. Que de généraux, avant que de marcher, ont voulu voir de l'argent ! *Bonaparte* n'aimait pas les idéologues, il avait ses

raisons. Sa harangue des pyramides était bonne sur le *Delta;* en France, un idéologue eût mis en marge: RISUM TENEATIS; *jongleur, tu me fais pitié.* Pourquoi ce sable boit-il le sang humain? Sont-ce *les Thermopyles, Platée, Marathon,* que ce guerrier va recommencer? Marche-t-il pour la patrie? Non, c'est pour lui seul. Guerre impie!

ARTICLE XXXVII.

Le petit couvert.

Bonaparte, après la journée de fructidor, après le traité de Campo-Formio, devait aller au congrès de Rastadt, il avait accepté. Mais, au lieu de s'y rendre, il fit part au gouvernement de son projet sur l'Egypte, et manifesta le désir de le mettre sur-le-champ à exécution. Que le Directoire ait vu avec plaisir cet homme redoutable s'éloigner, cela est possible; mais que pour se défaire de lui, il ait conçu l'idée de l'expédition d'Egypte, cela n'est pas; elle est toute à *Bonaparte*. On ne lui refusa rien. Des savans l'accompagnèrent; l'armée qu'il désigna lui fut donnée; tout l'argent qui était dans le trésor, tous les approvisionnemens, tous les vaisseaux qui étaient dans nos ports furent mis à sa disposition. Lui parti, notre gloire militaire commençait à pâlir, quand la Prusse vint ajouter à nos inquiétudes.

Frédéric-Guillaume, aujourd'hui régnant,

réclama de la Hollande le paiement de certains droits qui lui étaient échus comme héritiers du prince *Henri*. Outre que ces droits étaient peu de chose par eux-mêmes, ils étaient encore entachés de féodalité; et demander le paiement de droits féodaux à une république qui n'en reconnaissait plus, c'était une déclaration de guerre à laquelle on pouvait d'autant moins se méprendre que cette demande intempestive était appuyée d'un mouvement de troupes.

Dès que j'en fus informé, je mandai ce que je savais à *Sieyes*, notre ministre à Berlin, et le priai de me tenir au courant de ce qu'il pourrait apprendre, et particulièrement des dispositions militaires que ferait la Prusse. En même temps je fis passer au Directoire batave une note par laquelle je le priais d'offrir au roi de Prusse une somme *considérable* pour le rachat de ses *petites* prétentions, espérant que quelques millions finiraient l'affaire. Le Directoire batave me fit dire que, le soir même, le ministre de la guerre, *Peyman*, me ferait connaître ses intentions.

Quelques minutes après, je reçus de *Peyman* une invitation de me trouver chez lui à dîner avec *Wandergoës*, ministre des relations, et *Spoors*, ministre de la marine. Je n'aimais pas M. *Spoors*; on m'avait donné des préventions

contre lui; on devrait bien se mettre en garde contre les préventions, c'est une chose nuisible, déplorable; je ne pus jamais revenir de celles que j'avais contre le ministre de la marine, qu'on me disait vendu à l'Angleterre. Je n'en ai jamais eu la preuve; au contraire, quand j'allai lui demander quelques vaisseaux pour une expédition, notamment pour une tentative sur l'Irlande, que sollicitait fort un monsieur *Tompson*: Réfléchissez bien, me disait *Spoors*, et songez que tout ce qui sortira de nos ports est autant de pris par l'Angleterre. Je prenais ces observations pour de la mauvaise volonté; j'insistais, il cédait, et les vaisseaux n'étaient pas plus tôt en pleine mer, que nous apprenions leur capture.

Je répondis donc à *Peyman* que j'allais me rendre à son invitation, mais que je désirais que *Spoors* ne fût pas du dîner, parce qu'en sa présence je ne m'exprimerais pas librement. Je fus prendre mon ami *Wandergoës*; nous allâmes chez *Peyman*, et *Spoors* ne s'y trouva pas. Au fruit, les domestiques se retirèrent, et *Peyman* me dit: *Le gouvernement va faire sur-le-champ ce que vous désirez. Si la somme considérable qu'il offre à la Prusse n'est pas suffisante, il offrira davantage; mais, si le roi de Prusse n'accepte pas cette offre dernière, nous laissons*

avancer ses troupes ; et, quand elles seront engagées, NOUS LES NOIERONS EN LACHANT LES ÉCLUSES. *Le gouvernement vous en donne sa parole par ma bouche, et le ministre des relations va vous la confirmer. Faites maintenant vos dispositions relativement aux troupes françaises ; mais jusqu'à l'exécution de ce désastreux et terrible projet, secret inviolable ; car s'il transpire, l'opposition sera terrible, il est manqué.*

Jamais je ne me serais attendu à un pareil dévouement : et voilà les gens que l'on pressurait. Je dépêche un courrier à mon gouvernement, tant pour lui apprendre ce qui nous menace, que les précautions que j'ai prises pour remédier au mal. Ce courrier était parti et sur le point d'arriver à Paris, quand le Directoire m'en expédia un de son côté, et, croyant m'apprendre que la Prusse remuait, m'invitait à lui faire offrir de l'argent par la Hollande Son courrier, que je fis rester, lui rapporta la nouvelle que le roi de Prusse avait accepté, et que tout était arrangé. Quant à *Sieyes*, il me répondit que rien ne bougeait en Prusse, et qu'il n'y avait pas plus de mouvement dans le cabinet que dans l'armée. Voyait-il ou voulait-il voir de la sorte ?

ARTICLE XXXVIII.

La cabane des deux amis.

Dès que je pus jouir d'un moment de repos, je devins sauvage, je me fis sceller : je m'en allais seul dans les dunes, sur le bord de la mer, où je restais des heures entières assis sur le sable, à voir des barques violemment agitées par des flots en tourmente. Les vaisseaux des Anglais, toujours en croisière sur la côte, s'amusaient à tirer sur les navires des pêcheurs; leurs boulets venaient se perdre jusque dans les dunes, je ne bougeais pas de ma place, j'avais besoin de sensations douloureuses. C'est dans un de ces momens que je mis par écrit l'anecdote suivante.

LA CABANE DES DEUX AMIS.

Episode.

Bewerne et ***Fauwel*** étaient nés le même jour; leurs parens étaient voisins. ***Fauwel*** avait pour père un garçon jardinier, et ***Bewerne*** un pauvre

pêcheur. Dès que ces enfans purent marcher, l'amitié la plus tendre les unit, ils ne se quittèrent plus. Leur physique ainsi que leur caractère ne se ressemblaient point. *Fauwel*, d'une complexion délicate, était faible, timide, une teinte de mélancolie attristait sa jolie figure. *Bewerne*, au contraire, robuste, audacieux, ne craignait ni la fatigue ni le danger; il parlait peu. Ils étaient à peine âgés de douze ans, qu'une maladie contagieuse enleva leurs parens. A cet âge ils se trouvèrent, l'un et l'autre, orphelins de père et de mère, sans appui, sans proches pour les recueillir. *Bewerne*, en mourant, n'avait laissé à son fils qu'une petite barque, un filet, et une misérable cabane entourée de figuiers; c'était plus que n'avait *Fauwel*, qui n'hérita que de quelques ustensiles de jardinage qu'il transporta chez son ami.

Abandonnés à eux-mêmes, ces enfans n'eurent recours à la compassion de personne pour les aider à vivre. Quelque temps qu'il fît, *Bewerne* s'enfonçait dans les dunes, dans les genêts, et rapportait du gibier. Trop pauvre pour acheter un fusil et de la poudre, c'était avec un arc et des flèches de sa façon qu'il chassait; quand sa chasse n'était pas heureuse, ses peines n'étaient point perdues, il revenait chargé de bois mort ou de terre de bruyère.

Cette terre était d'un grand secours à *Fauwel*; elle lui servait à former, auprès de sa cabane, un petit jardin qui n'eût rien produit si le sable sur lequel il était assis n'eût été recouvert d'une terre végétale.

Outre le jardin auquel il donnait ses soins et qui l'en payait avec usure, *Fauwel* se livrait aussi à la pêche. Il se hasardait avec sa petite barque sur le bord de la mer, et rentrait souvent avec du poisson : il leur fallait si peu pour vivre ! *Fauwel* était casanier; après son ami, il ne chérissait rien tant que sa maisonnette et son petit jardin. C'était à regret qu'il quittait le rivage; et s'il allait pêcher, rarement la nuit le surprenait en mer. Si *Bewerne* rentrait avant lui, oh ! oh ! disait *Bewerne*, le camarade fait bonne pêche aujourd'hui; et, sans plus s'inquiéter, il soupait, se jetait sur la natte commune, et dormait d'un bon somme. Il n'en était pas ainsi quand c'était *Bewerne* qui rentrait tard : *Fauwel* se tourmentait, il montait sur les dunes voisines, l'appelait, rentrait pour lui préparer à souper, pour lui préparer un bon feu, s'il faisait froid; sortait de nouveau pour savoir s'il répondrait à sa voix, et ne s'endormait jamais qu'après avoir revu son ami.

Un soir *Fauwel* était plus inquiet que de coutume; la nuit était fort avancée, et *Bewerne*

n'était pas rentré : il parut enfin, mais avec un mouchoir ensanglanté autour de la tête, et tenant une jeune fille par la main. *Fauwel* jette un cri ! Ce n'est rien, dit *Bewerne*, soupons et couchons-nous ; j'irai voir demain s'il est resté sur la place. Il mangea et s'étendit sur la natte. *Catherine*, c'est le nom de la jeune fille, ne mangea point, *Fauwel* non plus ; il craignait que *Bewerne* ne fût dangereusement blessé ; dès qu'il l'entendit dormir, il questionna *Catherine*. Voici ce qu'il en apprit :

Catherine était un de ces enfans abandonnés, qu'au jour de leur naissance le vice ou la misère déposent à la porte d'une maison de charité. A l'âge de sept ans, une dame l'avait retirée de cet hospice dans l'intention de l'adopter. Sa bienfaitrice, qui n'avait pas d'enfant, était la femme d'un nommé *Wandwer*, chirurgien, qui habitait un bourg assez considérable, éloigné de cinq à six lieues de la cabane des deux amis. Madame *Wandwer*, attaquée d'une maladie qui l'avait enlevée en un moment, était morte depuis trois mois, sans avoir, comme elle se le promettait, disposé d'une partie de sa fortune en faveur de sa pupille. A cette époque malheureuse, *Catherine*, âgée de seize à dix-sept ans, et parée de tous les charmes de l'innocence unis à la beauté, était restée sous la tu-

telle de *Wandwer*; il voulut la séduire, elle résista. Pour mieux l'amener à ses fins, il lui jura que, dès que l'année de son deuil serait finie, il l'épouserait. Eh bien, lui dit *Catherine*, attendons que l'année soit finie.

L'impatient *Wandwer* qui n'osait commettre un crime dans sa maison, parce qu'en éloignant ses domestiques, ce qui lui était facile, il n'empêcherait pas les voisins d'accourir aux cris de la victime, forma le projet de l'attirer dans un lieu écarté. Sous le prétexte d'aller lui faire voir une campagne qu'il disait vouloir acquérir, il lui fit traverser une bruyère isolée de la route, la saisit, la jeta par terre, et essayait de lui faire violence, quand les cris de *Catherine* furent entendus de *Bewerne*, qui, fatigué d'une longue course, était, à peu de distance, assis dans la bruyère.

S'élancer, délivrer *Catherine*, menacer l'infâme, est, pour *Bewerne*, l'affaire d'un moment. Ne me quittez pas ! s'écrie *Catherine*, en se précipitant à ses genoux, ne me quittez pas ! *Bewerne* s'en empare et s'éloigne. Il n'avait pas fait dix pas que *Wandwer* s'élance derrière lui et lui assène un coup de bâton sur la tête. Furieux, *Bewerne* se retourne, le terrasse, lui arrache son bâton, l'en frappe à coups redoublés et le laisse gisant à ses pieds.

Où faut-il vous mener, dit-il à *Catherine?* Elle ne répondit rien. Pâle, tremblante, sa voix expirait sur ses lèvres, et ses larmes coulaient en voyant couler le sang de son libérateur. Elle lui fit signe de s'asseoir sur la bruyère, il obéit. Elle étancha son sang avec un mouchoir, et détacha, en hésitant, le voile qui couvrait son sein pour le nouer autour de la tête de *Bewerne*. Voilà qui est bien, dit celui-ci en se levant; mais dites-moi donc où vous voulez que je vous conduise?—Hélas! nulle part; personne au monde ne s'intéresse plus à moi.—Eh bien! suivez-moi; vous aurez deux frères. *Vous aurez deux frères;* ces mots me rassurèrent, dit *Catherine à Fauwel*. Si *Bewerne* eût été seul, j'aurais hésité de me mettre sous sa protection.

Le sens de cette observation échappa à *Fauwel*. Bien que les deux amis entrassent dans leur vingtième année, leurs cœurs s'étaient conservés purs et tranquilles. Eloignés de toute habitation, livrés à des occupations pénibles, *Bewerne* et *Fauwel*, sans avoir jamais réfléchi sur leur situation, sur ce que c'était que la vie, vivaient pour vivre, vivaient pour s'aimer, et leurs regards ne s'étaient point encore arrêtés sur une femme.

Cependant, en voyant *Catherine*, *Fauwel*

avait été frappé de tant d'attraits et du doux son de sa voix. Il sentait pour elle un respect qu'il ne pouvait définir; et, malgré toute sa simplicité, quelque chose lui disait intérieurement que *Catherine* ne pouvait reposer sur la même natte où *Bewerne* et lui passaient la nuit. Il ôta donc d'une petite chambre le bois et les ustensiles de jardinage qu'il avait coutume d'y déposer; et, après y avoir arrangé un lit de jonc et de feuilles, après avoir forcé *Catherine* à prendre quelque nourriture, il lui montra sa cellule.

Avant le jour, avant que *Fauwel* et *Catherine* fussent éveillés, *Bewerne* était déjà dans les dunes : mais il rentra bientôt, se traînant avec peine, agité par la fièvre et brûlé d'une soif ardente. Il ne pouvait prononcer un mot, et indiquait que son mal était dans la tête. *Fauwel*, croyant déjà son ami perdu, lui tenait une main pressée dans les siennes, le fixait d'un œil stupide, et de grosses larmes coulaient sur ses joues. O dieu ! s'écria *Catherine*, c'est moi qui lui donne la mort ! Sommes-nous donc si éloignés de tous villages qu'on ne puisse avoir du secours ? Scheweling n'est qu'à peu de distance, dit *Fauwel*, et il s'élance hors de la cabane. Il ne trouva point à Scheweling ce qu'il cherchait; on l'envoya à Riswick.

Là vivait dans la retraite un sage qui touchait à la fin de sa carrière, le vénérable *Apostol.* Il avait voyagé; beaucoup vu, beaucoup appris. La botanique ne lui était pas étrangère, et il faisait usage de ses connaissances en médecine pour le soulagement du pauvre qui était dans son voisinage. Le reste de son temps il le donnait à ses livres, à ses fleurs. Sa vie avait été exempte de reproches, sa fin n'était pas douloureuse : c'était *le soir d'un beau jour.*

Fauwel s'informe à Riswick : on lui indique le vieillard; il y court, entre d'un air égaré, joint les mains et le regard suppliant. — On dit que vous pouvez sauver *Bewerne*, rendez-le-moi! — Qu'est-ce *Bewerne?* — C'est mon frère, c'est mon ami. — Qu'a-t-il? — Je n'en sais rien, mais rendez-le-moi! et il tirait à lui *Apostol*, pour qu'il le suivît. Le vieillard monte dans une voiture, y fait asseoir *Fauwel*, et se fait conduire à la cabane.

Quand il entra, *Bewerne* avait le délire, et, *Catherine*, à genoux, priait Dieu dans un coin de la chambre. *Apostol*, toujours accompagné d'un serviteur de confiance, se fit aider, examina la plaie et en fut effrayé. Il demanda qu'on plaçât *Bewerne* dans un lit et qu'on fit chauffer du vin. De lit, il n'y en avait pas; du vin, jamais il n'en était entré dans cette cabane, de-

puis que nos enfans l'habitaient; ils n'avaient pas même d'argent pour s'en procurer. Voyant qu'on ne lui répondait pas, *Apostol* comprit, par l'état de la chaumière sur laquelle il porta alors ses regards, tout le dénuement de ceux qui l'occupaient. Il fit partir son fidèle domestique, qui, bientôt après, revint, non seulement avec des spiritueux et du linge, mais encore avec tout ce qui était nécessaire pour procurer un coucher à *Bewerne*. *Apostol* le pansa, indiqua comment il fallait le traiter en son absence, et s'éloigna après avoir promis de revenir le lendemain et les jours suivans. Il n'y manqua pas, et, par ses soins, *Bewerne* se vit sous peu en état de reprendre son train de vie ordinaire.

Non seulement *Apostol* faisait du bien par lui-même; mais le pasteur ou ministre protestant, qui avait sous sa direction Riswick et les villages voisins, venait le voir tous les ans pour lui rendre compte des sommes qu'il lui avait confiées, afin de secourir les indigens; et s'il ne lui restait plus d'argent, *Apostol*, qui connaissait la droiture du pasteur, en mettait de nouveau à sa disposition.

Quand *Apostol* revit ce dernier: Vous êtes bien discret, lui dit-il, vous ne m'avez jamais entretenu de ces deux sauvages qui sont établis

dans une hutte près de la mer. De qui me parlez-vous, mon ami, répondit le ministre?

— Mais, d'un nommé *Bewerne* et de son frère.

— Tous deux sont restés orphelins dès leur bas âge, mais ils ne sont pas frères.

— En effet, on ne peut se ressembler moins: l'un est petit, a les traits délicats; l'autre, j'ai bien vu du pays, jamais homme plus superbe n'a frappé mes regards; c'est *Hercule* dans sa jeunesse.

— Il y a long-temps que je ne suis allé les voir. Ce sont, comme vous le dites, deux sauvages, à peu de chose près. Ils sont d'une ignorance absolue, n'ont aucune teinte de civilisation; mais ils se suffisent, n'ont besoin de rien et ne font point parler d'eux. Les amis de la fable, Oreste et Pilade, n'étaient pas plus unis.

— C'est bien cela.

— Est-ce que je n'ai pas voulu les instruire ou plutôt leur donner quelque connaissance de leur religion. Cinq ou six fois je suis allé chez eux; je m'asseyais, j'entrais en matière; au lieu de m'écouter, ils se regardaient, se faisaient un signe; l'un prenait son arc, l'autre ses filets, et les voilà partis. Il y a bien trois ans que je ne les ai vus.

— Je suis plus heureux que vous; il n'y a pas si long-temps que j'ai eu leur visite.

— Vous m'étonnez.

— *Bewerne* s'était blessé grièvement. *Fauwel* vint me demander du secours; je le suivis, je soignai son ami; et, comme ils manquaient de tout, je fis venir un lit pour y placer le malade. Je ne songeais plus à ce lit, quand, un matin, je vois entrer *Bewerne* et *Fauwel*. *Bewerne*, chargé seul de tout le bagage, jette avec fracas la couchette, le linge, les matelas, au milieu de ce salon, et *Fauwel* me dit: Vous avez sauvé *Bewerne; Bewerne* et moi, nous vous aimerons toujours; adieu. J'étais curieux de les faire causer, je veux les retenir, je les appelle, les prie de rester; ils ne répondent point, ils s'en vont.

— C'est mon histoire.

— Mais comment se fait-il que ces deux jeunes gens soient si bruts, lorsque la sœur de *Fauwel* ou de *Bewerne* est mise avec une sorte d'élégance et paraît avoir reçu une éducation soignée? Elle m'a rappelé un souvenir bien cruel et bien cher.

— Mon vieil ami, vous êtes dans l'erreur; *Bewerne* et *Fauwel* n'ont point de sœur.

— Mon cher ministre, ils ont une sœur, je l'ai vue et vue plus de vingt fois. Apparemment

qu'elle est placée quelque part aux environs, et que, quand *Bewerne* a été blessé, *Fauwel* est allé la chercher pour le soigner. Il était impossible de porter à *Bewerne* un intérêt plus tendre que ne faisait *Catherine*, de lui prodiguer des soins plus doux. Chaque fois que je levais l'appareil, elle avait les yeux fixés sur les miens pour les interroger. On n'est pas meilleure, plus jolie, plus modeste, ni mieux éduquée, c'est un ange. Vous paraissez interdit?

—On le serait à moins; car, encore une fois, je ne leur connais point de sœur, et suis certain qu'ils n'en ont point.

— S'il est ainsi, pasteur, voyez un peu ce que cela signifie. J'ai fait mon devoir, faites le vôtre; mais, je vous le répète, *Catherine* est un ange, ou la mine est bien trompeuse.

— Je vous promets qu'il ne se passera pas encore vingt-quatre heures que je ne sache à quoi m'en tenir sur une chose si étrange.

Depuis six mois que *Catherine* habitait la cabane, tout y avait pris un aspect nouveau. Elle seule s'occupait de l'intérieur du ménage, *Bewerne* de la chasse, *Fauwel* de la pêche et du jardinage. Ils avaient trop de gibier, de poisson, de fruits pour les consommer entièrement. *Catherine* prit le parti d'aller vendre l'excédant à Riswick et dans les environs. Le jour qu'elle

avait suivi *Bewerne*, elle portait sur elle une montre, une croix, des chaînes d'or et quelques autres petits objets précieux qu'elle tenait de sa bienfaitrice, elle les vendit, acheta les vêtemens les plus simples, quelques meubles indispensables; la chaumière, presque à jour, fut réparée, et le jardin renfermé dans une palissade : la propreté brillait partout, l'aisance était dans la hutte.

L'hiver commençait à se faire sentir, les soirées étaient longues : *Catherine* avait dit à *Bewerne* que, quand il rentrait tard, elle était inquiète, et *Bewerne*, depuis ce moment, rentrait toujours avant la nuit. Pour empêcher nos deux ermites de se coucher avec le jour, comme ils en avaient l'usage, *Catherine*, à la lueur d'une lampe, leur lisait les passages les plus marquans d'une bible aussi vieille que poudreuse, qu'elle avait trouvée dans un coin de la chaumière. Meuble inutile aux deux amis qui ne savaient pas lire. *Fauwel* interrompait la lecture à chaque instant et ne cessait de questionner *Catherine*. *Bewerne*, immobile, les coudes sur la table, les écoutait en silence, et cependant celui auquel *Catherine* eût mieux aimé répondre n'était pas *Fauwel*.

Élevée par une femme respectable, *Catherine*, plus instruite qu'on ne l'est ordinairement

à son âge, pouvait-elle croire, malgré son inexpérience, qu'elle resterait long-temps sans danger sous un même toit avec deux jeunes gens, jusqu'alors sans désirs, mais dont sa présence devait nécessairement allumer les passions? Sans doute, depuis la mort de sa mère adoptive, depuis l'attentat de *Wandwert*, elle avait perdu ses appuis, mais nul pays plus que le sien n'offrait des asiles à l'indigence. C'est là que sont ouverts, à toute heure, pour tous les âges de la vie, des établissemens de bienfaisance où l'on accueille l'infortune, où le malheureux trouve le travail et l'aisance, où celui, que des infirmités empêchent de travailler, trouve assistance et protection. S'il répugnait à *Catherine* de gagner son pain en prenant l'état de domesticité, que ne choisissait-elle un refuge dans une de ces maisons hospitalières? Elles sont, en Hollande, la sauve-garde des mœurs, le préservatif de la mendicité.

Pauvre *Fauwel!* A peine eut-il vu *Catherine*, que son cœur fut à elle, qu'il y fut pour toujours. Ce sentiment nouveau qu'il ne pouvait définir, qui ne ressemblait à rien de ce qu'il éprouvait pour *Bewerne*, ajoutait à son bonheur. Etre auprès de *Catherine*, la voir, l'entendre, lui donner une fleur, lui rendre de petits soins, en être payé d'un sourire, c'est où

se bornaient ses vœux. Peut-être désirait-il quelque chose encore, mais toute sa vie il eût aimé *Catherine* sans oser le lui dire autrement que par ses regards. Ils étaient si tendres, ces regards, si constamment attachés sur elle, que *Catherine* ne put douter qu'elle en fût chérie; et, comme si elle eût voulu le dédommager d'un sentiment qu'elle ne partageait pas, elle agréait ses petits services, lui en demandait de nouveaux, lui souriait avec complaisance, et se parait de ses fleurs. *Fauwel* était heureux; sa félicité dura peu.

Catherine n'avait pas dans le cœur le calme qu'elle s'efforçait de faire paraître sur son visage; et bien souvent, quand les deux amis étaient absens, des larmes solitaires coulaient sur son sein. Et pourquoi ces larmes? parce que *Catherine* aimait *Bewerne* de toute la puissance de son âme, de toute la force d'un premier amour. Parce que *Bewerne*, silencieux, taciturne, cachait un feu dévorant qui devait éclater avec d'autant plus de fureur, qu'il était comprimé avec plus de violence, et que *Catherine* ignorait qu'elle fût l'objet de cette idolâtrie : elle pensait qu'il ne l'aimerait jamais.

A peine, en effet, *Bewerne* avait-il d'abord pris garde à *Catherine*. Dans les premiers temps elle

n'avait été qu'une sœur pour lui; mais enfin il la fixa; l'heure était venue, le bandeau fut déchiré.

Ce que le feu produit sur le salpêtre n'est pas plus prompt que l'embrasement qui s'empara de *Bewerne*, à l'aspect de tant de charmes qu'il lui semblait voir pour la première fois. Etonné, anéanti, ne pouvant expliquer un changement aussi prompt, un état si violent, il s'arracha d'auprès de *Catherine* avec le même frémissement, la même promptitude que vous fuyez à l'aspect du reptile qui s'élance sur vous. L'Africain, poursuivant son amante dans les sables brûlans du désert, est dévoré de moins de feux que *Bewerne* assis sur les glaces amoncelées du rivage. C'est là qu'assailli de mille pensées, l'œil fixé sur les flots, les bras croisés, il semble absorbé par la douleur et la méditation. Tout-à-coup il se réveille, il s'interroge, se demande où il est, secoue les frimas dont ses cheveux, ses vêtemens sont chargés, et regagne la cabane, moins pour prendre un peu de nourriture que pour ne pas alarmer son ami par son absence, que pour montrer à *Fauwel* qu'il vit encore. Ses yeux ne cherchent plus *Catherine*; ou, si quelquefois il lui jette un regard à la dérobée, ce regard est celui du lion prêt à s'élancer sur sa proie : le sommeil a

fui de sa couche. *Fauwel* et *Catherine* dorment en paix; le silence de la nuit est interrompu par les soupirs convulsifs que *Bewerne* ne peut étouffer; *Bewerne* va périr.

Catherine n'avait pas été sans s'apercevoir du changement aussi prompt que terrible qui s'était fait chez *Bewerne*; mais, quels que fussent ses sentimens pour lui, trop douce, trop résignée pour croire que l'amour pût faire de si grands ravages, elle était loin de penser quelle en fût la cause. Un jour qu'ils étaient seuls : Vous souffrez, lui dit-elle? *Bewerne* ne répondit rien. Elle s'approcha en tremblant, lui prit la main et le regarda avec intérêt. Laisse-moi, lui dit *Bewerne*, et il la repousse avec violence. *Catherine* fondit en larmes, *Bewerne* s'éloigna avec précipitation.

Plongé dans sa sombre mélancolie, errant sans but, il n'avait pas perdu de vue la cabane, que, se rappelant et sa violence et les pleurs de *Catherine*, il en fut au désespoir. Il revient sur ses pas avec égarement, ouvre la porte avec fureur et reste immobile sur le seuil en voyant *Catherine* un paquet sous le bras, étouffant ses sanglots et se disposant à sortir.—Où vas-tu? — Vous me haïssez, je m'éloigne. — Reste, ou je meurs. Ces mots, prononcés avec l'éclat de la foudre et des éclairs dans les yeux, écrasent

Catherine qui demeure interdite, sans mouvement. Il la regarde, la contemple, s'enivre de ses traits; sa poitrine est haletante, son silence effrayant, son regard étincelle; il fait un mouvement : *Catherine*, épouvantée, veut s'arracher de ses bras ; prières inutiles ! efforts impuissans ! la colombe expire sous la serre du vautour !

Après le délire vint la pitié. *Bewerne*, coupable, voyant *Catherine* inanimée, crut un moment qu'elle avait cessé de vivre. Réponds-moi, criait-il d'un air égaré; et, la tenant sur ses genoux, l'entourant de ses bras, il la pressait sur son cœur, la couvrait de ses baisers ; réponds-moi, *Catherine*, au nom du ciel, réponds-moi ! *Catherine* entr'ouvre les yeux : *Bewerne* avait frissonné d'horreur; il frémit de plaisir. — Te voilà donc? c'est donc toi? dis que tu me pardonnes, je le veux; n'est-ce pas, *Catherine*, que tu me pardonnes? — *Bewerne*, je t'aimais tant ! — Dis que tu m'aimes encore, je le veux. Et *Catherine* retrouve assez de force pour presser *Bewerne* de ses bras languissans. *Fauwel* entre dans ce moment, *Fauwel* est aperçu de *Catherine* qui pousse un cri d'effroi et cache sa honte dans le sein de *Bewerne*. *Fauwel* en a trop vu pour ne pas tout deviner; il pâlit et s'éloigne.

Nul reproche, aucun murmure de la part de *Fauwel* contre *Bewerne*, contre *Catherine*: il souffrait sans se plaindre; mais cette confiance, cette intimité et tout ce qu'elles amènent de douceur à leur suite disparurent pour toujours. Au lieu de regagner la cabane avec empressement, *Fauwel* n'y rentrait plus qu'avec contrainte; il s'y trouvait mal à son aise; et s'il eût pu lui venir en la pensée qu'il était possible qu'il se séparât de son ami, il lui eût demandé la permission de le quitter. Premier châtiment d'une faute peut-être involontaire, *Catherine* elle-même, depuis que *Fauwel* l'avait surprise sur le sein de *Bewerne*, restait interdite, baissait les yeux à l'aspect de *Fauwel*, dont elle évitait la présence et qu'elle n'apercevait plus sans rougir.

Cet état pénible que *Bewerne* semblait partager aussi, durait déjà depuis long-temps et rendait malheureux les habitans de la chaumière, lorsqu'un jour *Catherine* dit à *Bewerne*: Mon ami, je ne sais si Dieu nous a regardés dans sa colère ou dans sa bonté, mais je sens palpiter dans mon sein un gage de notre amour; permettez que j'aille trouver le pasteur, pour qu'il sanctifie notre union devant Dieu et devant les hommes: *Bewerne*, le voulez-vous? *Va*, lui dit *Bewerne*, *ô ma douce*

compagne; et, se rappelant quelques mots de l'Ecriture, il ajouta : *Que les anges du Très-Haut veillent sur tes pas, et que la rosée du ciel descende sur ton premier né. Catherine,* attendrie, se jette à ses genoux : Amour pour la vie, lui dit-elle, respect et soumission.

Ce n'est que par faiblesse, que pour son intérêt personnel que l'homme vicieux excuse les défauts de son semblable, quand il les excuse toutefois; car souvent, pour paraître meilleur, il les blâme avec amertume. N'espérez d'indulgence, de compassion véritable que de la religion et de la vertu; elles seules excusent souvent et pardonnent toujours. Puisque le pasteur était l'ami d'*Apostol*, le dépositaire de ses charités secrètes, il fallait bien que le pasteur fût vertueux. C'est le lendemain de sa visite chez *Apostol*, le jour même qu'il se disposait à se rendre à la cabane des deux amis, qu'il vit entrer chez lui *Catherine*, la tête couverte d'un voile et demandant à lui parler en secret.

Elle lui parla avec confiance, avec crainte et humilité. Touché de tant de candeur, le bon ministre la rassura, lui rendit l'estime d'elle-même et lui parla en ces termes : « Puisque « vous avez toujours eu devant les yeux la « crainte du Seigneur, vous serez une épouse

« estimable, une bonne mère de famille. Avec « un caractère aussi fougueux que celui de « *Bewerne*, ne vous attendez pas dans votre « union à un bonheur sans mélange. Tâchez, « s'il est nécessaire, de supporter ses défauts, « et souffrez avec résignation dans ce monde, « assurée que dans l'autre vous trouverez un « père compatissant qui vous tendra les bras « dans sa justice et sa miséricorde. Allez, ma « fille, et demain présentez-vous au temple « avec *Bewerne*, j'y serai pour vous bénir et « pour vous unir. »

Réconciliée avec elle-même, oubliant le passé et ne songeant qu'à l'avenir; comblée d'une satisfaction intérieure qu'elle n'avait pas goûtée depuis long-temps et qui cherchait à se répandre au-dehors, *Catherine*, en rentrant à la case, n'y trouva que *Fauwel* et en fut charmée. *Fauwel*, lui dit *Catherine*, j'ai perdu votre estime et votre amitié, j'espère que bientôt vous me les rendrez l'une et l'autre. Je quitte le pasteur, il nous unit; demain je serai l'épouse de *Bewerne*. Soyez heureuse, dit *Fauwel*, et il lui tendit la main avec un serrement de cœur inexprimable. — Mon ami, voulez-vous me rendre un service? — Quel est-il? — Il n'est pas tard encore; mais je suis fatiguée, je suis souffrante : j'ai besoin d'un anneau pour

demain, je n'en ai pas, vous en trouverez à Riswick, allez m'en acheter un. *Fauwel* partit pour Riswick.

Quand *Fauwel* revint, il était très-tard. *Bewerne*, contre sa coutume, n'était pas rentré, et *Catherine* était très-inquiète. Elle le devint davantage lorsqu'elle vit la nuit sur le point de disparaître, et qu'ayant été dans les landes avec *Fauwel* pour appeler *Bewerne*, il ne leur avait pas répondu. L'aube du jour commençait à peine à blanchir le ciel qu'ils se mirent de nouveau à parcourir les dunes et le rivage. Ils vinrent jusqu'à Scheweling, village autrefois considérable, mais qu'aujourd'hui les flots ont presque entièrement englouti. Ils virent des bateaux de pêcheurs qui brûlaient encore, et un groupe d'habitans sur le bord de la mer; ils s'avancèrent pour les questionner.

Telle était la solitude des deux amis, que, leur cabane exceptée, le reste du monde leur était en quelque sorte étranger, et que ce qui s'y passait leur était inconnu. Le Batave faisait, depuis plusieurs années, la guerre à l'Anglais que *Fauwel* et *Bewerne* l'ignoraient encore, et cependant cette guerre était atroce. *Rhuyter*, l'invincible *Rhuyter*, la gloire et le boulevard de la Batavie, portait la flamme et la désolation jusque dans les ports de la

Grande - Bretagne, et Londres se vengeait de ces désastres en ravageant les côtes de la Hollande, en y faisant de continuelles descentes. Ces descentes, outre le pillage et l'incendie dont elles étaient accompagnées, avaient principalement pour but d'affaiblir la marine hollandaise en lui ravissant ses matelots, en enlevant sur ses parages tout ce qu'elle avait de pêcheurs. Ces derniers ne pouvaient s'éloigner de la côte, sans s'exposer à être pris, et souvent n'étaient pas en sûreté dans leur habitation. Quand *Catherine* et *Fauwel* s'approchèrent d'eux, c'était de l'événement de la veille, c'était de *Bewerne* dont ils s'entretenaient. Beaucoup ne le connaissaient pas, mais plusieurs l'avaient aperçu chassant dans les bruyères, et le désignaient sous le nom du *géant.*

Un oiseau de passage, un eider, qu'il n'avait que blessé légèrement, et qui fuyait toujours quand il était prêt à le saisir, avait conduit *Bewerne* jusque sur la plage de Scheweling, au moment où des Anglais venaient d'y débarquer. Les habitans avaient fui à leur approche, et, dans la consternation, voyaient, de leurs maisons barricadées, l'ennemi incendier leurs barques, déchirer leurs filets. Distrait par ce spectacle, *Bewerne* laisse échapper sa proie, et, sans soupçonner de danger, s'avance jusqu'auprès

de l'ennemi. On l'entoure, on le saisit, il s'étonne; on veut l'entraîner, il résiste; des soldats se précipitent sur lui; la fureur de *Bewerne* est au comble! D'un seul mouvement il se dégage de leurs mains et les étend à ses pieds: il leur arrache un fusil qu'il saisit par l'extrémité, et, de la crosse, extermine tout ce qui se présente. On le couche en joue, le chef empêche de faire feu; surpris de tant de force, de bravoure et d'audace, il commande aux siens de s'en emparer, mais sans lui ôter la vie. Malgré cet ordre, on ne peut s'en rendre maître qu'après l'avoir blessé dangereusement, et il est transporté sur le navire anglais, sans connaissance et baigné dans son sang.

Je ne dirai point quelle fut, à ce récit, la douleur de *Catherine;* quels furent les cris déchirans de *Fauwel* qui, parcourant le rivage comme un insensé, fixant la mer dans son immensité, et croyant apercevoir encore le navire anglais, demandait aux vagues, et leur demandait à mains jointes qu'elles lui rendissent son ami. *Catherine,* mortellement atteinte, ne trouvait pas une larme à donner à son malheur. Le cœur toujours serré et respirant à peine, elle ne demandait plus qu'une chose, c'était de ne pas mourir avant que d'avoir donné le jour à l'enfant qu'elle portait. Mais, ne doutant pas de la

mort de *Bewerne*, certaine aussi de le rejoindre bientôt, qu'est-ce qui prendrait soin de leur enfant quand elle n'y serait plus ?

Fauwel, dont l'affliction durait toujours, avait abandonné ses travaux, et chaque jour sa pâleur devenait plus effrayante. Un plaisir pourtant lui restait : dans leur enfance, *Bewerne* et lui avaient arraché, dans le jardin où travaillait le père de *Fauwel*, deux petits mélézes qu'ils avaient ensuite transplantés près de la cabane du père de *Bewerne*. Ces deux arbres, quoique trop près l'un de l'autre, sans devenir superbes, n'avaient pas laissé que de croître et de croître au milieu des dunes. Depuis quelques années, cependant, le mélèze planté par *Bewerne* était mort ; *Fauwel* n'avait pas voulu qu'il fût arraché, en sorte que, ses rameaux dépouillés, secs et blanchâtres, s'entremêlaient avec les rameaux toujours verts du mélèze planté par *Fauwel*. Quand il eut perdu son ami, cet image de la vie et de la mort lui déplut ; il coupa la racine de son mélèze, et, le voyant chaque jour dépérir, il passait des journées à le regarder avec complaisance, et souriait en le voyant devenir semblable à l'autre. *Catherine* devina sa pensée. Si *Bewerne*, lui dit-elle, eût pu vous parler avant que de mourir, il vous eût dit de vivre pour son enfant. Et pour la

mère de son enfant, ajouta *Fauwel*, en portant ses mains sur son front; eh bien, je vivrai. Vaine promesse; il languit quelque temps, et mourut en tenant embrassé l'arbre de son ami. C'est entre les deux mélèzes que les pêcheurs du rivage creusèrent son tombeau.

Instruit de tant de malheurs, le pasteur en fut affligé : retenu par des infirmités attachées à son âge, il n'avait pu se rendre sur-le-champ auprès de *Catherine ;* mais, dès qu'il put marcher, il dirigea ses courses du côté de la chaumière.—Après quelques consolations; ma fille, je ne pense pas comme vous, je crois que *Bewerne* vit encore.— Ah! mon père ! — S'il eût été blessé mortellement, les Anglais l'auraient abandonné, il n'eût pas été transporté sur leur vaisseau : Dieu vous prendra en pitié. — Mon père !—Ses desseins sont impénétrables, il n'est que mystères.—Je les adore.—Quand il châtie sur la terre, il est tout indulgence dans le Ciel. Qui vous dit que ce n'est pas pour votre punition d'abord, et pour votre plus grand avantage ensuite qu'il vous a séparés pendant quelque temps. Espérez tout de sa bonté, je crois que vous reverrez *Bewerne*.—Vous le croyez, mon père?— Ma fille, je l'espère! — Et quand le reverrais-je?—A la paix.—Pourquoi à la paix? — Parce qu'alors il se fera des échanges; que

nous rendrons à l'Angleterre les prisonniers que nous avons faits sur elle, et qu'elle nous rendra ceux qu'elle a faits sur nous.—Et quand fera-t-on la paix?—Avant peu peut-être, car on en parle beaucoup.—Avant peu, dites-vous, et je le reverrai. Mais, mon père, il ne retrouvera plus son ami.—Il vous retrouvera, *Catherine*, et son enfant.—Mon père, priez Dieu pour *Catherine*, priez Dieu pour l'enfant de *Bewerne*. Et les premières larmes coulèrent des yeux de l'infortunée, et coulèrent en abondance.

Quelques jours après une dernière visite que lui avait faite le bon ministre, *Catherine* reçut la lettre suivante :

« Je sais par le pasteur que vous touchez au « moment de votre délivrance; et que, malgré « que vous soyez éloignée des secours qui vous « sont nécessaires dans votre état, vous ne « pouvez vous résoudre à quitter la cabane « que vous avez habitée avec *Bewerne;* je blâme « cette conduite. Je vous déclare donc qu'à « compter de ce jour jusqu'à celui où vous « serez entièrement rétablie, je m'empare de « l'autorité d'un père, et attends de vous la « soumission d'un enfant. Suivez sur-le-champ « le serviteur que je vous adresse, il a ordre « de vous amener à Riswick. Je vous attends. « Apostol. »

Catherine se soumit. En arrivant chez son digne protecteur, elle trouva, disposé pour son usage, tout ce qu'une bonté prévoyante avait pu réunir pour adoucir son sort et prévenir ses besoins. Dans un jardin spacieux, riche de fruits, de fleurs et d'ombrage, *Apostol* avait fait construire des cabanes rustiques : la plus commode fut destinée à *Catherine*, près de qui *Apostol* plaça, pour la servir, une pauvre veuve dont il soutenait la petite famille. Si *Bewerne* eût partagé ces douceurs, *Catherine* eût été trop heureuse ; mais, sans *Bewerne*, ces beaux lieux ne faisaient qu'accroître son chagrin.

Ce chagrin, toutefois, la quitta pendant quelque temps. Ce qu'elle avait souffert n'avait point nui à son enfant qu'elle mit au monde heureusement. Cette douce image d'un objet chéri devint son unique occupation ; et l'espoir de revoir *Bewerne*, car les négociations de paix étaient déjà entamées et les hostilités suspendues, acheva de la calmer, et, en fixant son fils, le sourire commençait à renaître sur ses lèvres.

Un jour que, tenant son enfant dans ses bras, elle errait sous les saules d'un canal, elle découvrit, dans l'épaisseur d'un bocage, une grotte autour de laquelle le pampre et le lierre pendaient en festons. Elle y pénètre, aperçoit de la musique sur un pupître, et à côté une harpe

dont les cordes sont détendues; elle fait vibrer celles qui peuvent raisonner encore. Frappé de ces sons, l'enfant s'agite en signe de joie: alors elle le dépose sur un lit de mousse, met la harpe en état, prélude, et bientôt s'accompagne en chantant les paroles qui sont notées sous ses yeux: c'était l'air chéri d'*Apostol*. Le poids du jour se faisait sentir; *Apostol*, à peu de distance de la grotte, était assis à l'ombre. Il est saisi d'étonnement, son livre lui échappe, il écoute.... *Catherine* a cessé de chanter, la harpe est muette, il s'avance: Quoi! c'est encore vous, *Catherine*? singulière destinée, dit-il, tant de talens, et pour qui? *Catherine* baissa les yeux et rougit.

Fâché de l'avoir affligée, *Apostol* se hâta de lui demander de qui elle tenait toutes ces connaissances. Toutes ces connaissances, dit *Catherine!* j'en ai moins que vous ne pensez. — Ne vous ai-je pas vu dessiner, broder pour votre enfant? et maintenant cette voix si juste, ces sons si harmonieux!.... — Le peu que je sais, je le tiens de ma mère adoptive, qui ne dédaignait pas d'être mon institutrice. — En la perdant, *Catherine*, vous avez tout perdu. — Non, monsieur, puisque je vous ai trouvé. Le vieillard fut attendri. — On dit qu'un des bienfaits de la nature est de rendre la vieillesse insensible aux pertes qu'elle éprouve; ce bienfait,

si c'en est un, je ne l'ai pas reçu de la Providence; je fus heureux, *Catherine*.—Ah! si vous ne l'êtes plus, ne me le dites pas.—Chère *Catherine*, j'avais un neveu, je l'ai encore, s'il plaît à Dieu; ayant été blessé dans l'Inde, au service de la république, il a quitté le métier des armes pour rejoindre son vieil oncle et venir partager sa solitude; mais il ne revint pas seul. Il s'était marié, et *Daigmont*, en arrivant, me présenta sa jeune épouse. Elle avait votre âge, vos traits; c'est sa voix que j'ai cru entendre tout-à-l'heure. Toujours bonne, toujours vive, jamais le plus léger nuage n'obscurcissait cette figure céleste. Sur le point de donner à l'époux le plus tendre et le plus aimé un premier gage de sa tendresse, c'est ici que *Nathalie*, fatiguée de longues courses, venait se reposer, faire résonner cette harpe, de poser un baiser sur mon front, et jouer avec mes cheveux blancs. Le fils de *Daigmont* mourut en naissant, et sa naissance coûta la vie à sa mère. Voyez cette tombe cachée sous ces cyprès..... *Catherine*, vous reverrez *Bewerne*, je ne reverrai plus *Nathalie*.

Et *Daigmont*, lui dit *Catherine*, qui voulait le tirer de la sombre rêverie où elle le voyait enseveli? — *Daigmont* m'a quitté, répondit *Apostol;* cherchant un prétexte pour fuir des lieux dont l'aspect aigrissait sa douleur, il est

allé, sous un autre hémisphère, vendre les possessions qu'il tient de sa femme. Ce voyage doit le distraire, m'a-t-il dit; et, plus calme, il viendra me rejoindre pour ne plus me quitter. Vainement lui ai-je observé que ma fortune était la sienne, qu'elle était suffisante pour nous deux, qu'à son retour, peut-être, il ne me retrouverait plus; rien n'a pu l'arrêter. Que je le voie encore, qu'il vienne à temps pour me fermer les yeux, et ma dernière heure ne sera point amère.

Chaque jour, *Apostol* s'attachait davantage à *Catherine* qui, pénétrée de ses bontés, aurait donné la moitié de sa vie pour lui rendre sa chère *Nathalie*. La vue du vieillard s'affaiblissait, il ne lisait plus que difficilement; *Catherine* s'en aperçut, elle devint sa lectrice; et, joignant leurs réflexions au livre qui les occupait, ils passèrent encore de douces soirées. Mais ils n'étaient pas au bout de leurs peines, et bientôt l'un et l'autre eurent besoin de courage.

Après plus d'un an de négociations, la paix fut enfin signée, l'échange des prisonniers eut lieu. *Bewerne* ne s'étant point trouvé dans le nombre des premiers qui arrivèrent, *Catherine* fut saisie d'effroi. On attendit d'autres débarquemens, ils eurent lieu; *Bewerne* ne parut pas. Tout ce qu'*Apostol* put dire à *Catherine* pour la rassurer, fut désormais inutile.

Apostol, le pasteur et leurs amis furent trouver des matelots qui sortaient de captivité, pour les interroger sur le sort de *Bewerne :* ce qu'ils recueillirent n'était pas fait pour les tranquilliser. Beaucoup de ces marins n'avaient jamais entendu parler de *Bewerne ;* mais beaucoup, sans le connaître par son nom, le désignaient si parfaitement qu'on ne pouvait s'y méprendre.

Il y avait, disaient-ils, environ deux ans que, sur le ponton où ils étaient renfermés, on leur avait amené un compatriote dangereusement blessé, dont on racontait des choses extraordinaires : il était d'une grande taille, d'une force prodigieuse ; et, dès qu'il avait pu quitter son hamac, se précipitant sur l'Anglais qui commandait le ponton, il l'avait lancé dans la mer. Heureusement il fut regardé comme un furieux et l'officier retiré vivant du milieu des flots, autrement il eût été fusillé. Mais on s'était contenté de l'enchaîner, de le traiter comme un forçat et de le transporter sur un vaisseau qui faisait voile pour les colonies anglaises ; depuis lors on n'en avait plus entendu parler.

Apostol écrivit à Londres, où il avait des connaissances, pour qu'elles eussent à prendre des informations sur le sort de *Bewerne*, et savoir si l'on pouvait encore compter sur son retour. La réponse fut accablante pour *Apostol*.

Voici ce qu'elle portait : — « Le vaisseau *le* « *Neptune*, dans lequel *Bewerne* a été mis à « fond de cale, a sombré sous voiles dans la « traversée : ce qu'il y a de cruel pour vous, « et que je vous annonce avec chagrin, c'est « que le colonel *Daigmont*, votre neveu et « mon ami, montait le même bâtiment qui « a péri corps et biens. »

N'ayant plus d'espoir à lui donner, *Apostol* gardait le silence avec *Catherine ;* elle-même depuis long-temps ne lui faisait plus de questions. Remarquant que depuis quelques jours *Apostol* était plus triste que de coutume, il ne lui vint point en la pensée qu'il pouvait être arrivé quelque chose de funeste à *Daigmont :* rapportant tout à l'objet qui absorbait ses facultés, elle crut que le changement qu'elle voyait dans *Apostol* ne venait que de la certitude qu'il avait acquise récemment de la mort de *Bewerne. Catherine* voulut se résigner à son sort, mais ses forces étaient épuisées, son esprit parut un moment s'aliéner.

Rien de si funeste pour l'enfance que de l'accuser à tort, que de la punir, que de la frapper pour une faute qu'elle n'a pas commise. Cette première injustice, quand l'enfance l'éprouve, bouleverse ses idées, gonfle son cœur ; la haine des hommes y a déjà pénétré, et

le désir de la vengeance y fermente. Que sera-ce donc si cette première injustice agit avec la même violence, non plus sur un enfant que le sentiment de sa faiblesse empêche de se venger, mais sur un jeune homme de vingt ans, terrible, indomptable, et qui a le sentiment de sa force; mais sur un élève de la nature, qui ne sait pas encore ce que c'est que la guerre, que votre droit de la guerre; que vous saisissez, que vous mutilez pour l'arracher à sa liberté, à sa compagne qui ne vivait que pour lui et que par lui? Certes! le premier usage de ses forces, dès qu'il peut les retrouver, doit être de se jeter sur ses assassins: c'est ce que fit *Bewerne*. Pour ce crime qui n'était qu'une représaille, on veut bien ne pas le tuer, mais il ne sera pas échangé à la paix; on le délivre des horreurs d'un ponton, mais c'est pour le transporter sur un autre bâtiment, où il mourra condamné à d'éternels et obscurs travaux.

Bewerne ne se soumettra point à des travaux avilissans, commandés avec arrogance. En vain, pour le réduire, on le charge de liens, on le livre aux tourmens de la faim, il y est insensible. Son caractère frappe d'étonnement un passager qui sollicite inutilement qu'on adoucisse ces odieux traitemens: indigné du refus des Anglais, il applaudit à *Bewerne*, l'encourage et secrète-

ment lui porte des vivres. Ce passager était *Daigmont*, le neveu d'*Apostol* : mais *Bewerne* l'ignorait, le nom d'*Apostol* ne fut pas prononcé devant lui, et à quoi bon ?

Les fers de *Bewerne* ne tombèrent que quand on mit en liberté les autres forçats, pour travailler en grande hâte au salut de tous, pour travailler à sauver l'équipage. Des rescifs inaperçus venaient de déchirer la carène du vaisseau ; l'eau y entre à flots, en bouillonnant ; toutes les pompes, tous les bras en mouvement ne peuvent la tarir ; le bâtiment va s'enfoncer. Au milieu des cris de détresse, de l'horrible confusion qui règne partout ; de cet empressement avec lequel trois cents malheureux se précipitent à la mer pour se placer dans une chaloupe, qui ne peut en contenir plus d'une vingtaine sans chavirer ; au milieu de l'effroi général, *Bewerne* tranquille se saisit d'une hache, dit au passager qui lui avait montré tant de compassion de l'aider et de l'imiter. Tous deux, à coups redoublés, sapent un des mâts du vaisseau ; il tombe avec fracas penché vers la mer, ils achèvent de l'y pousser, le suivent dans les flots et montent dessus. Quelques Anglais s'empressent de les suivre ; point d'Anglais, dit *Bewerne*, et de sa hache, qu'il conserve

dans une rainure, il les frappe et les écarte impitoyablement.

Le voilà seul avec son compagnon à la merci des vagues. L'eau avait été son premier élément; il apprend à celui-ci comment il doit se tenir, comment il doit couper la lame pour n'en pas être renversé. Bientôt des cris épouvantables, une clameur universelle leur apprennent que le vaisseau s'abîme: ils regardent, le vaisseau et la chaloupe périssaient en même temps. Ami, dit *Daigmont*, malgré ton courage, voilà le sort qui nous attend. — Espérons, dit *Bewerne*, il est toujours temps de mourir. — Mais quand nous résisterions aux coups de lames, résisterions-nous à la faim? — J'ai là de quoi vous nourrir plus d'un jour, répondit *Bewerne*, en lui montrant, suspendu à son cou, un sac de cuir renfermant du biscuit et de l'eau-de-vie, dont il avait appris l'usage sur le vaisseau. Il en but et en fit boire à son camarade.

Daigmont ne put résister long-temps à tant de fatigues, les vagues l'entraînaient dans la mer; *Bewerne* lui tendait un cable, ou, s'il était trop éloigné, se jetait à l'eau et le replaçait sur le mât. Serrez-vous contre moi, lui disait-il, ne me lâchez pas. — Mon ami, je ne manque pas de courage, je manque de forces: mes bras

ne peuvent plus vous saisir : si je tombe encore, ne vous exposez plus pour moi : je puis vous entraîner dans ma perte, elle est certaine, laissez-moi subir mon sort. — Quand ils me faisaient mourir de faim, vous m'avez nourri ; je vous sauve ou je meurs avec vous. *Bewerne* n'a pas achevé ces mots, qu'il se sent pressé avec force : c'était l'expression, le dernier effort de la reconnaissance. *Bewerne* se tourne avec précipitation vers *Daigmont*. Déjà la pâleur de la mort est sur son front, ses yeux se ferment, il tombait. *Bewerne* le saisit, lui ôte ses vêtemens, le place devant lui, et, le soutenant dans ses bras, cherche à le rappeler à la vie.

Est-ce que l'héroïsme du courage aurait un protecteur là-haut ? est-ce que la Divinité applaudirait à l'homme fort ? Ce qu'il n'aurait dû espérer jamais, *Bewerne*, avant la fin du jour, fut rencontré par deux navires danois, qui le recueillirent lui et son compagnon avec une surprise sans égale, et leur prodiguèrent tous les secours dont ils avaient besoin. *Bewerne* ne quitta point son camarade qu'il ne l'eût vu, après un long espace de temps, reprendre enfin ses sens ; et, comme on le questionnait avec avidité pour connaître sa terrible aventure : Le voilà qui revient, dit-il, en montrant *Daigmont*,

il vous contera cela. Il s'étend sur le tillac et s'endort.

Ces navires, après un voyage de long cours, retournaient à Altona. Comme ils n'étaient pas bons voiliers et se convoyaient mutuellement, ils furent hêlés par des vaisseaux anglais, qui apprirent à Londres la perte du *Neptune*.

Beverne ne faisait qu'une seule question, mais il la faisait tous les jours. — Quand arriverons-nous? — Dans six semaines, dans un mois, dans quinze jours. Au moment où l'on cria : terre ! un tremblement subit s'empara de tout son corps ; ses yeux dévoraient l'espace ; quelque distance qui le sépara de la rive, il voulait la gagner à la nage ; il l'eût fait, si son compagnon d'infortune ne l'en eût empêché, en lui disant qu'il avait encore besoin de lui.

Arrivé à Altona, *Daigmont* envoie chercher un banquier, se fait connaître, touche des fonds et dit ensuite à son libérateur qu'il voyait impatient de le quitter.—Qui es-tu donc, toi qui ne parles point et agis avec tant de puissance ? Toi, dont je ne me sépare qu'avec douleur, qui m'as sauvé la vie, qui es-tu ?—Je suis *Bewerne*. — *Bewerne*, sans doute : mais ton langage est le mien, ma patrie doit être la

tienne, tu es Hollandais? — Oui. — Pourquoi étais-tu sur ce vaisseau? — Parce qu'ils m'y ont mis. — Qui? — Les Anglais. — La raison? — C'est qu'ils m'ont pris. — Où? — Près de la mer. — Quel lieu habitais-tu? — Ma cabane. — Où est-elle? — Dans les dunes. — Mais la Hollande est entourée de dunes; quelle est la ville, le village le plus près de ta cabane? — Scheweling, Riswich. — Riswich, dis-tu! eh bien, quand tu seras arrivé, va à Riswich, et remets cette lettre à la personne à qui elle est destinée. — Je la remettrai. — Encore un mot. *Bewerne*, mon frère, mon ami, tu n'es pas riche. — Je ne sais pas. — Je le sais, moi. Tu n'as qu'une cabane, tu habites au milieu des sables; au nom du ciel! cher *Bewerne*, accepte cette bourse ou reprends la vie que je te dois! — Je n'ai pas besoin de votre or. — Ecoute, *Bewerne;* quand il y a de quoi manger dans ta cabane et que le pauvre heurte à ta porte.... — Il se met à table avec nous. — Tout le monde n'a pas ton cœur, et il y a loin d'Altona à Scheweling: dix jours de marche peut-être ne te suffiront pas pour.... — J'accepte; mais il ne faut pas tout cela. — C'est dans ta cabane que tu me rendras le reste. *Bewerne*, tu m'y verras sous peu. Et il suivit *Bewerne* des yeux, comme s'il eût craint de le voir pour la dernière fois.

Bewerne marchait le jour, il marchait la nuit, et, pour aller plus vite, prêtait si peu d'attention à ce qu'on lui répondait quand il demandait qu'on lui indiquât sa route, qu'il s'égarait sans cesse et doublait son chemin. Si un frémissement soudain s'était emparé de lui à la vue de la terre, que n'éprouva-t-il pas en se retrouvant dans ces landes, dans ces bruyères qu'il avait tant de fois parcourues? S'il ne découvre point encore sa chère cabane, il n'en est plus qu'à peu de distance, il va l'apercevoir; il court, il monte sur la dune la plus élevée, il la voit enfin. Il veut franchir d'un saut l'intervalle qui l'en sépare, mais il se sent comme enchaîné à sa place: ses forces l'ont abandonné, il est obligé de s'asseoir sur le sable, la sueur ruisselle de ses membres, et sa vue est comme troublée. Cependant il croit distinguer une femme qui sort de la chaumière; elle va du côté de la mer, sa marche est lente, elle conduit un enfant par la main, c'est *Catherine!* c'est elle! *Bewerne* ne peut s'y méprendre. Il fait un effort et retombe. Supplice inoui! il ne peut faire un mouvement ni pousser un cri, son cœur se brise.

C'est bien *Catherine:* depuis qu'elle avait perdu tout espoir, elle venait chaque jour de Riswick pleurer dans sa cabane, gagnait ensuite

le bord de la mer, fixait les flots qui lui avaient enlevé *Bewerne*, et, joignant ses mains aux mains jointes de son enfant, priait pour *Bewerne*. Un vent frais, une brise salutaire vint rendre à *Bewerne* sa respiration et ses forces. O mon Dieu, secours-moi ! Il s'élance, vole, enlève de terre sa femme et son enfant; il les tient sur son cœur.

Momens délicieux, momens trop courts ! Entré dans la cabane: Et *Fauwel*, dit-il ? Il est là, répondit *Catherine*, en montrant la pierre; il n'a pu vivre séparé de vous; j'y serais aussi sans cet enfant, et elle le tendit à *Bewerne*.

C'est vainement qu'*Apostol*, informé par la lettre de *Daigmont* de l'héroïsme avec lequel il avait été arraché à la mort, voulut attirer *Bewerne* et sa compagne à Riswick pour les fixer auprès de lui; *Bewerne* ne voulut pas se séparer de la tombe de son ami. Le jour où le pasteur l'unit à *Catherine*, il portait un crêpe qu'après la cérémonie il suspendit au mélèze de *Fauwel*.

Daigmont, que des blessures rouvertes avaient retenu quelque temps à Altona, ne tarda pas à revenir près de son oncle qu'il ne fut plus tenté de quitter pour les richesses qu'il possédait dans un autre monde. Ses bienfaits et ceux d'*Apostol*, répandus avec délicatesse sur la fa-

mille de *Bewerne*, y portèrent l'abondance. Le temps et les soins de *Catherine* adoucirent le chagrin de son époux, mais ne le dissipèrent jamais. Il vécut longuement, il vécut en paix. A sa dernière heure, entouré de sa femme et de ses enfans qui le chérissaient, il fit ouvrir la porte de la cabane, tourna ses regards vers le crêpe qu'il avait toujours eu soin de renouveler, et mourut. Le dernier mot qui sortit de sa bouche fut le nom de *Fauwel*.

Elle n'est plus *la cabane des deux amis ;* mais ses modestes débris entourés de figuiers, et les troncs des deux mélèzes séparés par la pierre sépulcrale, sont encore aperçus du voyageur.

ARTICLE XXXIX.

Adieu, Bataves.

D'UNE correspondance très-volumineuse, la seule lettre que je ferai connaître est la suivante.

La Haye, 7 messidor an 7 de la république française.

(25 juin 1799.)

« L'envoyé, etc.

« Au citoyen *Talleyrand*, etc.

« Pendant long-temps le gouvernement ba-
« tave m'a fait insinuer que je lui rendrais ser-
« vice, si je demandais au Directoire français
« le rappel du citoyen B*. Quelque mécon-
« tentement personnel que j'eusse contre le
« citoyen B*, jamais je n'ai voulu me prêter
« à cette demarche. Mon caractère doit mainte-
« nant vous être assez connu, citoyen ministre,
« pour savoir que je suis incapable de toute
« espèce de procédé qui pourrait blesser la

« délicatesse. Ce n'est donc point parce que le « gouvernement batave désire le rappel du « citoyen B*, que je vous écris aujourd'hui, « c'est parce que la perfidie et la fausseté avec « laquelle il n'a cessé de payer les bontés dont « je l'ai accablé lui et les siens, ne me per- « mettent plus de vous dissimuler que je ne « puis vivre avec un homme dont l'ingratitude « et les calomnies me révoltent.

« C'est peu, à mon abord dans ces lieux, de « m'avoir fait passer pour un *brigand révolu-* « *tionnaire* et un homme inepte. Aujourd'hui « il a l'honnêteté de me placer parmi les « *chouans*, lorsqu'en face il avait la bonté de « me qualifier d'homme vertueux.

« Je n'ai point demandé ma place, vous le « savez; je n'ai pas même le désir de m'y main- « tenir, vous le savez encore mieux; mais, « fier de la confiance de mon gouvernement, « j'ai su le faire respecter. Arrivé en Hollande « dans des temps difficiles, j'ai maintenu le « calme le plus profond; je me suis fait « aimer de beaucoup, et j'ai commandé l'estime « de tous.

« Croyez que je n'aurais pas l'impudeur de « m'adresser à moi-même cet éloge, si je n'é- « tais assuré qu'il est écrit dans la conscience « de tout vrai patriote et de tout homme de

« bien qui fut témoin de mes actions; et c'est « pour vous prouver que je ne redoute rien « des tartufes et des intrigans que, dans ces « temps orageux, je romps en visière à mes « ennemis, et que j'ai l'honneur de vous re- « présenter que si, après l'expiration de son « congé, le citoyen B* se rend de nouveau à « La Haye, je ne puis y rester avec lui.

« Je suis pauvre, citoyen ministre, et sur- « chargé de famille; mais, quelque lourd que « soit le fardeau, il ne l'est point assez pour « me faire courber la tête.

« Je vous supplie, citoyen ministre, d'excuser « le ton de cette lettre; jamais, vous le savez, « ce langage ne fut le mien; mais l'indignation « l'emporte à la fin, et je n'ai que vous à qui « je puisse m'adresser, puisque, mieux qu'à « personne, ma conduite vous est connue.

« Salut et respect,

« L. D. L. »

P. S. « J'ai l'honneur de vous informer que « j'envoie copie de cette lettre au citoyen B*. »

Comme je l'avais demandé, le sieur B* ne revint plus à La Haye; mais moi-même j'en sortis bientôt par suite du mouvement du 30 prairial (15 juin 1799), espèce de révolution

que les conseils opérèrent sur les membres du gouvernement français et leurs agens.

Le courrier qui m'apporta l'ordre de quitter La Haye était instruit du contenu de sa dépêche : il me dit qu'il serait parti deux jours plus tôt, s'il s'était trouvé cent écus dans la caisse du ministre des relations pour payer son voyage ; mais que, comme il allait monter à cheval, on n'avait pu lui donner un sou, et qu'il avait fallu quarante-huit heures pour trouver de quoi le défrayer, ainsi que le citoyen *Fouché* qui avait quitté Paris en même temps que lui pour venir me remplacer. Si c'est une erreur, elle m'est encore chère : mais il me sembla que M. *Wandergoës* était affecté de mon rappel.

Quand je quittai La Haye, il arriva une chose assez singulière. Je pris par Anvers où j'entrai de nuit : je logeai sur la place de mer, et, autant que je puis me rappeler, chez un M. *Lous*. Le même soir, et dans la même auberge, nous nous trouvâmes trois ambassadeurs rappelés en même temps par leurs gouvernemens. M. le duc De C*, ambassadeur d'Espagne ; M. le comte De S*, ambassadeur de Suède ; et moi, citoyen français, ambassadeur de la république. C'était le second tome du roi Théodore à Venise. Quoique M. le comte fût déjà au lit, il sut mon arrivée et désira me voir ; j'allai le

trouver. Après avoir satisfait à ses questions sur l'état présent de la Hollande, je m'informai à mon tour de la situation de Paris qu'il venait de quitter. Tout va bien, me dit-il.—Comment, tout va bien ! mais voilà encore une fois le Directoire mutilé : trois membres viennent d'en être expulsés violemment. La constitution est avilie : nos armées en insurrection méconnaissent l'autorité : les clubs renaissent de leurs cendres : on demande des têtes. Les jacobins triomphent. — Les jacobins ! est-ce qu'il y a des jacobins, me dit l'ambassadeur, je ne connais que des patriotes ; et les patriotes.... — M. le comte, je vous souhaite une bonne nuit.

ARTICLE XL.

Le petit couteau.

L'ÉTRANGE chose que d'avoir été ministre avec un grand pouvoir! et que je voudrais bien, sans désirer de mal à personne, que chacun sût ce que c'est que de ne l'être plus. On n'a pas d'idée de cet isolement, de cet abandon, de ce vide affreux qui vous poursuit, qui vous pénètre. — Quoi! vous désiriez sincèrement votre rappel, et cette solitude qui l'a suivi vous a été pénible? — Elle m'a été cruelle!

Le lendemain de ma nomination à l'ambassade, toute la France fut de ma famille; le lendemain de mon rappel, je me trouvai bâtard. J'avais été à même de faire du bien, je ne dirai pas si j'en ai fait beaucoup, j'en avais fait tout ce que j'avais pu. Ce n'était pas seulement de l'ingratitude à mon égard, c'était une horreur. Les gens que j'avais cachés, nourris, m'auraient volontiers craché à la figure. Plusieurs à qui j'avais prêté de l'argent, sans en tirer de recon-

naissances, le nièrent. Ceux pour qui j'avais obtenu des gratifications du gouvernement batave; ceux à qui j'avais épargné des jugemens rigoureux à cause de leurs malversations, arrivés en même temps que moi à Paris, répandaient que, tranchant du grand seigneur, je m'étais donné les airs de leur faire faire antichambre: ce n'était rien. Jusque dans ma famille, je trouvais des femmes vaniteuses qui portaient sur leur visage la satisfaction qu'elles éprouvaient de me voir descendre à leur niveau: c'était peu de chose. Les frères et amis de la bonne ville de Langres me dénonçaient aux deux conseils pour avoir ajouté le surnom de *Langres* à celui de *L***t*. Pourquoi ce surnom *féodal*, disaient-ils? pour mieux ressembler à l'ancien évêque de Langres (Dieu sait si je ressemble à un évêque). Si ce M. *L***** veut alonger son nom de famille, que ne prend-il tout bonnement ses deux noms patronymiques, qui sont *Claude* et *Gilles;* ils ne le dépareront pas. C'était drôle, si l'on veut, mais enfin cela n'était que drôle. Voici qui ne l'est pas.

Pourquoi vous intéresser à cet homme, me disait *Pavman*, ministre de la guerre, vous ne le connaissez pas comme moi; je vais faire pour lui ce que vous désirez, mais avant peu vous m'en direz des nouvelles. Cet homme à qui je

m'intéressais si vivement, que j'avais trouvé en Hollande dans l'abjection et le dénuement, était un général français, sans emploi, que je fis rétablir dans son grade, dorer comme un calice, et gratifier d'un arriéré qui ne lui était pas dû : cet homme qui est encore général en France, et récemment classé dans l'état-major, m'avait devancé de quelques jours à Paris, et, à la jacobinière qui venait de se rallumer, demandait ma tête comme celle d'un royaliste effréné, d'un ami des émigrés, d'un agent prévaricateur de la république. Comme cette pauvre tête était aussi demandée chaque jour, et pour les mêmes raisons, tant au conseil des cinq-cents qu'à celui des anciens; qu'on allait décréter la patrie en danger avec toutes les gentillesses qui accompagnaient une pareille mesure, je n'y tins pas, et, pour réponse à mon brave, je fis mettre, le lendemain, dans les journaux, une lettre à moi par lui adressée, et conçue en ces termes : « Toute ma vie, citoyen ministre, je serai à « vos pieds pour les bienfaits dont vous m'avez « couvert. » Il n'aboya plus. Somme tout, j'éprouvai le traitement (les paroles ne puent pas) que ce digne seigneur de la cour de *Louis XIV* réservait à tout ministre disgracié. *Tant qu'il est en place, je lui tiens le pot-de-chambre ; dès qu'il n'y est plus, je le lui verse sur la tête.* Le

cœur m'en soulevait encore, lorsque, plusieurs années après, une aventure d'un autre genre me fit tout oublier.

Je travaillais au coin de mon feu, le dos du côté de la porte. On entre; et, avant que de m'être retourné, j'entends ces paroles prononcées à voix haute: *Laissez-moi! que venez-vous faire ici? allez-vous-en!* Je regarde; c'était une femme de soixante-douze à soixante-quinze ans. Elle me répéta encore du même ton, et en me fixant: *Laissez-moi! allez-vous-en!* — Mais, madame... — Mais, monsieur, ce sont les douces paroles dont il vous a plu de me régaler la première et unique fois que j'ai eu l'honneur de me présenter à *Votre Excellence.* — Madame, je ne me rappelle pas... — En attendant que monsieur se rappelle son urbanité, il voudra bien permettre que je prenne un siége, car il ne me paraît pas plus empressé de m'en offrir un à Paris qu'à La Haye. — Quoi! madame, je vous ai reçue de la sorte à La Haye? — Je suis rancuneuse; si monsieur l'a oublié, moi je m'en souviendrai long-temps. Allons, monsieur, je suis vieille, commencez par m'embrasser, et l'explication suivra. A présent, regardez-moi bien. — Je vous proteste, madame, que je n'ai pas l'honneur de vous remettre. — Je suis madame la comtesse *de Monmonnier;* j'étais

émigrée, la misère était venue, le besoin se faisait sentir; je résolus d'aller vous trouver; on me prévint que vous étiez brusque; oui, monsieur, très-brusque; voyez ce que c'est que d'être dépouillé des grandeurs, on entend la vérité. Raison de plus, dis-je, s'il est brusque, je ne hais pas ces gens-là; et me voilà cheminant vers l'hôtel de France. Le vieux *Moreau*, qui flairait un émigré d'une lieue, ne voulait pas me laisser pénétrer; mais ni votre concierge, ni vos factionnaires à moustaches, ni vous, monsieur le plénipotentiaire, ne me faisiez peur. Je m'informe adroitement du local; je prends mon temps, et, zeste, échappant à M. *Moreau*, d'un saut je franchis l'escalier et vous tombe sur le dos à peu près comme aujourd'hui.

Monsieur, vous dis-je, je suis émigrée.... —Laissez-moi! Que venez-vous faire ici, allez-vous-en?—Monsieur, je suis émigrée; ce matin j'ai dépensé mon dernier florin, il ne me reste que ce petit couteau....—Ah! madame, pardon, je vous remets à présent.—C'est bien heureux. Il ne me reste que ce petit couteau à lame d'or; achetez-le, s'il vous plaît; vous, monsieur, vous ne voudrez pas gagner sur moi. —Que j'ai de plaisir à vous revoir, madame!—Cela se conçoit. Vous prenez mon couteau et me le payez bien au-delà de sa valeur. Je prends votre or,

je vous remercie et vous fais mon humble révérence. Vous ne daignâtes pas seulement me reconduire jusqu'à la porte de votre cabinet; cette politesse n'eût rien gâté; j'espère qu'aujourd'hui vous serez plus honnête. A peine étais-je à cent pas de chez vous, sous les arbres du *Speuce*, que je suis abordée par un jeune homme qui me remet mon couteau roulé dans une feuille de papier, et s'éloigne. Je lis sur ce papier : *Ne revenez plus, ne m'écrivez pas; mais, quand le peu d'or que je vous prête touchera à sa fin, faites-moi, par quelqu'un de confiance, représenter le petit couteau.*

Monsieur, voilà encore le papier où ces mots sont écrits, je le garde; quant à votre argent, le voici : pour ce qui est des intérêts, je vous dirai tout bonnement que je ne suis pas assez riche pour vous en tenir compte; car vous saurez que, moyennant pension modique, je suis logée à l'hospice de *Sainte-Perrine de Chaillot.* Mais il y a manière de s'arranger; tous les quinze jours en été, et tous les mois en hiver, je vous apporterai moi-même, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me retirer de ce monde, une douzaine d'œufs frais; et, découvrant un petit panier : Voilà mon premier quartier, monsieur voudra bien m'en donner quittance.

La visite de madame *de Monmonnier* me fit

plus de bien que toutes les turpitudes que j'avais essuyées ne m'avaient fait de mal. En fouillant beaucoup, ne désespérez pas de trouver un peu de reconnaissance.

ARTICLE XLI.

Le crucifix.

Peu de temps après mon arrivée de La Haye, le 18 brumaire eut lieu. Cette journée, étant en France le passage du régime républicain à l'état monarchique, est mémorable dans nos annales. On la connaît, on en sait les résultats; mais une scène qui précipita cette révolution est encore ignorée de beaucoup de monde, et fera le sujet de cet article.

Si, à cette époque, la république conservait des sectateurs, la royauté avait aussi pour elle non seulement ses anciens partisans, mais encore tous ceux qui, ayant embrassé d'abord le républicanisme, en avaient été dégoûtés à jamais par le simulacre hideux que leur en avait offert le règne de la terreur. Des idées de constitution, de libéralisme, avaient germé dans toutes les têtes; on ne voulait plus du despotisme absolu des rois, mais on ne voulait pas davantage des lois délirantes, des fureurs d'une

nouvelle convention, ni de la faiblesse d'un gouvernement directorial qui portait avec lui le germe de sa destruction, et déconsidéré dès sa naissance par les mutilations qu'il avait exercées sur lui-même. Tout périssait quand *Bonaparte* arriva d'Egypte; et telle était notre misère, que cet homme, qui, dans des temps plus heureux, eût été fusillé peut-être pour avoir violé lui et les siens les lois sanitaires de son pays, fut reçu comme un dieu tutélaire, comme le sauveur de la patrie. Un membre du conseil des anciens mourut de joie, en apprenant son débarquement, comme autrefois un habitant de Paris était mort à la nouvelle de l'assassinat de *Henri*.

Les gens sages des deux conseils, redoutant les fureurs du jacobinisme plus audacieux que jamais, sentaient la nécessité de le comprimer à l'instant par un nouvel ordre de choses. L'homme qui, par la gloire militaire dont il était environné, pouvait le mieux coopérer à ce changement, était *Bonaparte* sans contredit, et *Bonaparte* se présentait. Des conciliabules furent aussitôt organisés dans sa maison, rue Chantereine. Tant qu'on y discuta une autre forme de gouvernement, les militaires ne furent point admis à ces comités; mais, au moment d'agir, on crut prudent d'en appeler.

Le 17 brumaire au soir, *Bonaparte* réunissait beaucoup de conjurés, parmi lesquels on comptait *Sieyes*, *Roger-Ducos*, *Talleyrand*, le général *Moreau*, *Fouché*, *Réal*, le général *Lefèvre*, *Monge*, *Lucien*, *Joseph*, et plusieurs représentans des deux conseils. Le général *Bernadotte*, qui, pour la première fois, avait été invité à cette réunion, n'arrivait pas. *Bonaparte*, impatient d'ouvrir la séance, sort un moment, rentre avec un crucifix qu'il pose sur la table, et demande qu'il soit juré que rien de ce qui va se passer ne transpirera. Comme on étendait les mains, *Bernadotte* se présente. A son aspect, *Bonaparte* retire le crucifix et le cache sous son habit. *Bernadotte*, étonné de ce mouvement et du silence dont il est suivi, demande ce que cela signifie. On lui fait part des projets; il s'écrie : *Je ne conspire pas dans l'ombre et ne trahis point la liberté.* Ces paroles excitent de la rumeur : il traite *Bonaparte* de conspirateur, et va pour sortir. *Bonaparte* s'y oppose. Les portes sont fermées. La rixe devient sérieuse, et *Bernadotte* met la main sur son épée : on se jette entre eux, et ce n'est qu'après de longs débats qu'on parvient à calmer *Bernadotte*, qui promet enfin de ne rien révéler. On se sépara, mais après avoir arrêté que le coup aurait lieu dès le lende-

main à la pointe du jour; car on redoutait l'indécision de *Bernadotte*, qui pouvait déconcerter ces projets, en prévenant les trois membres du Directoire qui n'étaient pas du secret, et les nombreux ennemis que *Bonaparte* comptait dans les deux conseils, surtout dans celui des cinq-cents qui n'avait pas vu son retour de bon œil.

ARTICLE XLII.

Vincennes.

La mort du duc *d'Enghien* est un crime politique. *Bonaparte*, premier consul, voulait s'emparer de la couronne. Pour réussir, il avait besoin de s'étayer d'une partie des chefs de la révolution qui l'entouraient. Il leur fit part de son projet. Les lâches, qui avaient juré cent fois de mourir pour l'indépendance de leur pays, sacrifièrent sans balancer ses intérêts à leur élévation. Sans balancer, je me trompe. Dans ce grand changement, ils étaient travaillés d'une grande inquiétude, leur sécurité personnelle. Plusieurs avaient voté *la mort*, tous avaient mis la main au grand-œuvre. Voici les paroles de l'un d'eux à *Bonaparte : Ab uno disce omnes.*

« Nul doute que la liberté ne soit en France « une chimère, que la Constitution présente « ne soit une aberration. Pour réparer nos dé- « sastres et en prévenir de nouveaux, il faut

« un chef suprême; et qui plus que vous a « mérité de l'être? Mais qui nous dévoilera « votre pensée toute entière? Qui nous dira « qu'après avoir aplani les degrés du trône, « jaloux d'imiter *Monk*e, vous ne remettrez « pas le sceptre aux mains d'un *Bourbon?* Le « rôle est beau, l'épée de connétable vous at- « tend; mais nous, la proscription nous me- « nace, l'échafaud nous réclame. Prouvez-nous « qu'en aspirant à la royauté, vous n'avez de « vouloir que celui de la conserver, et, vos « premiers sujets, nous tombons à vos pieds. »

Quelle preuve plus convaincante du désir qu'il avait de s'emparer de la couronne pour lui-même, pouvait leur donner *Bonaparte*, que l'assassinat d'un prince du sang? Celui du duc *d'Enghien* ou de tout autre fut résolu, et, parce qu'il était le plus près de la France, il fut choisi pour victime.

On sait qui fut le prendre, où il fut pris, le général qui présida la commission militaire, le *favori* qui commanda le feu et l'arme qui l'exécuta.

Le prince, fatigué d'un voyage aussi long que rapide, s'était jeté sur un lit en arrivant à *Vincennes*. Il dormait quand on vint lui dire qu'il fallait descendre. On le conduisit dans un des fossés du château; il était nuit : en descen-

dant, à la lueur des flambeaux, un souterrain et des escaliers humides, il crut qu'on le conduisait dans un cachot. Pourquoi, dit-il, ne pas me mettre dans le donjon où fut renfermé mon aïeul (le *Grand-Condé*)? On ne lui répondit pas. Arrivé à la dernière porte, il voit une fosse, la terre nouvellement remuée, et des soldats prêts à le coucher en joue. — Je veux parler à *Bonaparte*. — Cela ne se peut pas. — Ne puis-je avoir un confesseur? — A l'heure qu'il est, c'est impossible. *On lui présente un mouchoir.* Non, un *Bourbon* voit la mort en face..... Il crie : *Vive le roi!* et tombe. Un soldat se précipite sur son corps pour lui arracher sa montre; le favori le repousse et lui casse son sabre sur le dos; en même temps il fait jeter sur la tête du prince une pierre énorme pour l'achever s'il n'est pas mort. Depuis l'exhumation, cette pierre, qui lui emporta le haut du crâne, est déposée près du cénotaphe.

ARTICLE XLIII.

Bonaparte aux arrêts.

Ce qui étonnait beaucoup *Treilhard*, c'était la mémoire prodigieuse de l'empereur; il en parlait souvent.

Les articles du Code civil, après avoir été préparés, médités dans des conférences particulières, étaient ensuite soumis à la discussion du conseil d'état, souvent présidé par *Napoléon*. *Treilhard* ne revenait point de ce que *Bonaparte* éclairait quelquefois la matière en citant à l'improviste des passages entiers du droit romain, objet qui, par sa nature, semblait lui devoir être totalement étranger. Un jour que l'empereur l'avait mandé pour lui faire part d'une idée sur la législation criminelle, et qu'après s'être entretenus, ils se trouvaient en petit comité, le conseiller d'état se permit de lui demander comment il se faisait que la connaissance des lois lui fût si familière, lui qui n'avait

guère vécu que dans les camps. *Bonaparte* lui dit :

« N'étant encore que simple lieutenant, je « fus mis aux arrêts, injustement il est vrai, « mais il n'importe. Dans la chambre qui m'é- « tait donnée pour prison, il n'y avait pour « tout mobilier qu'une vieille chaise, un vieux « lit, une vieille armoire et sur cette armoire « un *in-folio* plus poudreux, plus vermoulu, « plus vieux à lui seul que tout le reste en- « semble ; c'était *le Digeste*. N'ayant ni plume, « ni papier, ni livre, ni crayons, je vous laisse « à penser si, dans ce dénuement absolu, ce « bouquin me fut une bonne fortune. Il était « si volumineux, les pages en étaient si jaunes, « si surchargées de notes marginales écrites à « la main, qu'eussé-je resté un siècle aux ar- « rêts, j'avais de la pâture pour une éternité. « Je ne fus que dix jours privé de ma liberté ; « mais quand je la recouvrai, j'étais saturé de « Justinien et de toutes les décisions de vos « légistes romains. Voilà d'où me vient cette « superfétation de jurisprudence dont je vous « inonde. »

ARTICLE XLIV.

Police.

Peu d'années avant la restauration, et le prétendant étant en Angleterre, il fut lié, sous la surveillance de M. le comte *de la C*****, une correspondance dans l'intérêt des Bourbons, avec un sieur *Perlet*, résidant à Paris.

Perlet devait inspirer de la confiance aux agens de *Louis XVIII :* il avait, par suite de la journée de fructidor, été déporté à Sinamari, pour avoir rédigé une feuille périodique dont le Directoire avait eu à se plaindre, et ses opinions ne semblaient pas favorables à *Napoléon*, qui gouvernait alors. On se livra entièrement à lui.

Perlet, voulant avoir l'air de servir le roi, supposa l'existence, à Paris, d'un comité secret, d'un comité royal composé de gens marquans, entièrement dévoués aux Bourbons et qui n'attendaient, pour agir, qu'un moment favorable à l'explosion qu'ils méditaient.

Dans toutes ses lettres, *Perlet*, après avoir

donné les espérances les plus flatteuses, ne manquait pas de solliciter des sommes considérables pour des dépenses qu'il disait indispensables : on le gorgeait d'or.

Cependant, quelque degré de confiance qu'on lui accordât, le vague inséparable d'une correspondance aussi mystérieuse que la sienne, son silence sur les noms des grands personnages qui composaient le comité royal, firent prendre au gouvernement anglais la résolution d'envoyer à Paris un individu qui pût voir les choses par lui-même, juger de l'importance du comité, connaître ceux qui le composaient, leurs projets, leurs moyens, et apprécier enfin quels fonds leur devenaient nécessaires pour conduire à bien l'entreprise.

Un neveu du sieur *Fauche Borel*, Charles-Samuel *Vitel*, âgé de vingt-six ans, officier au service de Sa Majesté Britannique, se présenta et fut agréé. *Vitel*, lui dit le ministre, après lui avoir donné ses instructions, votre mission est aussi périlleuse que délicate. *Milord*, répondit *Vitel, pour une si belle cause, on meurt avec plaisir.* Paroles prophétiques ! Déjà, quoique étranger, son père était mort victime de la révolution française ; le fils devait avoir le même sort.

En effet, le comité royal n'était qu'une chi-

mère. *Perlet* était vendu à la police de *Bonaparte*. Ses lettres ne parvenaient à Londres qu'après avoir été soumises au ministre *Fouché*, souvent même à *Napoléon*, qui indiquait ce que devait mander *Perlet*, et lisait les réponses adressées à ce dernier. Par ce moyen, que ne savait pas *Bonaparte*, et dans quel piége ne pouvait-il pas attirer les princes français? On sait quelles embûches furent tendues au duc *de Berry*, et de combien peu il s'en fallut qu'il n'effectuât, sur les côtes de Normandie, un débarquement où il est probable qu'il eût perdu la vie.

Le projet d'envoyer quelqu'un à Paris, pour s'enquérir des personnes et des choses, déconcerta *Perlet* et ses *comachinateurs*. Instruit de l'arrivée de *Vitel* et du motif qui l'amenait, *Perlet*, pris au dépourvu, ne trouva d'autre moyen, pour sortir d'embarras, que de se faire mettre en prison; et, d'accord avec la police, il fut renfermé à Sainte-Pélagie.

Vitel n'avait que des instructions verbales: cependant, comme *Perlet*, sans l'affirmer positivement, avait insinué dans sa correspondance que le ministre *Fouché* inclinait pour les *Bourbons*, le ministre anglais avait chargé *Vitel* de s'assurer des sentimens de *Fouché*. S'il le trouvait disposé à seconder le comité royal, *Vitel*

devait lui présenter, de la part du ministre anglais, un mot d'écrit par lequel celui-ci invitait *Fouché* à lui faire parvenir deux passe-ports en blanc, qui seraient incessamment remplis des noms de deux négociateurs qui se rendraient de Londres à Paris pour y traiter, directement avec lui, de cette importante affaire.

Ce mot d'écrit de la main du ministre était renfermé dans un bambou, creusé à cet effet, de la profondeur d'un pouce seulement et rejoint artistement, de façon qu'il pouvait arriver que la canne fût rompue en plusieurs morceaux sans que le papier fût mis au jour.

Vitel, en arrivant à Paris, fut étonné d'apprendre que *Perlet* était arrêté : il craignit que quelque chose touchant le comité royal n'eût transpiré, et il fallut toutes les instances des alentours de *Perlet*, qui étaient aussi ses complices, pour déterminer ce jeune homme à l'aller voir en prison. Cependant, *Vitel* voyant qu'il sortait de Sainte-Pélagie aussi librement qu'il y entrait, se rassura bientôt et n'eut rien de caché pour *Perlet*, qui lui fit croire qu'il n'était détenu que pour dettes, qu'il serait libre au premier jour, et qu'aussitôt il le conduirait chez les membres influens du comité. Chaque jour *Perlet* rendait compte, par écrit, à la police, des confidences que lui faisait *Vitel*. Quand

il eut tiré de lui tout ce qu'il pouvait en attendre, *Perlet* donna l'adresse de *Vitel* qui fut arrêté, mis au Temple et traduit devant une commission militaire.

On ne voulait pas compromettre *Perlet*, le confronter avec sa victime. Il était essentiel de laisser ignorer que c'était lui qui l'assassinait ; autrement, et sa trahison connue, ses rapports avec l'Angleterre cessaient, et, de ce côté-là, l'on ne saurait plus rien, on ne pourrait plus machiner. Comment donc faire pour condamner *Vitel*? — Comment? et le bambou !

Vitel, mis au Temple, y était entré avec sa canne qu'il ne quittait point et que l'on avait eu soin de lui laisser. Au premier interrogatoire qu'on lui fit subir, on s'empara de sa canne, et l'on se mit aussitôt en devoir de la scier par petits morceaux. *Dieu!* s'écria *Vitel*, *Perlet était le seul qui sût mon secret ; je suis trahi!* et, voyant que la dissimulation était inutile, il avoua tout, et indiqua lui-même le nœud du bambou sous lequel était renfermé l'écrit de lord *Howich*.

Sur ses aveux, sur cet écrit, il fut condamné à être fusillé. Après la lecture de son jugement, qu'il entendit sans faiblesse, il fut transféré dans la prison de l'Abbaye, où il demanda à manger; et, profitant de quelques minutes, il

écrivit à sa sœur et à son frère : *Votre Charles vous fait ses adieux ; consolez ma mère éplorée. Trompé par un vil scélérat, je tombe sous les coups de la fourberie. J'entends sous mes fenêtres une troupe de peuple qui attend la victime qu'on apprête : l'épreuve est terrible, mais je sais mourir, et, plus heureux que vous, je vais rejoindre notre père.*

Charles-Samuel VITEL.

De l'Abbaye, 4 avril 1807.

Comme il finissait cette lettre, on se présenta pour le mener à la mort. Apercevant une corde dont on allait se servir, il recula avec effroi et demanda si on voulait l'étrangler. On lui dit que non ; que cette corde était, selon l'usage, destinée à lui attacher les mains pour le conduire au supplice; il témoigna le désir d'y aller librement. Cette faveur lui ayant été accordée, il remplit son verre, but à la santé de Louis XVIII, et marcha vers le champ de l'exécution.

ARTICLE XLV.

Singulière conversation.

Treilhard, si étonné qu'il était de la mémoire de *Bonaparte*, le fut davantage quand je lui en citai un trait qui m'était personnel.

J'avais eu plusieurs occasions de parler à *Bonaparte* avant son expédition d'Égypte. Après le traité de *Campo-Formio*, sur l'invitation assez impolitique du Directoire qui cherchait à donner à cet homme une prépondérance qu'il n'avait déjà que trop acquise, le tribunal de cassation lui envoya quelques-uns de ses membres pour le complimenter, et j'étais de la députation. *Bonaparte* nous avait ensuite rendu notre visite au Palais de justice, et là encore j'avais, comme plusieurs de mes collègues, trouvé le moyen de lui glisser quelques petits mots.

Quand, à son retour d'Egypte, il eut fait le 18 brumaire, et que, nommé premier consul par la nouvelle constitution, il se fut installé aux Tuileries, toutes les autorités en corps

s'empressèrent d'aller lui faire la cour. J'avais été *des complimenteurs*, je fus du nombre des courtisans.

Il m'avise et me demande comment je m'appelle, je lui dis mon nom.

Ce nom ne lui était pas totalement inconnu ; voici pourquoi.

Nommé de nouveau au ministère des relations, immédiatement après la journée de brumaire, M. *de Talleyrand*, à qui *Bonaparte* avait demandé une liste des divers agens diplomatiques dont alors il pensait avoir besoin, m'avait noté très-favorablement sur cette liste, que, sans doute, *Bonaparte* se rappelait en ce moment.

Vous avez été à La Haye, me dit le consul ? — Oui, général. — Il y a eu bonheur et bien joué. — Je m'inclinai. — Ces gens-là sont encore riches ? — Ils disent que non. — Allez me faire une note.

Une note ? sur quoi ? était-ce sur la Hollande ou sur les affaires politiques en général ? A tout hasard je me mets à un bureau qui était proche, et j'écrivis ce qui suit : *L'existence politique de l'Europe est aujourd'hui un problème dont la fortune de* Bonaparte *donnera la solution.*

Je tiens mon papier ouvert, j'épie le moment et le lui présente. Il ne contenait qu'une ligne,

il le lit, le met dans sa poche et me tourne le dos.

La première fois que je me représentai, il vint à moi avec ces mots.—Qu'est-ce qu'on m'a dit de vous? — Un peu de bien, sans doute, mais du mal aussi; car en révolution il faut avoir été nul pour être sans ennemis. — Optez entre la magistrature et la diplomatie. — Mon choix est fait: puisque vous voulez bien m'en laisser le maître, je préfère la diplomatie. — Quittez donc votre tribunal. Et le voilà parti.

Quitter mon tribunal, c'était bientôt dit: on n'y rentre pas comme on en sort; je l'ai bien éprouvé depuis, et à mon dam.

Je quittai donc mon tribunal; quand je dis que je le quittai, cela veut dire que je ne fis, pour être réélu, aucune démarche près du sénat, dont la première fonction, après avoir été nommé et installé, fut de récomposer la cour de cassation et d'en nommer les nouveaux membres. Comme il composait et renommait, j'eus occasion de voir M. *de Talleyrand*, qui me demanda si j'étais renommé. Je lui dis que non et la raison pour laquelle je n'avais pas cru devoir me mettre sur les rangs. Vous avez tort, il faut suivre cette affaire-là, me dit-il; si *Bonaparte* veut vous employer, il saura bien où vous prendre.

Plus de soixante nominations à faire pour un corps qui, comme on le sait de reste, n'agissait jamais qu'en connaissance de cause, ce n'était pas petite besogne; aussi, quoiqu'il composât et renommât depuis plus d'une décade, il lui restait encore, pour compléter le tribunal de cassation, trois individus à élire.

J'étais pris de court, n'importe : à peine ai-je quitté M. *de Talleyrand*, qu'à celle fin d'obtenir une de ces places, me voilà brochant une requête; requête concluante s'il en fut et dans laquelle j'étalais tous mes droits, tous mes titres à cette nomination. Titres administratifs, titres judiciaires, titres littéraires, titres diplomatiques, c'était à mourir, et, comme dit l'autre : *Longuette était la litanie.*

La voilà imprimée, et moi dans un fiacre, allant à tour de bras, autant qu'à tour de roues, la déposer au sénat en masse, et en détail chez chacun de nos seigneurs. J'échouai. Ma déconvenue me donna de l'humeur; on a si bonne opinion de soi, qu'une place accordée à un concurrent est un vol qu'on vous fait.

Vol ou non, pour me consoler, je me mis dans la tête que, puisque *Bonaparte* m'avait fait quitter mon tribunal, il avait en quelque sorte contracté envers moi l'obligation de me

placer ailleurs. Cette idée me sourit, je m'y appuyai, c'était une planche pourrie.

Que cette planche m'ait manqué, et que je sois redevenu *gros Jean comme devant*, ce n'est pas ce dont il s'agit, mais bien de la mémoire de *Bonaparte*, et il est temps que j'en finisse.

Or donc, comme je me voyais sur le pavé, je fus montrer de plus belle mon nez aux Tuileries. Tantôt on me voyait, tantôt on ne me voyait pas. Aujourd'hui c'était une promesse, demain ce n'était plus cela. Plus d'un an s'était passé dans ce lantiponnage, quand, un peu dégrisé, je pris la résolution d'aller passer six mois à une petite campagne que j'avais à quatre-vingts lieues de Paris. Cependant ces maudites Tuileries me tenaient si fort au cœur, que, la veille de mon départ, je m'y glissai encore pour y recommencer mes salamalecs. Par bonheur ou par malheur, je fus aperçu du maître. Voici ses paroles: *Voyez de ma part le ministre de l'intérieur, et rapportez-moi ce qu'il vous aura dit.*

Mes dispositions et celles de ma famille étaient faites, nos places retenues à la diligence; j'avais d'ailleurs reçu déjà tant d'eau bénite, que je ne tins compte de l'ordre, et que je partis sans voir le ministre indiqué. Revenu, *au bout de six*

mois, ennuyé de ne rien faire, et cherchant à me remettre à flot, me voilà derechef dans le salon du consul. Quand j'entrai, il était au milieu d'un groupe, à l'autre extrémité de la pièce; je me case dans l'embrasure d'une croisée, et j'y causais avec *Bourdon*, préfet maritime, et *Pons de Verdun*, ex-conventionnel, quand *Bonaparte* quitte son groupe, arrive droit à moi, et me demande : *Que vous a dit le ministre de l'intérieur?*

Étourdi du coup, ne sachant que répondre, je balbutiai je ne sais quoi. Il me quitta aussi vite qu'il était venu; et moi, désormais honteux et penaud, plus ne me souciai d'affronter le grand homme.

ARTICLE XLVI.

L'homme de paille et les trois empereurs.

QUAND *Napoléon*, parvenu à l'empire, fut désireux d'affermir le trône dans sa famille, sachant combien peu ses frères étaient propres à lui succéder, il crut prudent de se donner des héritiers directs; et, comme l'âge de *Joséphine* ne lui permettait pas d'en espérer d'elle, il prit le parti de la répudier, et chercha une puissance avec laquelle il pût s'allier. Peut-être que le sang autrichien ayant, dans la personne de *Marie-Antoinette*, rougi la place de la Révolution, *Napoléon* n'osa s'adresser à l'empereur d'Allemagne pour lui demander une de ses filles, car ce fut vers la Russie qu'il tourna d'abord ses vœux. Il paraît constant qu'*Alexandre* était déterminé à lui accorder une de ses sœurs, lorsque cette négociation fut rompue par une intrigue de la cour de Vienne, dont l'ambassadeur d'Autriche en France fut l'acteur principal et le premier moteur.

Ce diplomate, informé de la rapidité avec laquelle se traitaient, entre la France et la Russie, les négociations relatives à cette alliance que l'on avait cherché à tenir secrètes, et se doutant bien que le peu de difficultés qui subsistaient encore de la part d'*Alexandre* seraient bientôt aplanies par *Napoléon*, en écrivit en toute hâte à sa cour. Il dépêcha plusieurs courriers à Vienne, à peu de distance les uns des autres, mais tous porteurs d'une note semblable, pour que, si l'un venait à tomber malade, à être intercepté ou à périr en route, un autre pût arriver à sa destination.

Dans sa dépêche, l'ambassadeur annonçait le mariage de *Napoléon* avec une princesse russe, comme une chose qui devait être arrêtée très-prochainement, et qui, peut-être, l'était déjà. Il regardait cette alliance comme très-préjudiciable à l'Autriche, qui désormais allait se trouver entre deux feux, et comprimée par le froissement des deux puissances continentales les plus formidables de l'Europe. Après avoir invité sa cour à peser ces réflexions, il mandait si on les prenait en considération, et si l'empereur d'Autriche ne répugnait point à donner une de ses filles à l'empereur *Napoléon;* il mandait qu'il se croyait encore en mesure de rompre le mariage russe et de faire épouser la

fille de son maître à *Bonaparte ;* mais dans ce cas il n'y avait pas un instant à perdre, il fallait qu'on lui fît aussitôt passer des pleins pouvoirs en blanc, et avec ces pleins pouvoirs un *homme de paille ;* qu'il pût avouer si l'entreprise réussissait, et méconnaître si l'on échouait. L'homme et la lettre arrivèrent avec la promptitude désirée.

Mais comment l'homme de paille, M. le baron de***, remplira-t-il sa mission préliminaire? Il ne pouvait parler à l'empereur, l'entretenir qu'après avoir été présenté ; c'est, d'une part, ce qu'on ne voulait pas, et, de l'autre, ce qui eût demandé du temps, et l'on n'en avait pas à perdre. A cette époque, les sœurs de *Bonaparte* donnaient des fêtes où ce dernier se montrait. On arrangea les choses de manière que le baron allemand pût se trouver à l'une de ces réunions ; et, choisissant le moment où *Bonaparte* passait près de lui, il aventura ces mots : *L'empereur* Napoléon *peut épouser la fille de l'empereur d'Autriche. Bonaparte* se retourne, regarde et passe son chemin. L'homme de paille va se poster dans un autre endroit du salon ; et, épiant le moment où *Bonaparte* passe de nouveau près de lui, il répète : *L'Empereur* Napoléon *peut épouser la fille de l'empereur d'Autriche.*

A cette seconde interpellation, *Bonaparte* le fixe, et, sans lui répondre, fait appeler l'ambassadeur qui, comme on le pense bien, était aux écoutes. *Bonaparte* lui désigne l'individu qui vient de lui adresser la parole, et demande à l'ambassadeur si cet homme est avoué de l'Autriche. Oui, répond le ministre, si ses paroles sont agréées de Votre Majesté; non, si elle n'y prête aucune attention.

Le lendemain il y eut conseil privé chez l'empereur, où furent appelés *Murat*, roi de Naples; *Cambacérès*, archi-chancelier; *Talleyrand*, ministre des affaires étrangères; le ministre de la police, *Fouché*; le secrétaire d'état, *Maret*, duc de Bassano, et M. *de F**. Là, il leur fut dit par *Napoléon* qu'il avait fait demander en mariage la sœur de l'empereur de Russie, et qu'il pouvait leur déclarer que sa proposition avait été accueillie favorablement; mais que, d'un autre côté, l'empereur d'Autriche lui faisait offrir sa fille; que, dans cette circonstance, il les avait appelés pour lui dire franchement laquelle de ces deux alliances ils croyaient la plus avantageuse à la France.

Cambacérès et le duc de Bassano furent attérés. *Fouché*, qui savait où en étaient les négociations avec la Russie, crut que l'empereur voulait se divertir. *Talleyrand* ne disait mot, et *Murat* ne

savait que penser. Après qu'on se fut regardé, il fallut bien ouvrir la bouche. Le roi de Naples, l'archi-chancelier, le duc d'Otrante, le duc de Bassano, inclinèrent pour la Russie, et chacun soutint son opinion le mieux qu'il put. Mais *Talleyrand* fut d'un avis opposé; et M. *de F** l'appuyant, dit ces paroles: *Votre alliance avec une fille de la maison d'Autriche sera un acte expiatoire de la part de la France, et la plus belle page de votre histoire.* Oui, Monsieur, lui répondit l'empereur, si c'est vous qui l'écrivez. Compliment étrange dans la bouche de celui qui n'en savait pas faire.

Les avis donnés, le conseil se sépara. *Bonaparte* se rangea de l'avis de *Talleyrand*, mais ne fit pas connaître à l'instant sa résolution. Toutefois il fit mander l'ambassadeur. Il chassait dans la forêt de Saint-Germain; on lui dépêcha un exprès; il accourut en toute hâte, fit alors connaître ses pouvoirs, et l'affaire fut arrêtée.

Deux courriers partirent aussitôt; l'un, allant annoncer en Allemagne que la chose était faite; l'autre, en Russie, que si la chose ne se faisait pas, c'est que la sœur d'Alexandre n'était pas encore nubile.

ARTICLE XLVII.

La reine de Naples.

Fouché avait quitté le conseil privé dont nous venons de parler sans en connaître le résultat. Il était même si éloigné de le prévoir, qu'il paraît qu'il ne chercha pas à s'en informer le reste de la soirée. Son ignorance était complète lorsque le sénateur *S**, son ami particulier, fut le voir le lendemain comme il était encore au lit. *Fouché*, de lui conter aussitôt tout ce qui s'était passé la veille, et d'ajouter en riant : Croiriez-vous que le pauvre *M** a pris la chose au sérieux, qu'il a cru bonnement que l'empereur allait épouser l'Autrichienne, et qu'il en est devenu blême? — Blême ou jaune, répondit le sénateur, le fait est qu'il a deviné juste. — Qu'est-ce que vous dites, répliqua *Fouché?* — Je dis la vérité. Il épouse l'Autrichienne; et, dès hier, des courriers sont partis pour Vienne et Pétersbourg. — Vous vous moquez? — Nullement.

Fouché se jette hors du lit, fixe *S**, et, après un moment de silence, ne dit que ces mots: *Il ne me reste qu'à faire mon paquet.*

En quittant *Fouché*, *S** vint à l'hôtel des affaires étrangères, où il raconta ce qui venait de se passer. *A**, ancien ambassadeur de France à la cour de Naples, était présent. Il dit qu'il n'était point surpris que l'empereur d'Autriche eût fait offrir sa fille à *Napoléon;* et, à ce sujet, il conta l'anecdote suivante :

« J'étais à Naples quand la reine, qui abhorrait les Français (elle était sœur de *Marie-Antoinette*), fit un voyage en Allemagne pour aller voir l'empereur, son gendre. Au premier cercle qui eut lieu à son retour, elle dit publiquement qu'elle avait quitté Vienne assez brusquement et fort peu édifiée des opinions de M. son gendre qui avait pour *Napoléon* une prédilection si tendre, qu'il avait été jusqu'à dire, parlant à elle, que si *Bonaparte* n'était pas marié, et qu'il lui demandât sa fille, il n'hésiterait pas à la lui donner. »

J'ai consigné ce fait, ajouta *A**, dans une note que je transmis alors au ministre des relations; nous pouvons vérifier la chose. On était à l'hôtel du ministère, la chose fut vérifiée et se trouva exacte.

ARTICLE XLVIII.

La porte Saint-Denis.

Mon père et mon grand-père se sont bien contentés de telle chose, disait un jour *Louis XIV*, pourquoi ne m'en contenterai-je pas? Ah! sire, répondit un homme de cour, c'étaient, auprès de Votre Majesté, de plaisans rois qu'*Henri IV* et *Louis XIII*. Et, loin d'en être blessé, l'orgueil du monarque sourit à l'impudence du courtisan.

Le mot de *grand*, attaché au nom de *Louis XIV*, offusquait *Bonaparte*. S'il l'eût osé, tout ce qui rappelait sa mémoire eût disparu. Il eût désiré être le seul qu'on eût appelé grand parmi les hommes. Peu de jours se sont écoulés; et ce que *Napoléon* tentait contre le souvenir de *Louis XIV*, par la mutilation des monumens publics, on le tente aujourd'hui de la même manière contre le souvenir de *Napoléon;* comme si l'histoire n'était pas là pour faire raison de tant de petitesse.

Après une longue campagne, *Bonaparte*, de retour à Paris, fut voir, dès le lendemain et dès le point du jour, quels progrès avaient faits en son absence les travaux publics qu'il avait ordonnés. Du nombre de ces derniers était la restauration de la porte Saint-Denis.

L'inscription : *Ludovico magno*, *à Louis-le-Grand*, qui venait d'être avivée en or, lui sauta aux yeux et le mit en fureur. Apparemment qu'à cette inscription il eût voulu qu'on en substituât une autre et qu'on le devinât; car il n'avait point donné d'ordre à cet égard, comme on va le voir.

Sa colère tomba donc sur M. *de M**, alors ministre de l'intérieur, qui l'accompagnait dans cette tournée. Rentré chez lui, M. *de M** s'enquiert du nom de l'architecte chargé des travaux de la porte Saint-Denis. C'était *Cellerier*. *Cellerier* est mandé; il accourt, et le ministre lui rend, avec usure et en des termes peu mesurés, tout ce qu'il avait essuyé de la part de son maître. C'est vainement que le pauvre *Cellerier* veut appaiser Monseigneur, en lui disant que ce qu'il a fait, il l'a fait par ordre du ministre *Crétet*, son prédécesseur; qu'avant d'aviver l'inscription, il avait demandé s'il devait le faire, et que mission de le faire lui avait été donnée par une lettre signée *Crétet*, dont l'original était

aux mains de lui *Cellerier*, et la minute au ministère de l'intérieur. Rien ne put appaiser la bourrasque; plus *Cellerier* avait raison, plus la tempête allait grossissant.

J'étais alors en relation d'affaires avec *Cellerier*, par suite de la construction du théâtre des Variétés; il venait fréquemment dans mon cabinet, et, ce jour-là, au sortir de chez M. *de M**, ne sachant où déposer le poids qui l'oppressait, il entra chez moi. C'était un homme de talens, un homme de mérite, mais on ne peut porter la faiblesse plus loin. Il pensa qu'on allait lui ôter les travaux dont il était chargé, notamment ceux de l'église de Saint-Denis, qui lui avaient été confiés à la mort de l'architecte *Legrand;* il ne voyait que malheur, il se crut perdu, il pleura.

Je lui conseillai d'aller voir sur-le-champ *Fouché* et de lui tout conter. Il y courut; *Fouché* l'accueillit et lui dit de se rassurer; que *M** n'étant ministre que depuis deux jours, n'était pas encore fait aux manières de *Bonaparte;* qu'il arrangerait tout cela, et qu'il n'avait qu'à revenir sous huitaine.

Sous huitaine, *Cellerier* retourne chez le ministre de la police, non seulement pour apprendre comment il avait *arrangé tout cela*, mais aussi pour savoir s'il devait faire disparaître ou laisser

subsister l'inscription : Ma foi ! lui dit *Fouché* en le voyant, je n'ai rien de consolant ni de positif à vous dire, si ce n'est que, voulant mettre la chose sur le tapis, j'ai été aussi complétement habillé que *M**, et que voilà tout ce qui est résulté de ma démarche. — Mais, Monseigneur, il faut pourtant bien une solution : les travaux sont achevés, l'échafaudage qui enveloppe la porte Saint-Denis est désormais inutile et obstrue la voie publique : dois-je le faire enlever et laisser subsister l'inscription avivée, ou dois-je laisser debout cet échafaud, jusqu'à ce qu'on ait substitué une autre inscription à celle qui existe ? — D'honneur si j'en sais rien. Mais est-ce que là-dessus *M** ne vous a rien dit ? — Monseigneur, il ne m'a dit que des sottises. — Je sens votre embarras, eh bien ! attendez encore, je verrai.

Quinze jours se passent, alors *Cellerier* reçoit l'ordre, non de substituer une autre inscription à celle qui existait, non de l'enlever, mais de bronzer si bien les lettres de cette inscription et de les mettre d'un ton tellement uniforme avec le reste du monument, qu'on pût à peine les apercevoir et les distinguer.

ARTICLE XLIX.

La pirouette.

Bonaparte, capitaine d'artillerie, faisait ses premières armes sous le général *Cartaux*, chargé, par la Convention, de reprendre Toulon sur les Anglais.

Un représentant est envoyé en mission pour presser ce siége. Pourquoi, dit ce représentant à *Bonaparte*, ce mamelon, très-escarpé sans doute, mais d'où l'on pourrait si fort inquiéter l'ennemi, n'est-il pas occupé? Citoyen, répondit *Bonaparte*, j'avais jugé comme vous; j'y voulais établir une batterie; déjà même, j'avais fait monter des fascines, mais mon projet a été regardé comme insensé, et j'ai reçu l'ordre de les faire descendre. Si je soumets un projet à mes supérieurs, ou que je hasarde une observation, ils me regardent avec étonnement, avec dédain, et c'est sur ma jeunesse qu'ils jugent de ma capacité. — Mais, au fait, l'établissement de cette batterie n'est pas un ouvrage si facile; croyez-

vous que vous pourrez le faire?—Oui, citoyen représentant, *et je le ferai bien.*— Et telle autre opération, pourriez-vous la faire?—Oui, citoyen représentant, *et je la ferai bien.* A tout ce qu'on croyait pouvoir lui proposer, il répondait toujours avec assurance qu'il le ferait et qu'il le ferait bien. Jamais, m'a dit ce représentant, on ne porta à un tel degré le sentiment de ses forces; ce n'était point jactance, c'était conviction.

Cette intrépidité de bonne opinion ne l'abandonna qu'à ses derniers momens. Nommé par le Directoire au commandement en chef de l'armée d'Italie, en remplacement de *Scherer*. Il se présente chez le ministre de la guerre, *Petiet*, pour avoir des cartes et d'autres renseignemens.

M. *Ta* * *, qui travaillait dans le cabinet du ministre, achevait la lecture d'une dépêche de *Scherer;* la lettre était désespérante, effroyable. L'armée, sans vivres, sans vêtemens, sans paye, en pleine insurrection, allait, dans son désespoir, refluer sur la France qu'elle menaçait d'un grand danger; et *Scherer*, pour la troisième fois, annonçait qu'il allait prendre au pied si on ne lui envoyait au plus tôt un successeur.

Général, dit M. *Ta* * * à *Bonaparte*, en lui tendant la dépêche, si vous voulez des nou-

velles de fraîche date et connaître la situation de l'armée, lisez cela. *Bonaparte* prend la lettre, la lit sans sourciller, la pose sur le bureau, et dit : *Tout cela n'empêche pas que je ne sois maître de l'Italie sous un mois*, et, faisant une pirouette, il s'en va.

Voilà, dit M. *Ta* * *, un jeune homme diablement avantageux; et moi, reprit le ministre, dans la position où sont les choses, j'aime assez cette fanfaronnade.

Le fanfaron tint parole. Arrivé sur le terrain, on sait sa harangue. « Soldats, vous êtes sans « pain, sans habits, sans souliers, sans argent, « et je n'en ai point à vous donner; mais tout « cela est devant vous, marchez et vous l'au- « rez ». Ils marchèrent les déguenillés; et, deux jours après, tous les reliquaires de l'Ausonie sonnaient dans leurs goussets et couraient en broderies sur leurs vêtemens. Luxe effréné, premier germe de destruction introduit dans une armée républicaine, et qui bientôt gagna les Spartiates du Rhin.

Est-ce que vous ne croyez pas, disais-je à M. *Ta* * *, que le *manuscrit de Sainte-Hélène* soit de l'empereur? — « Non, me répondit-il; « j'ai lu un très-grand nombre de lettres, une « grande quantité de notes, toutes émanant de « l'empereur : quelquefois ses phrases étaient

« courtes, le plus souvent elles étaient longues « à n'en pas finir; son style était rocailleux, « ses expressions étranges; mais tous ses écrits « étincelaient de génie et de vues profondes. « Il lui arrivait d'adresser jusqu'à cinq lettres « par jour au même ministre, et cependant sa « correspondance était toujours pleine de « choses. Cette activité dura tant que la for- « tune lui sourit; quand sa prospérité com- « mença à décliner, ses lettres devinrent beau- « coup plus rares, ses idées n'étaient pas nettes; « et, comme nous ne le comprenions pas tou- « jours, la frayeur s'emparait de nous sitôt « qu'on apportait une note de sa part. Ces notes « cessèrent tout-à-fait après la campagne de « Russie. On ne juge guère l'empereur que sur « sa gloire militaire; mais si jamais on parvient « à rassembler et à publier les lettres qu'il a « transmises aux différens ministères, aux « différentes autorités, pendant qu'il jouissait « de toute la plénitude de son pouvoir et de « ses facultés, il sera dans la postérité encore « plus grand politique que grand capitaine. »

ARTICLE L.

Conclusion.

Le moment de tracer nos crimes et nos vertus, nos triomphes et nos désastres, n'est point encore venu. Elles sont debout, les passions; que la vérité paraisse, on l'étouffe. Ainsi donc, ayant traversé la révolution, touché les hommes et les choses; tourmenté de la soif de bien dire, je n'ai pu offrir que des *misères*, des *puérilités*. Viennent le jour opportun, l'écrivain généreux à qui le génie de l'histoire prêtera son burin, et, dans les siècles, rien ne sera plus comparable à nos annales. Quel spectacle que celui d'un grand peuple luttant pour son indépendance! quelle distance entre le passé et le présent! Rome, tant vantée, marchait à l'asservissement des nations, et les nations marchent aujourd'hui à leur affranchissement. Spectacle horrible dans ses détails, majestueux dans son ensemble et digne de l'attention des cieux, si les cieux souriaient à la terre.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

ARTICLE PREMIER.

Lui et moi. Pag. 1

ARTICLE II.

Le père Barbe et les journées de septembre. 11

ARTICLE III.

Dulau, archevêque d'Arles. 39

ARTICLE IV.

Le scapulaire. 41

ARTICLE V.

Une petite ville pendant la terreur. 46

ARTICLE VI.

La commission des subsistances. 61

ARTICLE VII.

Les faucheurs. 64

ARTICLE VIII.

Intérieur d'un comité révolutionnaire. 69

ARTICLE IX.

Découragement. 83

ARTICLE X.

Un autre Loizerolle. 94

ARTICLE XI.

Mort de Danton. 96

ARTICLE XII.

Le roulement. 108

ARTICLE XIII.

Minuit n'est pas sonné. 110

ARTICLE XIV.

Le *satisfecit.* 119

ARTICLE XV.

La tour du Temple. 124

ARTICLE XVI.

Le pauvre Billot. 127

ARTICLE XVII.

Moi; une vallée et le successeur de saint Pierre. 136

ARTICLE XVIII.

Les sermens. 143

ARTICLE XIX.

Le petit monstre. 151

ARTICLE XX.

Pierre Chopement. 156

ARTICLE XXI.

Sophie. 163

ARTICLE XXII.

L'empereur de Maroc. 171

ARTICLE XXIII.

Sic vos non vobis. 177

ARTICLE XXIV.

L'abbé M **. 182

ARTICLE XXV.

Encore un abbé. 188

ARTICLE XXVI.

Pichegru.—La nymphe alsacienne.—Pourquoi les Autrichiens étrillés à Manheim. 191

ARTICLE XXVII.

Désintéressement de Pichegru. —Sévérité. —Morceau de gaze. 207

ARTICLE XXVIII.

Il n'est pas tué, c'est pour demain. 213

ARTICLE XXIX.

Instructions secrètes. 215

ARTICLE XXX.

Ma tournure. 219

ARTICLE XXXI.

M. Vandergoës. 222

ARTICLE XXXII.

Climat. 233

ARTICLE XXXIII.

Mœurs. 237

ARTICLE XXXIV.

Industrie. 250

ARTICLE XXXV.

La pipe de tabac. 254

ARTICLE XXXVI.

Insurrection de la Belgique. 266

ARTICLE XXXVII.

Le petit couvert. 273

ARTICLE XXXVIII.

La cabanne des deux amis : épisode. 277

ARTICLE XXXIX.

Adieu, Bataves. 319

ARTICLE XL.

Le petit couteau. 324

ARTICLE XLI.

Le crucifix. 331

ARTICLE XLII.

Vincennes. 335

ARTICLE XLIII.

Bonaparte aux arrêts. 338

ARTICLE XLIV.

Police. 340

ARTICLE XLV.

Singulière conversation. 346

ARTICLE XLVI.

L'homme de paille et les trois empereurs. 352

ARTICLE XLVII.

La reine de Naples. 357

ARTICLE XLVIII.

La porte Saint-Denis. 359

ARTICLE XLIX.

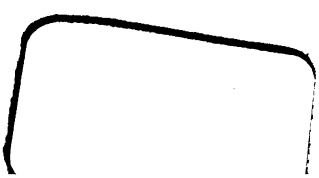
La pirouette. 363

ARTICLE L.

Conclusion. 367

FIN DE LA TABLE.

42

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

SEP 13 1937